LES
OPUSCULES
SPIRITUELS
DE MADAME J. M. B. DE LA
MOTHE-GUYON.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & considérablement augmentée.

TOME I.



A PARIS,

Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. XC.

TABLE DES CHAPITRES
DE LA I. PARTIE DES TORRENS.

SECONDE PARTIE.

FIN.

PRÉFACE

GÉNÉRALE

SUR CETTE ÉDITION.

SOMMAIRE.

I. 1--5. *Contenu des Écrits de Madame Guyon, réduit à deux ſortes de choſes, les* eſſentielles *& les* non eſſentielles : *ce qu'elles ſont : leur impugnation : & le vrai ſens qu'on peut leur donner.*

6--10. *Comment on eût pu ne pas trouver* étranges *les choſes* non-eſſentielles *de ſes Ecrits, ſi on eut bien eu égard aux expériences & aux Ecrits des Myſtiques & des Saints où l'on en voit de ſemblables. Exemples ſur chaque genre de ces choſes-là.*

11. 12. *Que l'*eſſentiel *de ſes livres a été goûté & approuvé par les gens de doctrine & de piété qui en ont jugé par le Cœur.*

13--20. *Que ceux qui en ont jugé par* la ſcience & ſelon la rigueur de l'Ecole, *& les ont condamnés, ſpécialement le* MOYEN COURT, *leur ont objecté ſans fondement le* Quiétiſme, la pure paſſiveté, l'anéantiſſement des demandes & des actions de graces, l'impoſſibilité de l'acte continuel & pluſieurs autres

difficultés, auxquelles *on répond, en excusant pourtant les personnes.*

II. 21–26. *La vraie & la fausse méthode pour trouver* le sens *des paroles & des livres touchant les choses divines & spirituelles.*

27–30. *Que les gens d'école, & ceux qui n'ont qu'une vocation extérieure, sont les plus impropres de tous les hommes à connoître & à juger des choses mystiques & spirituelles, & des voies de l'esprit.*

III. 31–50. *Particularités & avis sur chacun des Traités suivans : où on répond aussi à une difficulté publiée contre le second.*

I.

1. EN publiant ici de nouveau ces OPUSCULES SPIRITUELS de Madame GUYON (*a*), dans une forme qui s'accorde avec celle de tous ses autres Ecrits imprimés : on a cru ne devoir pas répéter les particularités historiques, touchant sa personne, insérées dans les Préfaces des éditions précédentes, puisque l'on vient de donner au Public l'histoire de sa Vie, écrite par elle-même, dont on peut tirer les

(*a*) C'est le nom que cette dame a porté, après avoir épousé un gentilhomme de ce nom, qui étoit l'un des seigneurs du canal de Briare, qui communique la Loire à la Seine.

circonſtances les plus certaines. On ſe contentera donc de ne produire ici, que ce qui a été dit touchant le contenu de ſes Ouvrages, & où l'on a tâché de défendre les ſentimens de cette dame, & de répondre aux oppoſitions qu'on leur a ſuſcitées.

2. Pour le contenu des livres de Madame Guyon, ſans s'arrêter à des écrits litigieux, qui ſouvent ne font qu'embrouiller les matieres les plus claires & les plus faciles, on ne ſauroit mieux l'apprendre qu'en les liſant ſimplement. Madame *Guyon*, dans une de ſes lettres à M. de Meaux (*a*), dit que le dit contenu de ſes ouvrages peut ſe réduire à deux ſortes de choſes, dont elle appelle les unes *eſſentielles*, auxquelles elle ſouhaiteroit que les Lecteurs vouluſſent s'arrêter & ſe fixer; & les autres *non-eſſentielles*, ou purement acceſſoires, qu'elle n'a écrites que pour ſatisfaire, à ce qu'on l'avoit requis de tout dire & de ne rien oublier; mais elle a peine que l'on faſſe attention à celles-ci.

3. On ne ſauroit douter que les choſes eſſentielles ne conſiſtent, premierement en la maniere d'Oraiſon qu'elle recommande tant, qui eſt, *l'Oraiſon du Cœur*, offrir & donner à Dieu

(*a*) *Voyez la* Relation *de Mr. de Meaux* ſur le Quiétiſme. *Sect. II. pag.* 17.

en foi & abandon notre cœur & notre esprit, afin qu'il y opére ainsi qu'il lui plaira ; & en second lieu, à *bien observer les voies de Dieu*, sur tout la voie *passive en foi*, quand Dieu y mene, en demeurant alors abandonné & fidele à toutes ses opérations & conduites sur nous. On peut assurer, sans grand hasard de se tromper, que ses traités du *Moyen court*, des *Torrens*, & *sur le Cantique des Cantiques*, sont à proprement parler, le siége & la vraie place où se trouve cet essentiel, qu'elle voudroit bien que l'on prit uniquement à cœur.

4. Pour les choses *non-essentielles*, qu'elle appelle aussi *extraordinaires*, elle les réduit à trois classes; la premiere est, de ses communications intérieures & en silence : la seconde des prédictions : & la troisieme des choses miraculeuses, à quoi l'on peut ranger quelques visions ou songes qu'elle a eus, & certaines choses fort singulieres qu'elle a dites, soit de sa personne, soit des Ecrits qui viennent de sa plume.

5. C'est de celles-là que l'on a tellement pris impression contre elle, & sur lesquelles on a tellement insisté contre son intention dans les premieres lectures & dans le premier examen de ses livres, que de n'avoir eu alors que fort peu d'égard aux choses substantielles, qu'on ne pouvoit peut-être encore désapprou-

ver, quoi qu'enſuite, quand les eſprits furent échauffés, la batterie ſe ſoit auſſi tournée contre ſon Oraiſon, mais plutôt indirectement, en la prenant en un contre-ſens, & par la voie des conſéquences, que d'une maniere directe & en ſon vrai ſens. Et en effet, qui auroit oſé impugner directement cette aſſertion, à quoi revient toute la ſubſtance de ſon Oraiſon, que nous devons donner à Dieu notre cœur avec ſoi, afin qu'il en faſſe ce qu'il lui plaira?

6. On ne voulut point admettre pour régle dans l'examen que l'on fit de ces choſes, d'en juger ſur des expériences, ni même ſur la diſpoſition du cœur & de l'intention, mais ſeulement par la ſcience acquiſe à la Scolaſtique, & ſur le ſens des termes pris en leur rigueur Théologique. En effet, on avoit, ce ſemble, peu lu juſqu'alors d'expériences des Saints & de livres des Myſtiques, ou la mémoire des lectures paſſées en étoit trop peu récente, pour pouvoir régler l'examen de queſtion ſur leurs maximes, leurs faits & leurs expreſſions.

7. Si cela n'eut été, comment eut-il été poſſible de ſe tant alarmer ſur cette *plénitude de graces* qui faiſoit impreſſion juſques ſur le corps, & que l'on a fait appeller par dériſion aux gens du monde, *crever de grace au pied de la lettre*; comme auſſi ſur la dérivation de la

même grace dans des perſonnes préſentes & de même Oraiſon qu'elle; comment, dis-je, ſe tant alarmer ſur cela, ſi on ſe fût ſouvenu de ce qu'on lit dans les Vie de Sainte Cathérine de Gênes, de Sainte Thérèſe, de S. Philippe de Neri, des SS. François d'Aſſiſe & Xavier, & encore de tant d'autres Saints? Si on eût remarqué dans Jean de la Croix, (pour ne pas dire dans David & dans Jérémie,) la vérité de ce principe notable des Myſtiques, que les impreſſions de Dieu ſur l'ame ſont quelquefois ſi vives & ſi puiſſantes, qu'elles redondent juſques ſur le corps, & même au-delà du corps? Si on eut obſervé, que Jérémie (*a*) ne pouvoit plus retenir dans ſon ſein celles de Dieu, même dans le genre des malédictions, s'il ne les répandoit au-déhors ſur les autres? Si on eût bien pris garde qu'il eſt arbitraire à Dieu de communiquer ſes graces de l'un à l'autre en autant de différentes manieres & d'occaſions qu'il lui plaira? Celles de prudence, de direction & même de prophêtie coulerent & ſe partagerent de Moïſe ſur les anciens d'Iſraël, lorſqu'ils vinrent en ſa préſence. La même grace de prophêtie ſe répandit par deux fois de quelques Prophêtes ſur le roi Saül, pour s'être trouvé ſimplement en leur aſſemblée. Elie en commu-

(*a*) *Jér*. 6. *v*. 11. & *chap*. 20. *v*. 9.

nique de très-grandes à Elisée, en lui jettant son manteau; & puis encore une double portion de son Esprit, par le regard de son transport au Ciel. Les Apôtres en communiquoient par l'imposition de leurs mains: Ste. Cathérine de Gênes, son confesseur, & une de ses filles spirituelles, s'entre-communiquoient leurs pensées, des instructions & des consolations divines, en se regardant seulement en face & sans se parler. Tout cela, & tant d'autres exemples qu'on passe sous silence, auroient-ils dû faire trouver étrange, qu'entre des personnes d'Oraison, il pût y avoir communication de graces lorsqu'elles sont ensemble en la présence de celui qui a dit: „ lorsque deux ou trois sont „ assemblés en mon Nom, je suis au milieu „ d'eux"; &, je suis avec vous jusqu'à la fin du monde?

8. Dans le genre des choses *prophêtiques*, auroit-on trouvé étrange, par exemple, sa prédiction touchant *le régne du St. Esprit sur toute la terre*, si on eut pris garde, que la plupart des premiers Chrétiens, dans les trois premiers siecles, plusieurs grands Saints & Saintes, plusieurs Mystiques & gens éclairés, tant Catholiques Romains que Protestans, ont tenu & tiennent encore la même chose en substance, quelques-uns en termes formels, & en tirent

leurs preuves des Saintes Ecritures? Il y en a qui ont divisé l'économie des tems en trois, sur cette distinction fondée sur celle des trois personnes divines, attribuant la premiere économie au règne du Pere, la seconde à celui du Fils, & la troisieme au règne du St. Esprit, mais qui selon d'autres, par une espece de rétrogradation disposera & fera place au Royaume glorieux de Jésus-Christ, lequel rendra lui-même le tout à son Pere, dont le Royaume éternel consommera toutes choses & fera qu'il soit tout en tous.

9. Et pour les *visions* & autres choses extraordinaires; comme celle de la femme de l'Apocalypse, par exemple, a été appliquée par les uns à Léa, la femme de Jacob, de laquelle devoit naître le Messie; par d'autres à la Sainte Vierge; par d'autres à Ste. Thérèse; par d'autres à l'Eglise Chrétienne & renouvellée des derniers tems, qui reproduira sur la terre l'Esprit de Jésus-Christ; par d'autres à la sagesse divine qui fera le même effet; sauroit-on trouver si étrange qu'une ou plusieurs ames qui participeront éminemment à cette divine sagesse, & dont Dieu se voudra servir pour contribuer tout particulierement à la renaissance de cet Esprit de Jésus-Christ, puissent être considérées dans cette vision de S. Jean d'une maniere participative?

10. On ſe contente de ces deux ou trois exemples ſur les prédictions, les choſes extraordinaires & ſur ces autres choſes non-eſſentielles, qu'on dit ſe trouver dans les Ecrits de cette dame; car on iroit trop loin, ſi on vouloit inſiſter ſur tout, pour faire voir combien peu devroient paroître étranges ces ſortes de choſes à des perſonnes équitables qui voudroient les comparer à des expreſſions, ou à des faits tout-ſemblables qu'on rencontre à tout pas dans tant de Saints & dans tant d'Auteurs célebres & approuvés.

11. Si la même dame a parlé de ſes Ecrits, comme venant de l'inſpiration divine, ſi de ſa perſonne en termes trop au-delà de ce qu'il ſemble pouvoir convenir préſentement à qui que ce ſoit; ſans doute qu'elle n'a fait le premier que parce qu'elle a cru devoir rapporter à Dieu tout le bien & toutes les vérités qui ſont en ſes ouvrages; & cela paroît aſſez par le préambule & par la concluſion de la premiere Partie du traité des *Torrens*, où elle ſait fort bien diſtinguer des vérités & des lumieres de Dieu les foibleſſes qu'elle pourroit y entremêler de ſa part. On ſait de plus, qu'il y a des expreſſions hyperboliques & figurées, & des emblêmes de même, qu'il ne faut pas preſſer à la rigueur. On ſait que Dieu même attribue à ſes

enfans, & fur-tout à des inftrumens de choix, des titres & des qualités qu'on feroit paffer pour des *blafphêmes*, fi elles n'étoient pas contenues dans les Saintes Ecritures, où il eft dit d'eux, qu'ils font (*a*) *des Dieux*, (*b*) *la prunelle de l'œil de Dieu*, (*c*) *la lumiere du monde*, (*d*) *la pierre fur laquelle l'Eglife eft édifiée*, (*e*) *les fondemens de la Jérufalem célefte*, (*f*) *des Epoufes de Dieu*, (*g*) *préférables à la qualité d'être Mere de Jéfus-Chrift felon la chair*, (*h*) *des Rois au ciel & dans la terre*, (*i*) qu'ils *feront affis fur le trône de Jéfus-Chrift*, (*k*) & que Jéfus-Chrift même *les fervira*, & tant d'autres prérogatives femblables, tout cela par grace & par participation gratuite fans doute, & même la plupart en fens de communication à toutes les ames fideles. Mais qui voudroit nier que les ames de choix & dont Dieu veut fe fervir d'une maniere finguliere, ne doivent participer à ces qualités là par préférence aux autres & d'une façon toute particuliere (*l*)? Ces chofes là, & d'autres femblables expreffions applicables aux amis de Dieu, devroient-elles paroître

(*a*) *Pf.* 81. *v.* 6. (*b*) *Zach.* 2. *v.* 8. (*c*) *Matth.* 5. *v.* 14. (*d*) *Matth.* 16. *v.* 18. (*e*) *Apocalip.* 21. *v.* 14. (*f*) *Pf.* 44. *v.* 10. *Cant.* 4. *v.* 8. (*g*) *Matth.* 12. *v.* 50. (*h*) *Apocal.* 1. *v.* 6. *Chap.* 22. *v.* 5. (*i*) *Apoc.* 3. *v.* 21. (*k*) *Luc* 12. *v.* 37. (*l*) Voyez *Explicat. du Cantique*, *Chap.* 6. *v.* 8.

ſi étranges à des perſonnes qui ont étudié & qui ſavent les Saintes Ecritures?

12. *L'eſſentiel* des écrits de Madame *Guyon*, (au moins autant qu'il avoit alors puru publiquement dans ſes livres du *Moyen court* & de *l'expoſition du Cantique de Salomon*,) a rencontré deux ſortes de juges & de cenſeurs, à ſavoir les mêmes dont on vient de parler, & auſſi le public.

13. Pour le Public, & ſur-tout les gens de piété, qui n'ayant point la tête embarraſſée d'épines Scolaſtiques ni de rigueur Théologique, en ont jugé par le cœur; on peut dire avec vérité, que ce jugement leur a été entierement favorable, & que les plus gens de bien les ont eſtimés, & même chéris & admirés au-delà de tout ce qui s'en peut dire. Les approbations des Docteurs, qui ont paru avec les livres mêmes, le débit de pluſieurs Editions qui s'en ſont faites, leur traduction, au moins celle du *Moyen court*, en diverſes langues, n'en ſont pas des preuves ambiguës, non plus que le grand déſir que l'on a toujours eu de voir paroître ce qui n'avoit pas encore vu le jour.

14. Mais les Examinateurs & Cenſeurs de rigueur Théologique & Scolaſtique, ne ſe ſont point rencontrés ſur cela dans le goût du Public

ni de tant de gens de piété, & même de doctrine.

On a dit pour le général, que ces livres-là étoient remplis des erreurs de ce qu'on appelle *Quiétisme*, & que ce n'étoit que le Quiétisme renouvellé. Ce masque de mot de Quiétisme, épouvante étrangement le monde, qui ne sait pourtant ce qu'il doit entendre par-là. Selon quelques-uns, le *Quiétisme* consiste à ne penser à rien dans l'Oraison; & quand le tentateur inspire ensuite de mauvaises pensées, à n'y point résister, & même à se laisser entraîner à l'exécution, & cela sans qu'on péche pourtant. J'avoue n'avoir jamais trouvé cette chimere-là dans aucun des livres qu'ayent publiés ceux à qui l'on a donné jusqu'ici le nom de Quiétistes; mais assurément elle est bien éloignée des ouvrages de Mad. *Guyon*, auxquels on ne sauroit objecter tout au plus sous ce nom-là que la *Contemplation active*, ou *acquise*, enseignée pourtant (*a*) par tant de Saints & par tant de Mystiques approuvés, & même par la Sainte Ecriture. Mad. Guyon a même cet avantage par dessus

(*a*) Voyez *la Théol. Réelle ou Germanique. Préface, pag.* 52. 63. 65. *&c. S. Macaire, Hom.* 18. *Taul. Serm.* 1. *post Epiph. Sandæus in Onomast. pag.* 156. *& Théol. Myst. Comment. IX. Exercit.* 1 *&* 2. *Thom. à Jesu de Cont. Lib. I. C.* 2. *Bona, Via Comp. Cap.* 10. *&c. &c.*

plusieurs écrivains qui ont traité de cette Contemplation acquise. C'est que ceux-ci ayant ou supposé une ame déja bien disposée, sans avoir cependant expliqué cette disposition, ou l'ayant expliquée principalement par les actes de la méditation & de l'opération de l'esprit, qu'il faut faire cesser pour donner lieu à la Contemplation; il ne seroit pas difficile à ceux qui ne s'y prendroient pas bien, de donner prise ensuite de cela à cette oisiveté dangereuse qu'on objecte tant, & que les Mystiques font passer unanimément pour une illusion: au lieu que Mad. Guyon prévient très-immanquablement dans son MOYEN COURT tout péril d'inaction oiseuse, en mettant pour le fondement de la disposition préparative à la Contemplation, une certaine disposition active de cœur, laquelle doit toujours durer dans la Contemplation même, & qui en fait comme la base & la meilleure partie; cet acte du cœur étant toujours inséparablement de concert avec la contemplation de l'esprit.

15. M. de Meaux se méprend visiblement, quand il prétend que le MOYEN COURT ait pour dessein d'enseigner (*a*) l'Oraison *passive*, ou *infuse*, l'Oraison *extraordinaire*, la *passiveté*, & même la *perpétuelle passiveté*. L'ORAISON DU

(*a*) *Instr. pag.* 237. 261. 362. 410. &c.

CŒUR, que ce livre a pour but de recommander, n'eſt point la même que l'Oraiſon paſſive & infuſe, que l'Oraiſon de paſſiveté continuelle & extraordinaire. Elle eſt *active;* & il y a toujours concours volontaire de la liberté. A la vérité il y a bien en elle quelque choſe de paſſif & d'infus, à ſavoir la grace de Dieu, & un degré particulier de grace : elle peut auſſi diſpoſer ſon ſujet à l'Oraiſon paſſive, que Dieu y fait quelquefois goûter paſſagérement, comme le dit (*a*) le MOYEN COURT : mais certaine portion de grace paſſive & d'un certain degré, & quelque diſpoſition du ſujet à cette Oraiſon, eſt bien autre choſe que l'Oraiſon même extraordinaire en ſon état de pure paſſiveté.

En un mot, rien de tout ce que propoſe Mad. *Guyon*, pas même dans la paſſiveté de la voie de foi dont elle parle dans *les Torrens*, n'exclud jamais ni *l'acte* du concours de la liberté, ni celui d'oblation ou d'abandon de ſoi à Dieu, ni le déſir vivant & foncier, & le *conſentement actuellement ſubſiſtant* que la volonté de Dieu ſoit toujours faite. Et de là vient que ſi on demandoit à tout moment à une ame de cet état, ſi elle n'eſt pas effectivement dans la vive & actuelle volonté que le bon plaiſir de Dieu ſoit fait en elle & ailleurs, elle ne

(*a*) *Chap.* 12. *nomb.* 5.

pourroit nier qu'elle n'y fût, sans se démentir. Car son fond touché & animé de Dieu est par principe de vie toujours désirant, & voulant le Seigneur & sa volonté sainte ! C'est la vie même de l'ame en état de faim & de soif du Dieu vivant. Quoi que cette ame fasse ou ne fasse pas, elle porte toujours actuellement en soi, à la façon d'une personne qui a faim ou soif, une tendance vive & animée vers l'objet de sa nourriture divine : & quand même le sensible en vient à s'amortir dans les sécheresses spirituelles, c'est par la subvention d'un degré plus sublime & plus spirituel de désirer que la volonté de Dieu s'accomplisse à sa divine façon & contre notre goût, s'il lui plaît ainsi.

16. Et partant c'est bien sans sujet que l'on a objecté à la doctrine de cette Dame, dans le MOYEN COURT, qu'*elle anéantit les demandes.* Oui, les imparfaites, celles que nous faisons & bornons de nous-mêmes, & que nous déterminons selon notre bon sembler d'une ou d'autre façon, ou à tels & tels tems & circonstances : mais jamais celles de ce que Dieu fait être le meilleur, jamais le désir continuel de l'accomplissement le plus parfait de la volonté de Dieu. Et encore bien moins exclut-elle *les actions de graces*, puisque cet état est fonciérement une offre de nous-mêmes, & de tout ce qui est dans

nous en sacrifice de reconnoissance à Dieu.

17. Mais les docteurs d'école qui n'ont point l'expérience de ce fond vivant & toujours animé de cet esprit-là, ne pouvant le comprendre à la façon des idées scolastiques, ne sauroient aussi le croire ; & ils s'imaginent même qu'on enseigne, qu'il ne faut point poursuivre, ni même réveiller ou exalter, pour ainsi dire, de fois à autre *l'acte* vivant de ce fond cordial. Ce n'est pourtant pas cela. On veut seulement dire, qu'il ne faut point donner de place aux inquiétudes que l'ennemi nous suscite alors en nous suggérant dans cet état des craintes qu'on ne se soit relâché, & qu'on ne fasse point de progrès comme autrefois, quand on faisoit effort pour se défaire des liens des créatures, pour se rappeller de l'oubli de Dieu & de son absence, pour le chercher & se mettre en sa présence, pour s'y rétablir & renouveller après des absences réelles, & contre des distractions qui avoient étouffé cette sainte présence & ses opérations dans nous : ce qui effectivement ne va pas ainsi dans l'état affermi de l'Oraison du cœur & de la présence de Dieu, puisqu'alors on porte actuellement un fond de cœur & de vie respirant toujours en Dieu, & qui n'a besoin que d'être raffraichi, de fois à autres, par une douce modification, pour ainsi

dire,

dire, du même mouvement & du même acte qui subsiste toujours, & par une espece de remuement tranquille d'une chose déjà en action, à la façon d'un feu toujours allumé & brûlant dont on remue quelquefois le bois enflammé, & qui de là jette en ces intervalles certains brillans plus vifs qu'à l'ordinaire : ce qui est bien éloigné de l'action réitérée de faire tous les jours avec de nouveaux efforts un nouveau feu après avoir laissé éteindre & finir le premier.

Et tel est *l'acte continuel* des Mistiques, qui nous assurent, & avec vérité, qu'il n'y a rien de plus vrai ni de plus réel dans l'Oraison bien établie d'un cœur qui aime, & d'un esprit qui contemple Dieu. O si on tâchoit d'entrer dans l'expérience & dans la pratique de cette divine Oraison, & que l'on employât en sa faveur, & pour en ôter les scrupules, autant d'adresse que l'on en prend pour y trouver à redire, qu'on s'appercevroit bientôt de sa divine solidité, & que c'est proprement ce que Dieu demande tant de l'homme, lorsqu'il nous dit : (a) *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton ame, de toute ton intelligence, & de toutes tes forces !*

18. Et alors disparoîtroient sans peine tant de difficultés imaginaires que l'on croit y dé-

(a) *Deut.* 6. *v.* 5. *Marc* 12. *v.* 30. *&c.*

couvrir. On n'auroit garde de se plaindre *qu'elle anéantit les mortifications*, lorsqu'en effet elle les régle selon la discrétion, qu'elle n'en corrige que les manieres proprietaires, & qu'elle en établit & en recommande (a) si expressément le véritable esprit. On n'objecteroit plus que l'on y veut *faire oublier Jésus-Christ en qualité de Dieu humanisé*, quand on verroit de ses propres yeux des écrits expressément composés pour recommander (b) l'ENFANCE DE JÉSUS *comme modele de perfection à tous les états*. Ouvrage dont la condamnation fait retomber ce grief sur ses propres censeurs & opposans. On ne trouveroit plus étrange qu'on parle de *contempler la pure Divinité* (quand l'attrait y est) à part de ses attributs, puisque même les gens d'école, lorsque dans leurs spéculations étudiées ils se font un concept formel de l'essence divine, en excluent celui des attributs; qu'ils enseignent, que le concept de cette divine essence & de son unité est le premier concept de tous, & avant tous les autres; & qu'ils font sur la même Divinité, sur ses Personnes, & sur ses proprietés, tant de spéculations formellement diffé-

(a) *Voyez Mad. Guyon sur le Cantiq. Chap. 1. v. 6. Chap. 2. v. 3. Chap. 5. v. 1. &c. Tauler. Domin. 1. post Epiph.*

(b) *Livre de Madame Guyon.*

rentes, qu'eux-mêmes avouent ne les pouvoir bien concevoir que chacune à part, & sans penser aux autres quand ils veulent s'occuper d'une; occupation qu'ils se croyent très-permise, & à laquelle ils donnent lieu assez souvent par un motif tout vain, ou du moins bien inférieur à celui de la Contemplation.

19. On fait encore quantité d'objections, & à cette personne, & même à tous les Mystiques, signamment lorsqu'ils traitent (comme dans les Chap. VII. & VIII. de la Ie. Partie des Torrens) de l'état de la *purification passive*, & de ses degrés différens : mais toutes ces difficultés, ou peu s'en faut, ne viennent que de ce qu'on ne prend pas bien garde à deux ou trois points ou vérités que voici.

(1) Qu'il y a de différens états, & de différens degrés en chaque état, & même de différentes dispositions à chaque degré & à chaque état; & que ce qui est la perfection d'un état ou d'un degré est l'imperfection d'un autre (comme le dit Mad. Guyon (*a*). De sorte qu'il n'y a rien de plus mal pris, que de relever ce qui est dit d'un état, ou d'un degré, & d'en faire l'application à d'autres états, ou à d'autres degrés, pour le décrier devant des gens qui ne se doutent point de cette confusion.

(*a*) *Explic. du Cant. Ch. 6. v. 4.*

(2) Que dans l'état actif on doit s'efforcer à faire autant de bien & autant de bons actes qu'il est possible : mais que dans le passif Dieu voulant purifier les vertus mêmes & le fond de l'ame de leur impureté & de leurs imperfections, il en fait cesser les actes sensibles, & ne fait paroître que tentations & que ténebres en la place : à laquelle dispensation divine & juste il a dessein que l'ame acquiesce pour lors jusqu'à-ce qu'il en dispense autrement.

(3) Que l'ame en étant revenue, & établie dans la vie divine & parfaite, fait par retours & tout divinement les actes & fonctions qu'elle ne faisoit qu'avec imperfection auparavant, & dans son premier état d'activité. De sorte qu'il y a absurdité d'objecter les actes de cet état de rétablissement à l'état de passiveté d'une ame qui est alors dans les remedes ou dans le plus sensible de sa maladie & de sa foiblesse. Ce peu de points bien observés ne laisse point de lieu à quantité d'objections que l'on fait très-souvent, sans aucun fondement.

20. Je proteste au reste avec une entiere sincérité, d'être infiniment éloigné du dessein de choquer, & encore moins de condamner personne de ceux qui se sont déclarés contre l'ame pieuse dont nous parlons ici, ou contre ses sentimens. Je veux même croire charitable-

ment que ſes parties y ont agi de bonne foi, & ſelon leur perſuaſion, Dieu permettant ſouvent, quand il veut exercer une ame par des croix, que les plus gens de bien même voyent les choſes autrement qu'elles ne ſont, & qu'ainſi, ſans bleſſer leurs conſciences, ils agiſſent alors conformément aux lumieres nuagées de leurs vues imparfaites. Les amis de Job étoient ſans contredit des gens de bien, & qui avoient la crainte de Dieu dans le cœur: & cependant quelles oppoſitions ne firent-ils pas à ce pauvre affligé, dans la penſée qu'ils combattoient contre ſes erreurs, & pour la cauſe de Dieu? Depuis quelques années on vient de publier la vie merveilleuſe d'une ſainte ſervante, dont la Dame, après l'avoir très-durement affligée en toutes manieres, revenue enſuite à ſoi, déclaroit aſſez tranquillement, (a) *que Dieu l'avoit rendue aveugle en ce ſujet, afin d'aider à la ſanctification de cette ame; & qu'il lui ſembloit qu'elle n'eût ſu faire autrement;* de quoi auſſi la ſainte fille témoigna toute ſa vie de lui avoir de grandes obligations. Taulere a dit quelque part (b), que Dieu au défaut d'autres envoyeroit plutôt tout exprès des Anges du Ciel pour

(a) *Vie de la bonne Armelle. Liv. I. Ch. 7. pag. 73. Edit. de 1704.*

(b) *Dans ſes Inſtitutions. Ch. XI.*

exercer ses amis, que de permettre que ces ames de choix manquassent de moyens à être bien purifiées.

I I.

21. Mais comme il est juste non-seulement qu'on revienne de toutes ses préventions; mais que d'autres aussi soient prémunis contre ces sortes de méprises, il ne sera pas hors de propos de dire un mot, tant des vrais principes par lesquels on pourra s'en garantir, que des principes erronés qui en sont l'occasion.

Il s'agit de savoir comment on peut connoître *le sens* des livres qui traitent des choses divines & spirituelles; & s'il suffit d'y procéder à la maniere des gens d'école & de critique, qui s'en tiennent aux seules paroles à l'exclusion de l'expérience, & même indépendamment de l'intention de celui qui parle ou qui écrit.

22. A prendre les choses dans leur origine, *le sens* d'un livre ou d'un discours spirituel & vraîment divin, est premierement en Dieu même. Avant toute chose, Dieu a premierement dans soi des sentimens lumineux, des pensées & des affections divines, qui tendent avec grand désir à se produire hors de lui dans les ames.

Ce sens & ces pensées de Dieu, qui subsis-

tent dans lui, & qui veulent aussi puissamment fertiliser hors de lui, pour ainsi dire, trouvant quelques ames qui en sont susceptibles, investissent leur esprit, leurs affections & leur cœur; & partant dès là même ces ames ont des sentimens, des pensées & des affections divines; (*Nous avons le sens de Christ*, (a) disoit S. Paul,) & ils les ont avec le même désir de Dieu, de les communiquer & de les rendre fertiles dans les ames des autres hommes.

Ce bon désir dans Dieu, & dans ses Saints qui ont le sens de Dieu, feroit bien déjà quelque chose dans les ames sans aucunes paroles, si ces ames étoient tant soit peu intérieures, ou façonnées à rentrer quelquefois au-dedans d'elles-mêmes; mais ne l'étant point, & au contraire se trouvant toutes attachées à ce qui est extérieur & sensible, les autres ames saintes & illuminées du sens de Dieu, qui ont aussi un corps & des sens, & qui, par le moyen des mots imparfaits, inventés d'origine pour marquer grossiérement les choses de ce monde, ont commerce avec les hommes, revêtent tout simplement, *grosso modo*, & sans finesse, leurs désirs, leurs pensées & leur sens divins de ces enveloppes grossieres, & en frappent par là nos sens extérieurs, qui ayant liaison avec

(a) 1 Cor. 2. v. 16.

l'ame, la frappent, l'excitent, & la rappellent dans elle à se présenter à la même puissance de Dieu, qui est dans les Saints qui parlent ou qui écrivent, pour être comme eux revêtue par cette puissance de ce même sens, de ces mêmes affections lumineuses, & de ce même Esprit de Dieu & de ses Saints.

23. Si maintenant l'ame veut se rendre à cela, je veux dire, si rappellée ainsi dans elle, elle s'y présente à Dieu avec un désir sincere d'être à lui, d'être revêtue du sens, des pensées, & des affections de Dieu, ainsi qu'elles sont dans lui & dans l'instrument par qui il la réveille, alors ces mêmes affections, ces sentimens & ces pensées, qui sont dans le S. Esprit & dans son instrument avec grand désir de se produire ailleurs, trouvent entrée, portent coup & effet, & ont puissance & efficace par le même Esprit Saint, de se reproduire dans ces ames-là, & de les investir de la lumineuse vérité & du sens du Seigneur.

24. Et voilà le seul & unique moyen de connoître solidement & salutairement le vrai sens des paroles & des livres des ames éclairées de Dieu, au moins pour le découvrir autant & à mesure que cela est nécessaire pour s'avancer dans les voies du salut. Je pourrois prendre à témoin de ce que je viens de dire toutes les

Saintes Ecritures : mais je ferois trop long ; & je me contenterai de renvoyer le Lecteur à ce qu'il trouvera fur cette matiere dans la Préface de la nouvelle édition de la vie merveilleufe de la bonne Armelle.

25. Que font maintenant les gens d'école & de critique pour attraper le fens des livres divins & fpirituels ? Après s'être bien defféché le cœur, & bien rempli la tête des idées vaines, ftériles & trompeufes que leur ont fourni la philofophie de ce fiecle de ténebres, & l'activité de la raifon humaine & corrompue, & après avoir appris dans les dictionnaires, dans les Auteurs profânes, & dans les écrivains fcolaftiques l'ufage précis de leurs termes, ils fe mettent enfuite à regarder dans les livres divins. S'ils y rencontrent des termes ou des expreffions qu'ils n'ayent pas trouvé dans leurs Auteurs ni dans leurs dictionnaires, les voilà à crier tantôt au galimatias, & tantôt au fanatifme ; ainfi qu'il leur vient en la fantaifie. S'ils en trouvent de femblables, les voilà à fouiller parmi le tas des idées ftériles & mortes de leur tête & de leur raifon corrompue, pour trouver celle d'entre elles que les Auteurs claffiques ou fcolaftiques auront jointe précifément & dans la rigueur de l'école & de fa théologie, à ce mot-ci & à celui-là.

Cette *rigueur scolastique* ou *théologique* est à-peu-près quelque chose de semblable à ce qu'observent des ennemis ou des gladiateurs à l'égard de leurs mesures & de leurs postures d'escrime, où il se faut réduire si exactement, que pour peu que l'un d'eux vienne à s'y négliger, l'autre ne manque pas incontinent de s'en prévaloir pour lui couper la gorge, s'il le peut. C'est une rigueur d'ennemi à outrance, & toute satanique de son origine. Aussi les Auteurs Sacrés des Saintes Ecritures ne l'ont jamais connue; & si on vouloit s'en servir en les interprêtant, on pourroit les faire malignement tomber en mille absurdités & contradictions.

26. Or les ames éclairées qui n'ont point vu les écoles, ont écrit sans ces précautions artificielles dans la même simplicité & ingénuité que les Auteurs sacrés: mais comme on n'a pas tant de respect pour elles que pour ceux-là, de là vient qu'on n'a pas de retenue à les harceler & à les impugner par cette malheureuse méthode d'interprêter, qui, quand même on en mettroit à part toute son absurde rigueur, ne vaut rien qu'à nous donner des fantômes d'ombres, & ruiner la vie & l'esprit du véritable Christianisme, par en bannir l'unique & le vrai interprête & communicateur du sens & des volontés de Dieu, l'adorable Esprit Saint,

qui nous doit enſeigner toute vérité par ſa divine lumiere & par ſon onction. Et cela eſt plus évident que le jour par la funeſte expérience de plus de mille années. Les Chrétiens n'ont tous qu'une ſeule & même Bible; & cependant ils en ſont venus à ce point par leur belle maniere d'en chercher & d'en tirer le ſens, qu'il n'y eût jamais de plus grandes diviſions entr'eux que là-deſſus. Ce que l'un dit être blanc, l'autre le tient pour noir; & cela les a réduis à s'entredamner & à s'entretuer mutuellement depuis je ne ſais combien de ſiecles ſur une infinité de ſens oppoſés qu'ils attribuent tous aux Saintes Ecritures.

27. De tout ce que deſſus, il paroît clairement que les docteurs ſcolaſtiques avec leur raiſon humaine, leur critique & leurs études de cervelle, ſont les plus ineptes de tous les hommes pour comprendre le vrai ſens des écrits divins, & vraîment myſtiques & ſpirituels; & pour en juger ſainement, ne ſoit qu'avec leurs études, ils ayent l'*expérience* de ces choſes là, & ce bon fond d'ame avec lequel on devient ſuſceptible du ſens de Dieu.

28. Par cette *expérience* je n'entens pas qu'on doive avoir expérimenté toutes les choſes particulieres qu'ont éprouvé ou rapporté les écrivains myſtiques, & les ames ſpirituelles: cela

feroit impoſſible. On veut ſeulement dire, que le cœur doit avoir été vivement éclairé du ſentiment de la lumiere divine, & viſité de quelques rayons de la Sageſſe d'enhaut : & cela étant, c'eſt alors ſeulement qu'on eſt devenu capable de juger ſainement de la vérité & de la valeur des choſes divines, même de celles qu'on n'auroit pas encore expérimentées particulierement. S. Paul dit en ce ſens, (*a*) que *l'homme ſpirituel*, ou qui a la lumiere du Saint Eſprit, *juge de toutes choſes*, *& qu'il ne peut être jugé de perſonne.* Un homme qui jouit de la lumiere du jour, quoiqu'il n'ait pas encore l'expérience de quantité d'objets, a néanmoins le principe pour en connoître une infinité, & pour en faire un diſcernement ſolide : mais un aveugle qui ſauroit toutes les langues, & qui auroit la connoiſſance de toutes les régles de la critique & de la logique des écoles, feroit-il bien capable avec tout cet appareil de bien comprendre le ſens d'un livre ou d'un diſcours qui décriroit le beau ſpectacle de ce monde lumineux, & des vives & différentes couleurs & apparences dont chaque créature ſe trouve revêtue ? Tels ſont à l'égard des choſes divines & ſpirituelles tous ceux à qui Dieu n'a point encore ouvert les yeux de l'ame, & qu'il ne

(*a*) 1 *Cor.* 2. *v.* 15.

gratifie point de la lumiere de ſon S. Eſprit.

29. Il ne faut pas ſe perſuader que pour être (& Dieu ſait comment) dans une vocation ſpirituelle ou eccléſiaſtique, on ſoit par là en droit & en état de bien juger des choſes de l'eſprit, ſi avec cela on n'eſt point doué de ce bon fond d'ame qui n'aſpire qu'à être revêtu du ſens, des inclinations & de la volonté de Dieu, ſi on n'a point ou évité ou rectifié les dangereuſes impreſſions de la ſcolaſtique, ni été vivement gratifié de la clarté d'enhaut, ſans quoi toute vocation à charge d'ames n'eſt qu'un engagement à commettre de très-grandes fautes.

30. Il arrive même pour l'ordinaire que les meilleurs de ceux qui occupent le plus irréprochablement ces fortes de places, n'ayant que des lumieres communes, proportionnées à la capacité du plus grand nombre, & au beſoin de la généralité des hommes, s'ils rencontrent quelques ames qui paſſent le commun en ſublimité de graces, de voies & d'état, ils ne ſeront point capables de s'en mêler, ni d'y étendre leur jugement & leur direction : toutefois ſi le fond de leur cœur eſt bon & humble, ils reconnoîtront aſſez, quoique d'une maniere générale, la divine ſolidité des graces & de l'état de ces ames de choix, qu'ils laiſſeront pourtant à la conduite du S. Eſprit, ou qu'ils

adresseront à de plus habiles qu'eux dans ces sublimes voies, sans se piquer de jalousie de ce que ce pourroient être de pauvres idiots, ou même de simples femmelettes, se souvenant de ce fait mémorable que le P. Ribera raconte (*a*) dans la vie de Ste. Thérese.

C'est que cette sainte, étonnée des communications si singulieres que Dieu lui faisoit de ses secrets divins, lui ayant dit, dans son étonnement : *Comment, Seigneur, choisissez-vous une personne faite comme moi pour me communiquer tant de choses divines, puisqu'il y a tant d'autres personnes, tant d'hommes & de docteurs, qui pourroient les faire valoir beaucoup mieux que moi?* Dieu lui répondit : *Les hommes & les docteurs ne veulent pas se disposer pour traiter avec moi : c'est pourquoi étant chassé d'eux, je viens comme un pauvre nécessiteux chercher des femmes pour me soulager avec elles, & pour traiter avec elles de mes affaires.* Ce qui fait que la même Sainte s'adresse ailleurs à ces hommes & à ces grands docteurs en ces termes : (*b*) *Qu'ils se gardent bien de juger de ce qu'ils n'entendent pas, ni de gêner les âmes conduites par ce Grand Maître, dont la science est aussi infinie que la puissance. Et au lieu de faire ici les étonnés, & de considérer ces choses comme impos-*

(*a*) *Rib. Vie de Ste. Théres. Liv. IV. Ch. 6. vers la fin.*
(*b*) *En sa vie par elle-même. Chap. 34.*

sibles, qu'ils sachent que tout est possible à Dieu, & qu'ils prennent sujet de s'humilier de ce qu'il plaira à Sa Majesté de donner plus de lumieres à quelque petite bonne vieille, que non pas à eux avec toute leur science.

Le Bienheureux & sublime Jean de la Croix n'a pas manqué de censurer vivement ces jaloux spirituels dans (*a*) sa divine flamme d'amour, jusqu'à en dire par maniere de plainte: *Combien de fois arrive-t-il que Dieu communique à l'ame une très-délicate notice ou lumiere de contemplation & d'amour infus, calme, secret, très-éloigné du sens, & de tout ce qu'on sauroit penser; & qu'il détient entierement cette ame, sans pouvoir rien goûter ni méditer des choses ni d'enhaut, ni d'embas, parce qu'il l'occupe toute en cette secrette onction, qui veut la solitude & le repos; & voici il viendra quelqu'un, qui ne sachant que frapper sur l'enclume comme un forgeron, & ne sachant que cette leçon, lui tiendra ce discours, ou semblable: „ Allez, quittez-moi cette „ situation, qui n'est que perte de tems, & oisiveté „ toute pure; & prenez-moi cet autre exercice: appli- „ quez-vous à la méditation, & à faire des actes: „ il vous faut opérer diligemment & avec industrie „ de votre part; & ces autres choses ne sont que fadai- „ ses & abus tout purs ". Voilà comment ces gens-là n'entendant rien dans les degrés de l'Oraison, ni dans*

(*a*) *Cant. 2. v. 3. num. 8. ad. 13. des anciennes Editions.*

les voies de l'esprit, ne comprennent pas que ces actes qu'ils exigent d'une telle ame, sont déjà chose faite; que ces discours & ces méditations qu'ils veulent lui imposer, sont besogne achevée; que cette ame est parvenue à l'abnégation & au dépouillement de tout le sensible ---- & qu'elle est entrée dans la voie de l'esprit, où le discursif & le sensible n'ayant plus de lieu, Dieu est le seul agent qui parle secrettement à cette ame que ces Maîtres grossiers voudroient priver de sa solitude, & barbouiller de leurs grossieres couleurs, au grand dommage des opérations sublimes & délicates que Dieu faisoit en elle. O perte inestimable! (dit-il un peu plus haut,) *perte étonnante! où le dommage ne paroissant presque point, aussi bien que l'entre-deux qui le cause, est néanmoins infiniment plus grand & plus déplorable que tout autre dommage de plus grand éclat dans les ames vulgaires, & qui ne sont point susceptibles de ces sublimes & délicates opérations de la main du Très-haut!* Toutes les remarques importantes que ce saint homme a faites sur ce sujet méritent bien d'être pesées, aussi bien que cette menace du Sauveur (*a*) par laquelle il les finit : *Malheur à vous, savans de la loi, qui avez pris à vous la clef de la science! Vous n'êtes pas entrés; & vous avez empêché ceux qui entroient.*

(*a*) *Luc* XI. *v.* 52.

III.

III. §. (1).

31. Dieu veuille que les Traités ſuivans puiſſent ſervir de moyens à rappeller & à faire rentrer vers lui tous ceux entre les mains de qui ils viendront à tomber : & ſans doute que la lecture leur en ſera fructueuſe s'ils les liſent avec la bonne diſpoſition d'ame que nous venons de marquer, & qui ne peut nuire à perſonne, quand même on liroit de la ſorte des livres remplis d'erreurs. Rentrer dans ſoi, & s'élever à Dieu, vouloir être à lui, & demander d'être inveſti de ſes divins ſentimens, & revêtu des inclinations de ſa ſainte volonté, ne peut que nous acquerir la bénédiction & la lumiere d'enhaut pour nous faire ſentir & diſcerner en toutes choſes, & autant qu'il nous eſt néceſſaire, le bien d'avec le mal, & le faux d'avec la vérité. *Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu*, dit Jéſus-Chriſt (*a*), *il connoîtra de ma doctrine ſi elle eſt de Dieu, ou ſi je parle de moi-même.*

Et ce diſcernement ne ſera pas fort difficile à l'égard du premier de ces Traités, intitulé, MOYEN COURT & *très-facile de faire Oraiſon*, proportionné qu'il eſt à la capacité des plus ſimples mêmes, pourvu qu'ils ayent ſérieuſement le deſſein de ſe rendre à l'invitation ou

(*a*) *Jean 7. v. 17.*

au Commandement du Fils de Dieu, qui dit à un chacun, (en exigeant cette Oraifon du cœur) (*a*) *mon Fils, donne-moi ton* CŒUR; *& que tes* YEUX *prennent garde à mes voies :* & encore, (*b*) *Priez fans ceffe. Ses Commandemens* (*c*) *ne font point difficiles*, & *fon joug eft aifé*, ainfi qu'il le dit (*d*) lui-même, & que le promet dans le même fens le titre du premier traité fuivant, qui pour ce fujet y eft qualifié de moyen *très-facile*. Ce traité eft celui de tous les Ecrits de Mad. Guyon qui a paru le premier, qui a fait le plus de bruit, qui a été le mieux goûté & le plus fouvent réimprimé en fa langue, & enfuite traduit en plufieurs autres, comme en Flamand, en Allemand, en Anglois, en latin. On l'a revu fur l'imprimé à Rouen 1690 : mais on en a amplifié les fommaires des Chapitres, auffi bien que de la lettre du P. Falconi, pour en marquer plus précifément, & en mieux retenir le contenu.

§. (2).

32. Le fecond Traité qui paroît ici, eft la *Courte Apologie du Moyen Court.* Plus d'un Lecteur s'étonnera fans doute, qu'un livre comme celui du *Moyen Court*, qui porte fi évidemment

(*a*) *Prov.* 23. *v.* 26. (*b*) 1 *Theff.* 5. *v.* 17. (*c*) 1 *Jean* 5. *v.* 3. (*d*) *Matth.* 11. *v.* 30.

le caractere d'un cœur qui n'a que Dieu en vue, & qui ne cherche qu'à lui adresser les ames en toute sincérité, ait eu besoin de quelque Apologie ; puisqu'il est très-certain, & que l'expérience l'a fait voir très-souvent, que quiconque cherchera Dieu dans la simplicité & la droiture de son cœur, n'y trouvera que du bien, que des moyens si faciles & si clairs, des motifs si pressans & si vifs de se rendre à la fin pour laquelle nous avons été créés, qu'on ne pourra s'empêcher d'en louer Dieu, & d'en bénir l'organe dont il lui a plu de se servir pour parler de cette sorte au cœur de ses pauvres & égarées créatures. Mais pour des gens qui aiment mieux imiter le génie de l'araignée que celui de l'abeille, y a-t-il dans le monde aucun bien assez pur dont ils ne puissent faire & tirer du poison ?

33. On verra par la lecture de cette *Courte Apologie* que la raison principale pourquoi l'Auteur fut obligée à l'écrire, vint des avis qu'on lui donna ; qu'encore que son *Moyen Court* ne soit qu'une effusion de sentimens très-Chrétiens, exprimés avec toute la bonne intention & l'innocence dont le meilleur cœur sauroit être capable ; il n'étoit pas cependant impossible que certains faux dévôts & faux spirituels, qui commençoient depuis peu à faire bruit, & aux-

quels on donna en un sens très-mauvais (a) le nom de *Quiétistes*, ne vinssent à s'aviser de mettre à couvert leurs relâchemens, & toutes les impietés & impuretés dont on les accusoit, sous les mêmes ou semblables expressions dont elle s'étoit servie dans ce livre; pour ne pas dire que sous ce même prétexte de conformité de langage, ils pourroient bien essayer de se confondre & de se mêler eux-mêmes avec les gens de bien; ensuite de quoi le public ne discernant plus sur ce sujet le bien d'avec le mal, condamneroit ensemble le coupable & l'innocent, peu se donnant la peine ou la liberté de considérer l'injustice de ces décisions générales & précipitées, qui retombent effectivement sur ce qu'il y a jamais eu de plus saint & de plus irréprochable dans le Christianisme: car à ce compte-là les Juifs & les Payens auroient eu grande raison de charger les Apôtres & l'Eglise Chrétienne de ce tems-là des abominations de Simon le Magicien; puisque non-seulement il avoit su se couvrir de leurs paroles & de leurs expressions par une profession extérieure de leurs sentimens, mais que de plus, s'étant efforcé de se joindre à eux, il y avoit été effectivement reçu & incorporé par le Baptême.

(a) *Voyez ce qu'on a remarqué du mot de* Quiétisme *ci-dessus. n.* 14.

Ce qui nous fait bien voir qu'il n'eſt pas impoſſible que quelques ſcélerats viennent à uſurper le langage des Saints, qu'ils tâchent de plus à ſe mêler ſous ce voile avec les plus gens de bien ; & même qu'ils ſurprennent leur crédulité pour un peu de tems, ſans que l'on ſoit en droit pour cela de confondre l'innocence des perſonnes & des ſentimens des uns avec les crimes & les égaremens des autres, & de les condamner tous enſemble également & indiſtinctement ; ainſi qu'a fait ſur le ſujet de queſtion certain Prêtre apoſtat, & en même tems aſſez aveugle pour ne pas s'appercevoir qu'il a ôté lui-même toute ſorte de crédit à ſes calomnies par l'excès de l'impudence qui lui a fait envelopper dans ſes accuſations quiétiſtes d'amour impur & profâne les ſaintes ames de Ste. Thérese & de la Baronne de Chantal, ſeulement ſous le prétexte des expreſſions dont elles ſe ſont ſervies en parlant des choſes divines & entierement ſpirituelles.

34. Ç'a été pour prévenir autant qu'il ſe pouvoit & de ſemblables mépriſes, & ces horribles abus, que Madame Guyon, ſuivant les avis qu'on lui en avoit donnés, a compoſé la *Courte Apologie de ſon Moyen Court*, où elle exécute ſon deſſein, premierement par une proteſtation qu'elle y fait devant Dieu, que lorſ-

qu'elle écrivit son livre elle n'avoit encore ni ouï parler, ni jamais eu la pensée de tant d'horribles choses qui se divulguerent depuis ce tems-là, n'ayant écrit uniquement qu'à dessein de faire connoître l'utilité salutaire qu'elle avoit trouvée dans l'exercice de la présence de Dieu, & l'avantage qu'il y avoit à marcher toujours devant sa face divine. Après quoi elle éclaircit en particulier & fort solidement tout ce qui auroit pû être susceptible de mauvais sens, ou faire naître quelques difficultés sur diverses matieres de son livre, au moins sur autant qu'on lui en avoit indiqué jusqu'alors, ou qu'elle pouvoit pressentir d'elle-même en avoir quelque besoin. Enfin, en priant ses Lecteurs de considérer, que comme il n'y a rien qui ne puisse être pris en un sens désavantageux & en un sens très-excellent, il est de leur équité Chrétienne de *lire son Ouvrage avec une prévention pleine de charité, telle que l'exige la simplicité avec laquelle il a été écrit*, & *en suppléant*, s'il étoit de besoin, *à l'ignorance qui* pourroit avoir fait *mal exprimer la vérité que l'on a voulu dire.*

35. On sait que feu M. l'Evêque de Meaux, qu'assurément on ne soupçonnera pas de lui avoir jamais été trop indulgent, après s'être donné tout le tems qu'il voulut pour examiner à loisir la personne & les sentimens, les

livres & les expressions, les explications & les déclarations de Madame Guyon, en demeura tellement satisfait, que convaincu de son innocence, il lui en donna une attestation qui la justifie pleinement par la déclaration qu'il y fait qu'*il ne l'avoit trouvée impliquée en aucune sorte dans les abominations de Molinos ou autres, qu'il avoit condamnées ailleurs.* Cette déclaration se trouve tout au long dans (*a*) sa Vie : où (*b*) l'on peut voir aussi que cette courte Apologie avoit été faite à la sollicitation de Mr. l'Abbé Boileau, qui dans la suite devint l'un de ceux qui s'opposerent le plus à l'Auteur, mais qui pourtant goûtoit alors si bien ce petit écrit, que d'insister fortement à ce qu'on ne manquât point de joindre cette piece apologétique à la premiere Edition qui viendroit à se faire du Moyen Court.

36. Mais l'air du bureau vint à changer entierement quelque tems après ; & Dieu sait pour quel sujet. Le *Moyen Court*, au lieu de se réimprimer, devint sans changement un livre criminel ; & son Apologie, un écrit de même nature : & bien loin que l'on ait eu le moindre égard à aucune de ses raisons & de ses protestations pour se laisser disposer à procéder en esprit de charité sur un sujet dont le fond n'est

(*a*) P. III. Ch. XIX. §. 8. (*b*) Là-même Ch. XI. §. 8.

que la charité même, vous diriez au contraire qu'on se soit fait un plaisir singulier de mettre en usage toute l'adresse que l'art de disputer & de surprendre est capable de fournir à l'esprit de contradiction, quand il veut faire paroître le bien, mal, & lui en donner toutes les apparences aux yeux des meilleures ames, qui d'elles-mêmes n'y auroient vû que du bien; mais qui aussi n'ayant pour l'ordinaire ni assez de lumieres, au moins distinctes, sur ces sortes de choses, ni assez d'habitude avec la chicane & les artifices de l'école, ne pouvoient s'appercevoir de toutes leurs illusions, sur-tout quand ces illusions sont revêtues de l'extérieur aussi agréable que décevant d'un raisonnement apparemment bien lié & bien exprimé.

37. Ce qu'il y eut d'étrange, & même de surprenant en cette rencontre fut, qu'au même tems qu'on agissoit de cette sorte à l'égard des écrits de question, on ne fit nulle difficulté de se couper par une maniere d'agir toute opposée, où l'on se vit obligé d'avoir recours sur les mêmes matieres. On avoit produit en faveur de Madame Guyon un grand nombre d'autorités & de passages de plusieurs Auteurs Mystiques très-approuvés, & même de Saints canonisés, comme de S. François de Sales, de Jean de la Croix, des Saintes Cathérine de Genes,

Thérese, Angele de Foligni, & de plusieurs autres, qui disoient en substance les mêmes choses que Madame Guyon, & même en termes plus forts & plus susceptibles des mauvaises conséquences ou accusations de Mr. de Meaux. Ce Prélat, qui n'osoit pas les condamner dans ces Saints, fit voir ici un esprit si fertile & si abondant à trouver des interprêtations bénignes, & à donner des tours favorables à tout ce qu'il vouloit dans ces auteurs-là, que sûrement il n'avoit pas besoin de la vingtieme partie de cette même adresse, si inventive en adoucissemens, pour la justification de tout ce qu'il a trouvé à reprendre dans les ouvrages de la Dame dont il s'agit. Divers écrits qui furent publiés en ce tems-là ont fait voir la vérité de tout ceci aussi clair que le jour : mais pourtant sans effet, pour n'avoir voulu ni peser les mêmes choses à la même balance, ni les regarder d'un même œil; au contraire, on s'efforça d'y trouver & d'y mettre de la dissemblance & des oppositions de tous côtés par la même industrie qui étoit plus que capable d'y faire voir une entiere conformité, si seulement on eût eu la volonté de l'entreprendre.

38. De là vint qu'on tâcha aussi de trouver à redire à la *Courte Apologie*, si bonne auparavant, pour la tourner en mal aussi bien que

le reste. Le célebre Antagoniste de l'Auteur a objecté publiquement deux choses à cet écrit ; l'une, (*a*) *une erreur insupportable*; & l'autre, *une illusion manifeste : L'erreur est*, dit-il, *que la parfaite résignation soit incompatible avec les demandes du* Pater. Chacun peut voir de ses propres yeux qu'elle ne dit pas cela : elle dit tout au contraire en termes exprès, (*b*) que *le plus résigné ne s'exemptera jamais de dire le* Pater *pour ces motifs*, de conformité & de résignation : & afin qu'on s'en dispense d'autant moins sous ce prétexte-là, elle ajoute, que *nul ne présume pour soi d'avoir cette parfaite résignation*, ce qui, bien loin d'être une illusion manifeste, s'accorde parfaitement avec la doctrine (*c*) du Concile de Trente, & de tous les Théologiens Catholiques. Cependant on a interprêté cette raison incidente, dont elle se servoit pour empêcher d'autant mieux la conséquence abusive que l'on vouloit tirer de la résignation, comme si ç'eût été absolument l'unique & seule raison sur quoi elle fondoit l'obligation qu'ont les personnes résignées de dire le *Pater*; & que n'en ayant point allégué d'autre, elle n'en

(*a*) *Mr. de M. Instruct. sur les états d'Oraison. Liv. III.* §. 20.

(*b*) *Courte Apol. nomb.* 15. *pag.* 121.

(*c*) *Sess. VI. Ch.* 9.

croyoit aussi point d'autre ; de sorte que, selon elle, cette obligation considérée en soi-même, étoit nulle & incompatible avec la résignation.

Comment est-il possible qu'un homme de tant d'étude & de tant d'esprit, ne se soit pas apperçu qu'il ne pouvoit lui imputer une telle conséquence que par un sophisme évident, que les gens d'école appellent eux-mêmes *non causa pro causa*, donner pour cause une chose qui ne l'est pas ? Dire, cette personne n'allégue pour cause de l'obligation de dire le *Pater* que cette raison-là ; *ergo*, elle croit qu'il n'y en a point d'autres, elle nie qu'il y en ait d'autres, & ainsi elle établit que hors de cela, & quand on est résigné, il n'y a point d'obligation de dire l'Oraison Dominicale. Paralogisme tout évident.

Mais pourquoi donc n'en a-t-elle point allégué d'autres raisons ? Je n'en sais rien. Peut-être que comme les femmes, & sur-tout les femmes pieuses, ne pensent & n'écrivent pas par méthode scolastique, une autre pensée, (comme celle de faire voir la possibilité de la parfaite résignation pour cette vie, dont elle traite ensuite) s'étant présentée à son esprit, elle aura sans façon donné place à cette derniere sans plus songer à la premiere ; puisque c'est ainsi que pensent & qu'écrivent ordinairement les personnes naïves, qui ne savent rien de l'art

ſcolaſtique de ramaſſer en un lieu tout ce qui eſt du ſujet dont elles font mention. Voilà qui me ſuffit pour me retenir de la chicaner ſur cette réticence, & pour m'empêcher d'en faire illuſion au public contre le devoir de la charité que Dieu & elle ont tant exigé de moi.

39. Pour ce qui eſt des raiſons poſitives qu'on exigeoit tacitement pour ne point objecter ce que l'on vient de refuter; outre celles qu'on verra ſur cette matiere dans une annotation à la page 122. pour montrer comme les réſignés, quand même ils ſauroient qu'ils le ſont, ne doivent & ne peuvent ſe diſpenſer des demandes du *Pater*, en voici encore quelques autres; c'eſt qu'un réſigné qui ſe ſauroit tel, n'étant pas pour cela aſſuré de ſa perſévérance, a certainement ſujet de la demander toujours à Dieu dans cette divine Priere. De plus, qu'eſt-ce proprement qu'*être réſigné à la volonté de Dieu*, ſinon être fonciérement animé du déſir que la volonté divine s'accompliſſe? Or inconteſtablement la volonté de Dieu eſt dans toutes les demandes du *Pater*. Donc, être réſigné à la volonté de Dieu, c'eſt être fonciérement & vivement dans le déſir des demandes du *Pater*, bien loin de n'y plus penſer, & de ne s'en plus occuper. On y eſt même alors par état, & comme par nature, & non plus par forme

d'actes passagers, ni par maniere de loi & d'obligation, au même sens que S. Paul a dit, (*a*) que *la Loi n'est point pour les justes*; parce que la substance de son accomplissement est l'élément où vivent les justes. Ergo, *les plus résignés* sont bien éloignés *de s'exempter jamais* de désirer ce que Dieu nous fait voir dans le *Pater* être sa même volonté; qui est la proposition de Madame Guyon, comme on peut le voir dans la courte Apologie.

§. (3).

40. Le Traité des TORRENS, qu'on met ici en troisieme lieu, est une suite assez naturelle du *Moyen Court*; poursuivant les mêmes matieres, & conduisant l'ame par degrés jusqu'à sa consommation : ce que l'Auteur semble marquer précisément lorsqu'elle dit dans le Chap. XII. *du dit Moyen Court : O s'il m'étoit permis de poursuivre les degrés infinis qui suivent ! mais il faut s'arrêter ici, puisque je n'écris que pour les commençans, en attendant que Dieu mette au jour ce qui pourra servir pour tous les états.* Vous diriez qu'elle avoit dès lors non-seulement dans l'esprit, mais même entre les mains le traité suivant, (où en effet il est parlé d'abord de tous les états, mais ensuite des plus avancés & des plus sublimes;)

(*a*) 1 *Tim.* 1. *v.* 9.

& qu'elle n'attendoit que la saison propre à le publier. Le dernier Chapitre du *Moyen Court* semble n'être qu'une espece de préparation & de préambule à ce Traité.

41. Le titre qui paroît devant ce Traité est de notre façon, à la réserve du mot de TORRENS, auquel on a joint celui de *Spirituels*, pour développer & adoucir un peu la métaphore, qui sans cela auroit paru, (contre l'usage d'aujourd'hui) un peu obscure & un peu étrange pour un titre. Par les divisions que nous y avons fait en *Chapitres*, *Sections* & *Articles*, en mettant au-devant de petits sommaires & des abrégés de tout, nous avons tâché d'exposer en gros toute l'analyse, l'ordre méthodique & le contenu de ce bel Ouvrage, duquel il sera facile de se former une idée générale & assez réguliere en lisant simplement la *Table des Chapitres* & de leur contenu.

42. Comme ce Traité a eu ses adversaires, qui ont voulu donner des sens désavantageux à quelques passages qu'on en avoit détachés, & qu'il se pourroit faire encore que des esprits disposés comme ceux que l'on a eus en vue dans l'Apologie du Moyen Court, seroient peut-être bien aises d'y trouver des endroits dont ils pourroient essayer d'abuser en faveur de leurs fausses maximes, ou de leurs pratiques

relâchées; on a cru qu'il étoit à propos pour prévenir cet abus, de mettre ci & là quelques notes marginales, qui détournaſſent autant qu'il eſt poſſible les eſprits ou foibles, ou mal intentionnés, de tous les mauvais ſens ou des mauvaiſes conſéquences dont la plûpart du monde n'eſt que trop ſuſceptible. On auroit pû, il eſt vrai, multiplier ces ſortes d'annotations à l'occaſion de pluſieurs endroits ſur leſquels on n'a rien remarqué, quoiqu'ils paroiſſent ne l'exiger pas moins que pluſieurs autres, qui pourtant ont leurs remarques : mais outre que l'on s'eſt aviſé un peu trop tard de cet expédient, on ne ſauroit douter, ſans faire tort au Lecteur, que ſon bon ſens & ſon équité ne lui faſſent appercevoir & reconnoître de lui-même, qu'une ſeule annotation peut & doit être d'uſage à tous les endroits où reviennent les mêmes expreſſions, & qui regardent le même ſujet.

43. Il y avoit dans la premiere édition de ce Traité, qui n'en contenoit que la premiere Partie, environ une vingtaine de fragmens, munis de quantité de citations ou d'autorités des Auteurs les plus approuvés, qui ſervoient à les juſtifier. On a remis, pour la même raiſon, toutes ces citations-là avec les mêmes paſſages, leſquels ſe trouveront ici (dans la

ſeconde Partie) en leur place naturelle, où il ſera facile de s'appercevoir, pour peu d'attention que l'on y veuille apporter, que leur ſituation & leur liaiſon avec ce qui les précéde & avec ce qui ſuit, leur prêtent une force & une lumiere qui les mettent à couvert de tous les mauvais ſens dont quelques-uns ont voulu inſinuer qu'ils étoient ſuſceptibles; mais qu'il paroît inconteſtablement qu'on ne peut leur donner qu'en les démembrant de leurs ſujets pour les placer & appliquer ailleurs, & qu'en brouillant & confondant pêle-mêle tous les états ſpirituels, même ceux du péché & des ames non encore converties, avec ceux des perſonnes en grace; & dans ceux-ci, toutes les eſpeces & tous les divers degrés des commençans, des avançans, & de ceux qui approchent le plus de la perfection, & en rapportant & appliquant aux uns par la plus grande incongruité du monde, ce qui n'a été dit, & qui ne doit s'entendre que des autres; bévue qui régne également par-tout dans certaine Ordonnance (*a*) où les mêmes fragmens ont été expoſés & condamnés, ſans qu'on ſe ſoit apperçu qu'il étoit fort facile, ſi on l'eût voulu, d'envelopper

(*a*) *A ſavoir* de l'Evêque de Chartres; *que l'on peut voir dans* l'Inſtruction ſur les états d'Oraiſon de Mr. de Meaux, *vers la fin du Livre.*

dans

dans la même condamnation, suivant cette méthode-là, tous les saints Auteurs Mystiques que l'on a cités à l'occasion de ces passages ; puisqu'en effet le contenu, je ne dis pas de ces petits extraits-là, mais de tout le Traité des Torrens, le procédé, les voies, les progrès & la fin, se trouvent en substance, dans les divins ouvrages de la Perfection Chrétienne, de Ste. Cathérine de Genes, de Ste. Angele, de Ste. Thérese, de Taulere, de Jean de la Croix, de St. François de Sales, de Jean de S. Samson, & de tous les vrais & approuvés écrivains mystiques, entre lesquels je ne puis ne pas faire mention particuliere du pieux & solide Auteur du *Catéchisme Spirituel* & des *Fondemens de la Vie Spirituelle*, livres qui ont été publiés avec les Approbations de M. Bossuet, devenu ensuite Evêque de Meaux. Cet Auteur si solide, que chacun sait être le R. P. Seurin, autrefois Directeur du pieux Prince de Conti, (Auteur des *Devoirs des Grands*,) propose évidemment dans ses ouvrages, & plus d'une fois, avec sa facilité & sa simplicité ordinaire, toutes les mêmes choses que l'on voit dans les Opuscules de Mad. Guyon touchant les voies de l'esprit, leurs degrés & leurs expériences : mais rien n'égale ce qu'il en a laissé par écrit dans le plus sublime & le plus long

(*a*) de ſes *Cantiques Spirituels de l'Amour divin*, qui eſt celui qui commence :

Quelqu'un hors de ma connoiſſance
S'eſt rendu Maître de mon cœur.

Rien ne ſauroit paroître ſi dur & ſi étrange ni pour les choſes, ni pour les expreſſions, dans le Traité *des Torrens*, qu'on ne le trouve encore plus fortement exprimé dans cet admirable Cantique, ſi eſtimé néanmoins des connoiſſeurs ſolides, quoique le ſaint Auteur y faſſe entendre aſſez clairement qu'il s'étoit attendu ſur ce ſujet à la contradiction des eſprits ſcolaſtiques & diſputeurs.

J'entens la Raiſon qui murmure,
Ne pouvant trouver à propos
Une loi qui fait que je dure
En un ſi pénible (b) repos.
On a recours à la doctrine
Qui la défend, & qui fulmine.

Je vois un Docteur qui s'avance,
Et d'un accent plein de terreur
M'avertit, me preſſe, me tance,
Diſant que je ſuis en erreur.

(*a*) *C'eſt le X. & il contient 75 couplets.*
(*b*) *La mort ou la ſépulture ſpirituelle.*

Il se forme une nue épaisse
Qui voudroit me mettre en angoisse.

Malgré l'horreur de la tempête
L'Amour sera tout mon plaisir ;
Quand elle fondroit sur ma tête
Je ne changerai de désir :
Qu'on fasse bruit, que l'Enfer gronde,
Que tout abîme, & se confonde.

Je connois bien que cet orage
Vient de nôtre cœur aveuglé,
Qui ne voit l'excellent ouvrage
De l'Amour en tout bien réglé.
Pour n'en avoir l'expérience
Il n'en a pas l'intelligence.

44. Outre ce qui a été dit de ce Traité *des Torrens*, pour en marquer l'usage, & en faire voir l'excellence, il y a encore deux autres choses singulieres qui en relevent l'importance & le prix : l'une est, que cet ouvrage n'étant proprement qu'une perpétuelle effusion de cœur, & provenant d'une personne qui n'a point appris les choses spirituelles & mystiques par les voies de l'étude & de la lecture, on en doit envisager le contenu comme autant de choses de vive expérience, & même comme une espece de narration de la vie intérieure de l'Auteur, comme une description historique

des voies & des états par où Dieu l'a fait passer, & de la conduite qu'il a tenue sur elle.

L'autre chose est, que l'on peut considérer, en quelque sorte, si je ne me trompe, ce même Traité de l'Auteur, comme son systême sur les choses mystiques & intérieures, & comme une clef qui peut servir à l'intelligence de ses autres ouvrages. En effet, il n'est pas possible, que puisque ce Traité exprime les voies, les expériences & l'état foncier de l'Auteur, les mêmes expressions & les mêmes idées ne reviennent plusieurs fois, soit dans les explications qu'elle a faites sur la Ste. Ecriture, soit dans quelques autres de ses écrits, sans cependant que les mêmes choses y soient développées par-tout, & représentées de fource (comme ici) toutes les fois qu'il est venu à propos d'en faire mention, & toutes les fois que le lecteur a besoin de se les remettre dans l'esprit. Et c'est à quoi il pourra suppléer par une lecture attentive de ce Traité, dans lequel tout cela est expliqué à fond, & déduit fort particulierement.

Au reste nous voulons bien avertir ici le lecteur, que pour voir un Ouvrage qu'on peut véritablement mettre en parallele avec celui des Torrens, & qui contribue autant à l'appuyer qu'à l'éclaircir, il doit lire l'admirable

livret qui a pour titre, *l'Abrégé de la perfection Chrétienne*, qu'on trouve dans le recueil intitulé, *la Théologie du cœur.* On y reconnoîtra en subſtance les mêmes vérités, qui pourtant ſont plus détaillées & plus vivement repréſentées par des comparaiſons dans celui-ci.

§. (4).

45. Le quatrieme Traité que l'on trouve dans ce volume eſt celui *de la Purification de l'ame après la mort, ou du Purgatoire.* On ſe diſpenſe de dire ici rien de plus particulier ſur ce petit Traité, puiſque ſa propre Préface, & un indice qui l'accompagne, en mettent briévement devant les yeux du Lecteur la diſpoſition & le contenu.

§. (5).

46. Le cinquieme Traité de notre volume eſt celui que nous avons intitulé, *Abrégé de la voie & de la réunion de l'ame à Dieu.* On l'a diviſé en deux parties, en celle de la voie, & en celle de la réunion. On y a fait quelques autres ſubdiviſions, & de petits ſommaires de chaque article, pour en faire remarquer en gros la diſpoſition & le contenu, qui eſt bien en ſubſtance le même ſujet que celui *des Torrens ſpirituels*; mais qui paroît pourtant ici comme

un traité effectivement nouveau, comme il l'eſt en effet, puiſque c'eſt une nouvelle effuſion d'un cœur qui, ſans regarder à ce qui avoit déjà été écrit, (ſi du moins cette piece eſt poſtérieure à l'autre) ne fait que répandre inceſſamment de ſon fond les lumieres, les expériences, les vérités, qui lui ſont les unes renouvellées plus vivement, les autres dilatées plus amplement, & quelques autres infuſes pour la premiere fois, toujours avec un caractere vivant qui fait ſentir que cela vient véritablement de ſource.

46. On ſe perſuade que le Lecteur ne ſe fera point de peine ſur l'énumération des degrés *de la Voie* ſpirituelle, ſi peut-être il vient à remarquer, que celle de l'Abrégé eſt différente de celle du Traité *des Torrens*. Il doit regarder, s'il lui plaît, à la ſubſtance des choſes mêmes, ſi elle eſt ſolide & véritable; & non pas à la maniere de leur diviſion & de leur arrangement. Il eſt très-ſouvent arbitraire en de certains ſujets d'en faire des diviſions en plus ou moins de parties, de ranger pluſieurs de leurs parties ſous une, ou d'en partager une pour en faire pluſieurs. Dans l'*Abrégé*, le *retour* de l'ame à Dieu eſt compté pour un degré, & non dans les *Torrens*. Dans les Torrens on met pour un degré, & pour le

dernier, l'entrée de l'ame en Dieu ; & l'Abrégé la compte pour terme, & non pas pour degré. Enfin le III. & le IV. des degrés de *l'Abrégé* semblent être réduits en un seul (qui est le II.) dans le Traité des *Torrens*. Je pourrois alléguer quelques raisons de cette diversité ; mais cela seroit superflu après l'avertissement que l'on vient de donner.

§. (6).

47. Le *sixieme* Traité de ces Opuscules est là *Regle des Associés à l'Enfance de* JÉSUS. Et quoique le titre porte d'avoir été tirée de l'Ecriture & des Peres par les réflexions de plusieurs *personnes intérieures* ; l'avis pourtant que Mr. le Vicaire Général a mis au-devant, quantité de pensées qui s'y trouvent conformes avec celles du *Moyen court*, le style, l'Esprit, & le contenu de l'Ouvrage, font assez connoître qu'il est du même Auteur. Si bien que ces *personnes intérieures*, dont le titre & la dédicace font mention, en sont sans doute bien moins les auteurs que de simples exhortateurs à réduire cette *Régle* par écrit après en avoir peut-être suggéré la pensée. Comme l'imprimé de Lyon n'étoit pas sans plusieurs fautes, on a eu soin de les corriger toutes dans cette édition, & d'étendre un peu plus les *sommaires* des Chapitres.

Tout ce qui a précédé regarde proprement & directement les voies intérieures & la conduite des ames avec Dieu ; mais cette *Régle*, aussi bien que les Traités suivans, en récapitulant ce qui est de plus essentiel dans les mêmes choses, s'étendent aussi sur la vie active, & sur les pratiques, même extérieures, non-seulement touchant ce qui nous concerne nous-mêmes, mais aussi en ce qui regarde le prochain. On y propose l'exemple des exemples & pour l'intérieur & pour l'extérieur, tant pour les commençans, que pour tous autres, quels qu'ils puissent être ; c'est à savoir *l'Enfance* de l'adorable JÉSUS, Dieu-Verbe fait chair pour se faire suivre par ceux qui ne veulent point marcher dans les ténebres, mais avoir la lumiere de vie.

§. (7).

48. Le *septieme* & dernier traité de Madame Guyon, qui se trouve dans ce Recueil, est l'*Instruction Chrétienne pour les jeunes gens ;* qui suit le même modéle, & nous représente les premiers élémens d'une vie commune, mais parfaitement Chrétienne. Il est facile de s'appercevoir, que les fondemens & les principes en sont absolument les mêmes que ceux de ces autres traités.

§. (8).

49. Pour ce qui eſt de la *Bréve inſtruction* des *Maximes ſpirituelles*, ils ſont du *P. La Combe*, dont pourtant le nom étoit ſupprimé, tant ſur la copie de l'inſtruction, imprimée à Grenoble, que ſur celle des Maximes ſpirituelles, qui ont paru pour la premiere fois dans notre édition précédente. De même on ſait par la vie de Mad. Guyon qu'il y a eu grande liaiſon d'eſprit & de ſentimens entre elle & ce Pere, qui étoit ſon Fils, ſon Pere ſpirituel & ſon directeur; traité pour cet effet non moins rigoureuſement qu'elle. Ainſi le Lecteur ſera ſans doute bien aiſe de trouver ici ces deux traités, qu'on croit les ſeuls qu'il ait écrit en François. Car ſon *Analyſe de l'Oraiſon mentale* eſt ſeulement en Latin, ayant été imprimée à Amſterdam ſous le titre de *Sacra Orationis Theologia.*

50. Le Seigneur veuille donner par ſa Bonté & par ſa Providence adreſſe & bénédiction aux divines & ſalutaires vérités de ces petits ouvrages, venus en ſubſtance de ſon bon Eſprit; afin que rencontrant de ces cœurs que l'Evangile appelle une *bonne terre*, ils y produiſent par la grace divine & germe & fruits à la gloire du Pere, du Fils & du S. Eſprit, ſeul & uni-

que vrai Dieu, de qui, par qui & pour qui nous sommes créés, rachetés, & appellés à nous laisser renouveller & conduire par lui jusqu'à-ce qu'il soit TOUT EN TOUS; AMEN!

Manda, Deus, virtuti tuæ: confirma hoc, Deus, quod operatus es in nobis. Increpa feras arundinis: dissipa gentes quæ bella volunt. Ecce, dabit voci suæ vocem virtutis! Mirabilis Deus in sanctis suis; Deus Israël, ipse dabit virtutem & fortitudinem plebi suæ. Benedictus Deus! Ps. 67. *v.* 29. 31. &c.



TABLE DES TRAITÉS

Contenus dans les Opuscules

DE MADAME GUYON.

TOME PREMIER.

TOME II.

DU P. LA COMBE.

JUSTITIAS DOMINI
IN ÆTERNUM CANTABO.

MOYEN

MOYEN COURT

ET TRÈS-FACILE

DE FAIRE ORAISON.

Que tous peuvent pratiquer très-aisément, & arriver par là dans peu de tems à une haute perfection.

Septieme édition; revue & corrigée.

Avec Approbation & Permission.

GENESE Ch. XVII. v. 1

Ambula coram me, & esto perfectus.

Marchez en ma présence, & soyez parfait.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

Où elle expose l'occasion de cet Ecrit, son but, sa facilité, les dispositions qu'elle exige de ses lecteurs, & l'offre qu'elle en fait à JÉSUS-CHRIST.

ON ne pensoit point de donner au Public ce petit Ouvrage, qu'on avoit conçu dans une grande simplicité. Il avoit été écrit pour quelques particuliers qui désiroient d'aimer Dieu de tout leur cœur. Mais comme quantité de personnes en demandoient des copies, à cause de l'utilité que la lecture de ce petit Traité leur avoit apportée, ils ont souhaité de le faire imprimer pour leur propre satisfaction, sans autre vue que celle-là.

On l'a laissé dans sa simplicité naturelle. On n'y condamne la conduite de peronnse : au contraire, on estime celles que tous autres tiennent. On soumet même tout ce qu'il contient à la censure des personnes d'Expérience & de Doctrine. On prie seulement les uns & les autres de ne point s'arrêter à l'écorce ; mais de pénétrer le dessein de la personne qui l'a fait, qui n'est autre, que de porter tout le monde à AIMER DIEU, & à le servir avec plus d'agrément & de succès, *le pouvant faire d'une maniere simple & aisée, pro-*

pre aux petits, *qui ne ſont pas capables des choſes extraordinaires, ni de celles qui ſont étudiées; mais qui veulent bien* tout de bon ſe donner à DIEU.

On prie ceux qui le liront, de le lire ſans prévention; & ils découvriront ſous des expreſſions ſi communes, une onction cachée, qui les portera à la recherche d'un bonheur qu'ils doivent tous eſpérer de poſſéder.

On ſe ſert du mot de Facilité, *diſant que la perfection eſt aiſée; parce qu'il eſt facile de trouver Dieu* le cherchant au-dedans de nous.

On pourra alléguer ce paſſage: (*a*) Vous me chercherez & vous ne me trouverez pas. *Cependant il ne doit point faire de difficulté; parce que le même Dieu, qui ne peut point ſe contrarier lui-même, a dit,* (*b*) Qui cherche trouve. *Celui qui cherche Dieu ſans vouloir quitter le péché, ne le trouve point; parce qu'il le cherche où il n'eſt pas; c'eſt pourquoi il eſt ajouté,* vous mourrez dans votre péché. *Mais celui qui veut bien ſe faire quelque peine pour le chercher dans ſon cœur, en quittant ſincérement le péché pour s'approcher de lui, le trouvera infailliblement.*

Quantité de perſonnes ſe ſont figuré la dévotion *ſi affreuſe, & l'*Oraiſon *ſi extraordinaire, qu'ils n'ont point voulu travailler à leur acqui-*

(*a*) *Jean* 7. v. 34. (*b*) *Matth.* 7. v. 7.

ſition, deſeſpérant d'en venir à bout. Mais comme la difficulté que l'on ſe fait d'une choſe, cauſe le déſeſpoir d'y pouvoir réuſſir, & ôte en même tems le déſir de l'entreprendre, & que lors qu'on ſe propoſe une choſe comme avantageuſe, & qu'il eſt aiſé d'obtenir, on s'y donne avec plaiſir, & on la pourſuit avec hardieſſe; c'eſt ce qui a obligé de faire voir & l'avantage & la facilité *de cette voie.*

O ſi nous étions perſuadés de la Bonté de Dieu pour ſes pauvres Créatures, & du déſir qu'il a de ſe communiquer à elles! on ne ſe feroit pas des monſtres, & on ne deſeſpéreroit pas ſi facilement d'obtenir un bien qu'il déſire extrêmement de nous donner.

(*a*) Et après qu'il nous a donné ſon Fils unique, & l'a livré lui-même à la mort pour nous; *pourroit-il nous refuſer quelque choſe? Non aſſurément: il ne faut qu'un peu de courage & de perſévérance. On en a tant pour de petits intérêts temporels, & on n'en a point pour* (*b*) l'unique néceſſaire.

Que ceux qui auront de la difficulté à croire qu'il eſt facile de trouver Dieu par cette voie, n'en croient point à ce qu'on leur dit; mais qu'ils en faſſent l'expérience, & qu'ils en jugent par eux-mêmes; & ils verront qu'on leur en dit bien peu en comparaiſon de ce qui en eſt.

(*a*) *Rom.* 8. *v.* 32. (*b*) *Luc.* 10. *v.* 42.

Très-cher Lecteur, lisez ce petit Ouvrage avec un cœur simple & sincere, *avec la petitesse de l'esprit, sans vouloir l'éplucher scrupuleusement; & vous verrez que vous vous en trouverez bien. Recevez-le avec le même esprit que l'on vous le donne, qui n'est autre que de vous porter* tout à Dieu sans reserve, *qui n'est pas de le faire valoir ou estimer quelque chose; mais d'encourager les simples & les enfans d'aller à leur Pere, qui aime leur humble confiance, & auquel la défiance déplait beaucoup. N'y cherchez rien que* L'AMOUR DE DIEU, *& aiez le désir sincére de votre salut, & vous le trouverez assurément, suivant cette petite méthode sans méthode.*

On ne prétend point élever son sentiment au dessus de celui des autres, mais on dit sincérement l'expérience que l'on a eue tant par soi-même que par d'autres ames, de l'avantage qu'il y a à se servir de cette maniere simple & naïve pour aller à Dieu.

Si on n'y parle pas de quantité de choses que l'on estime, mais seulement du Moyen court & facile pour faire l'Oraison, *c'est que n'étant fait que pour cela, il ne peut point parler d'autre chose. Il est certain que si on le lit dans le même esprit qu'il a été écrit, on n'y trouvera rien qui choque l'esprit. On sera encore plus certain*

de la vérité qu'il renferme, si on veut bien en faire l'expérience.

C'est à vous, ô S. Enfant JESUS, qui aimez la simplicité & l'innocence, & qui faites (*a*) vos délices d'être avec les Enfans des Hommes, *c'est-à-dire, avec ceux d'entre les hommes qui veulent bien* (*b*) devenir enfans ; *c'est à vous, dis-je, à donner le prix, & la valeur à ce petit Ouvrage, l'imprimant dans le Cœur, & portant ceux qui le liront à vous chercher au-dedans d'eux, où vous reposerez comme dans une Crèche où vous désirez recevoir les marques de leur amour, & leur donner des témoignages du vôtre. Ils se privent de ces biens par leur faute. C'est votre Ouvrage, ô Enfant Dieu! ô Amour incréé ! ô Parole muette & abrégée ! de vous faire aimer, goûter & entendre. Vous le pouvez ; & j'ose dire que vous le devez par ce petit Ouvrage, qui est tout à vous, tout de vous, & tout pour vous.*

(*a*) *Prov.* 8. *v.* 31. (*b*) *Matth.* 18. *v.* 3.

APPROBATION.

JE soussigné Prêtre, Docteur en Droit-Canon, Bachelier de Sorbonne, Sindic Général du Clergé de Lyon, Custode de Sainte Croix, & Lieutenant en l'Officialité Ordinaire & Métropolitaine de ce Diocese, ai lû le Livre qui a pour titre : *Moyen court & facile de faire Oraison.* Il paroît que la personne qui a composé ce Livre, est parfaitement instruite de l'exercice heureux & necessaire de l'Oraison : elle en sait tous les secrets & tous les mysteres ; elle en a goûté les douceurs ; elle en a connu l'utilité ; & elle en marque les voies & les moyens dans ce livre d'une maniere si sainte, si aisée, & si claire, que j'estime que ce Livre parmi tant d'autres qui ont traité de cette divine matiere qu'on ne saura jamais épuiser, aura pourtant sa distinction & son utilité. A Lyon, ce 25. May, 1686.

TERRASSON.

MOYEN COURT
ET TRÈS-FACILE
DE FAIRE ORAISON.

Que tous peuvent pratiquer très-aisément, & arriver par là dans peu de tems à une haute perfection.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION. *Que tous sont appellés & peuvent avec le secours de la grace ordinaire, faire l'*ORAISON *du* CŒUR, *qui est le grand moyen du Salut, & qui se peut faire en tout tems & par les plus simples même.*

1. TOUS sont propres pour l'Oraison; & c'est un malheur effroyable que presque tout le monde se mette dans l'esprit de n'être pas appellé à l'Oraison. Nous sommes tous appellés à l'Oraison, comme nous sommes tous appellés au salut.

L'ORAISON n'est autre chose que *l'Application du cœur à Dieu*, & l'exercice intérieur de l'amour. S. Paul nous ordonne (*a*) *de prier sans cesse.* Notre Seigneur dit: (*b*) *Je vous le dis à tous, veillez*

(*a*) 1. Thess. 5. v. 17. (*b*) Marc 13. v. 33. 37.

& priez. Tous peuvent donc faire Oraiſon, & tous la doivent faire.

Mais je conviens que tous ne peuvent pas méditer, & très-peu y ſont propres. Auſſi n'eſt-ce pas cette Oraiſon que Dieu demande, ni que l'on déſire de vous.

2. Mes très-chers freres, qui que vous ſoyez qui voulez vous ſauver, venez tous faire Oraiſon; vous devez vivre d'Oraiſon comme vous devez vivre d'amour. (*a*) *Je vous conſeille d'acheter de moi de l'or éprouvé au feu, afin de vous enrichir.* Il vous eſt très-aiſé de l'avoir, & plus aiſé que vous ne ſauriez vous l'imaginer.

(*b*) *Venez, vous tous qui avez ſoif, à ces eaux vives; & ne vous amuſez pas à creuſer* (c) *des citernes rompues qui ne peuvent contenir les eaux.* Venez cœurs affamés qui ne trouvez rien qui vous contente; & vous ſerez pleinement remplis. Venez pauvres affligés qui êtes accablés de peines & d'ennuis, & vous ſerez ſoulagés. Venez malades à votre Médecin, & ne craignez pas de l'aborder, parce que vous êtes accablés de maladies: expoſez-lui vos maux, & vous en ſerez ſoulagés.

Venez enfans, auprès de votre Pere; il vous recevra des bras de l'amour. Venez pauvres Brebis errantes & égarées, approchez de votre Paſteur. Venez pécheurs, auprès de votre Sauveur. Venez ignorans & ſtupides; vous êtes tous propres pour l'Oraiſon, vous qui croyez en être incapables; c'eſt vous qui y êtes les plus propres. Venez tous ſans exception, Jéſus-Chriſt vous appelle TOUS.

Que ceux qui ſont ſans cœur n'y viennent pas: ils en ſont diſpenſés; car il faut un Cœur

(*a*) Apoc. 3. v. 8. (*b*) Apoc. 22. v. 17. (c) Jérem. 2. v. 13.

pour aimer. Mais qui eſt ſans cœur? O venez donner ce Cœur à Dieu ! & apprenez ici la maniere de le faire.

3. Tous ceux qui veulent faire Oraiſon, le peuvent aiſément avec le ſecours de la grace ordinaire & des dons du S. Eſprit, qui ſont communs à tous les Chrétiens.

L'ORAISON eſt la clef de la perfection, & du bonheur ſouverain, c'eſt le moyen efficace de nous défaire de tous les vices, & d'acquérir toutes les vertus; car le grand moyen de devenir parfait eſt de marcher en la préſence de Dieu. Il nous le dit-lui-même : (*a*) *Marchez en ma préſence, & ſoyez parfaits.* L'Oraiſon peut ſeule vous donner cette préſence, & vous la donner continuellement.

4. Il faut donc vous apprendre à faire une Oraiſon qui ſe puiſſe faire *en tout tems;* qui ne détourne point des occupations extérieures; que les Princes, les Rois, les Prélats, les Prêtres, les Magiſtrats, les Soldats, les Enfans, les Artiſans, les Laboureurs, les Femmes & les Malades, puiſſent faire. Cette Oraiſon n'eſt point l'Oraiſon de la tête, mais l'ORAISON DU CŒUR.

Ce n'eſt pas une Oraiſon de ſeule penſée; parce que l'eſprit de l'homme eſt ſi borné, que s'il penſe à une choſe il ne peut penſer à l'autre. Mais c'eſt l'ORAISON DU CŒUR, qui n'eſt point interrompue par toutes les occupations de l'eſprit.

Rien ne peut interrompre l'Oraiſon du cœur que les affections déréglées. Et lorſque l'on a une fois goûté Dieu & la douceur de ſon amour,

(*a*) Geneſ. 17. v. 1.

il eſt impoſſible de goûter autre choſe que lui.

5. Rien n'eſt plus aiſé que d'avoir Dieu & de le goûter. Il eſt plus en nous que nous-mêmes. Il a plus de déſir de ſe donner à nous, que nous de le poſſéder. Il n'y a que la maniere de le chercher, qui eſt ſi aiſée & ſi naturelle, que l'air que l'on reſpire ne l'eſt pas davantage.

Oui, vous qui êtes ſi groſſiers, qui croyez n'être propres à rien, vous pouvez vivre d'Oraiſon & de Dieu même auſſi aiſément & auſſi continuellement que vous vivez de l'air que vous reſpirez. Ne ſerez-vous donc pas bien criminels ſi vous ne le faites pas? Vous le ferez ſans doute lorſque vous en aurez appris le chemin, qui eſt le plus aiſé du monde.

CHAPITRE II.

1. *Premier degré d'Oraiſon, pratiqué en deux manieres, l'une par Lecture méditée, & l'autre par la Méditation même.*

2. 3. *Excellentes manieres & regles pour la Méditation.*

4. *Et pour en ſurmonter les difficultés.*

1. IL y a deux moyens pour introduire les ames dans l'Oraiſon, dont on peut & doit ſe ſervir pour quelque tems. L'un eſt la *Méditation*; l'autre eſt la *Lecture méditée.*

La *Lecture méditée* n'eſt autre choſe, que de prendre quelques vérités fortes ſoit pour la ſpéculative, ſoit pour la pratique; préférant la derniere à la premiere, & lire de cette ſorte.

Vous prendrez votre vérité telle que vous la voudrez choiſir, & vous en lirez enſuite deux

ou trois lignes pour les digerer & goûter, tâchant d'en prendre le suc, & de vous tenir arrêté à l'endroit que vous lisez tant que vous y trouvez du goût, & ne passant point outre que cet endroit ne vous soit rendu insipide.

Après cela il faut en reprendre autant, & faire de même, ne lisant pas plus de demi-page à la fois.

Ce n'est pas tant la quantité de la lecture qui profite, que la maniere de lire. Ces gens qui courent si fort, ne profitent pas, non plus que les abeilles ne peuvent tirer le suc des fleurs qu'en s'y reposant, & non en les parcourant. Lire beaucoup, est plus pour la science scholastique, que pour la mystique: mais pour profiter des Livres spirituels il faut lire de cette sorte; & je suis sûre, que si on faisoit ainsi, on s'habitueroit peu-à-peu par la lecture à l'Oraison, & on y seroit très-disposé.

2. L'autre est la *Méditation*, qui se fait dans l'heure choisie pour cela, & non dans le tems de la lecture. Je crois qu'il seroit bon de s'y prendre de cette maniere.

Après s'être mis en la présence de Dieu par un acte de foi vive, il faut lire quelque chose de substantiel, & s'arrêter doucement là dessus, non avec raisonnement, mais seulement pour fixer l'esprit, observant que l'exercice principal doit être la présence de Dieu, & que le sujet doit être plutôt pour fixer l'esprit, que pour l'exercer au raisonnement.

Cela supposé, je dis, qu'il faut que *la Foi vive de Dieu présent dans le fond de nos cœurs*, nous porte à nous enfoncer fortement en nous-mêmes, recueillant tous les sens au-dedans, empêchant

qu'ils ne ſe répandent au-déhors : ce qui eſt un grand moyen dès l'abord, de ſe défaire de quantité de diſtractions, & de s'éloigner des objets du déhors, pour s'approcher de Dieu, qui ne peut être trouvé que dans le fond de nous-mêmes, & dans notre centre, qui eſt le *Sancta-Sanctorum* où il habite.

Il promet même, (*a*) *que ſi quelqu'un fait ſa volonté, il viendra à lui & fera ſa demeure en lui.* S. Auguſtin s'accuſe lui-même du tems qu'il a perdu pour n'avoir pas d'abord cherché Dieu de cette maniere.

3. Lors donc que l'on eſt ainſi enfoncé en ſoi-même, & vivement pénétré de la préſence de Dieu dans ce fond, lorſque les ſens ſont tous ramaſſés & retirés de la circonférence au centre; ce qui donne un peu de peine au commencement, mais qui eſt très-aiſé dans la ſuite, ainſi que je dirai; lors, dis-je, que l'ame eſt de cette ſorte ramaſſée en elle-même, & qu'elle s'occupe doucement & ſuavement de ſa vérité lue, non en raiſonnant beaucoup deſſus, mais en la ſavourant, & en excitant la volonté par l'affection plutôt que d'appliquer l'entendement par la conſidération : l'*affection* étant ainſi *émûe*, il faut la laiſſer *repoſer doucement* & en paix, *avalant* ce qu'elle a goûté.

Comme une perſonne qui ne feroit que mâcher une excellente viande, ne s'en nourriroit pas, quoiqu'elle en eût le goût, ſi elle ne ceſſoit un peu ce mouvement pour l'avaler; il en eſt de même lorſque l'affection eſt émûë : ſi on veut la mouvoir encore, on éteint ſon feu; & c'eſt ôter à l'ame ſa nourriture. Il faut qu'elle avale par un

(*a*) Jean 14. v. 23.

petit *repos amoureux*, plein de respect & de confiance, ce qu'elle a mâché & goûté. Cette méthode est très-nécessaire; & avanceroit plus l'ame en peu de tems, que toute autre en plusieurs années.

4. Mais comme j'ai dit que l'exercice direct & principal doit être la *vue de la présence de Dieu* : ce que l'on doit aussi faire le plus fidélement, c'est de *rapeller ses sens* lorsqu'ils se dissipent.

C'est une maniere courte & efficace de combattre les distractions : parce que ceux qui veulent s'y opposer directement, les irritent & les augmentent; au lieu que s'enfonçant par la vue de foi de Dieu présent, & se recueillant simplement, on les combat indirectement, & sans y penser; mais d'une maniere très-efficace.

J'avertis aussi ces commençans de ne point courir de vérités en vérités, de sujets en sujets : Mais de se tenir sur le même tant qu'ils y trouvent du goût : c'est le moyen de pénétrer bientôt les vérités, de les goûter & se les imprimer.

Je dis qu'il est *difficile* au commencement de se recueillir, à cause de l'habitude que l'ame a prise d'être toute au-déhors : mais lorsqu'elle s'y est un peu habituée par la violence qu'elle s'est faite, cela lui devient fort aisé; tant parce qu'elle en contracte l'habitude, que parce que Dieu, qui ne demande qu'à se communiquer à sa créature, lui envoye des graces abondantes, & un goût expérimental de sa présence, qui le lui rend *très-facile*.

CHAPITRE III.

1. *Maniere d'Oraison méditative pour ceux qui ne savent pas lire.*
2. 3. *Appliquée au* Pater, *& à quelques qualités de Dieu.*
4. *Passage de ce premier degré d'Oraison au second.*

1. CEUX qui ne savent pas lire, ne seront pas privés pour cela de l'Oraison. Jésus-Christ est le grand livre écrit par déhors & par dedans, qui leur enseignera toutes choses.

Ils doivent pratiquer cette méthode. Premierement, il faut qu'ils apprennent une vérité fondamentale, qui est que (a) *le Royaume de Dieu est au-dedans d'eux*, & que c'est là qu'il le faut chercher.

Les Curés devroient apprendre à faire Oraison à leurs Paroissiens, comme ils leur apprennent le Catechisme. Ils leur apprennent la fin pour laquelle ils ont été créés, & ils ne leur apprennent pas assez à jouir de leur fin. Qu'ils le leur apprennent de cette maniere.

Il faut commencer par un acte profond d'adoration & d'anéantissement devant Dieu; & là tâchant de fermer les yeux du corps, ouvrir ceux de l'ame : puis la ramasser au-dedans, & s'occupant directement de la présence de Dieu par une foi vive, que Dieu est en nous, sans laisser répandre les puissances & les sens au-déhors, les tenir le plus qu'il se peut captifs, & assujettis.

2. Qu'ils disent donc ainsi leur *Pater* en François, comprenant un peu ce qu'ils disent, &

(a) Luc 17. v. 21.

pensant

penſant que Dieu eſt au-dedans d'eux, veut bien être leur Pere. En cet état, qu'ils lui demandent leurs beſoins ; & après avoir prononcé ce mot de *Pere*, qu'ils demeurent quelques momens en ſilence avec beaucoup de reſpect, attendant que ce Pere céleſte leur faſſe connoître ſes volontés.

D'autres fois le Chrétien ſe regardant comme un enfant tout ſale & gâté de ſes chûtes, qui n'a point de force ni pour ſe ſoutenir, ni pour ſe nettoier; qu'il s'expoſe à ſon Pere d'une maniere humble & confuſe, tantôt mêlant quelque mot d'amour & de douleur, puis demeurant en ſilence.

Enſuite pourſuivant le *Pater*, qu'il prie ce Roi de gloire *de regner* en lui, s'abandonnant à lui-même afin qu'il le faſſe, & lui cédant les droits qu'il a ſur ſoi.

Sentant une inclination à la paix & au ſilence, il ne faut pas pourſuivre; mais demeurer ainſi tant que cet état dure : après quoi on continuera la ſeconde demande : *Que votre volonté ſoit faite en la terre comme au Ciel.* Sur laquelle ces humbles ſuppliants déſireroient que Dieu accompliſſe en eux & par eux, toutes ſes volontés ; ils donneront à Dieu leur cœur & leur liberté, afin qu'il en diſpoſe à ſon gré. Puis voyant que l'occupation de la volonté doit être d'aimer, ils déſireront d'aimer, & demanderont à Dieu ſon AMOUR. Mais cela ſe fera doucement, paiſiblement; & ainſi du reſte du *Pater*, dont Meſſieurs les Curés peuvent les inſtruire.

Ils ne doivent point ſe ſurcharger d'une quantité exceſſive de *Pater* & d'*Ave*, ni d'autres prieres vocales ; un ſeul *Pater* dit de la maniere que je viens de dire, ſera d'un très-grand fruit.

3. D'autres-fois ils se tiendront comme des brebis auprès de leur *Pasteur*, & lui demanderont leur véritable nourriture. *O divin Pasteur, vous nourrissez de vous-même vos brebis, & vous êtes leur pain de chaque jour.*

Ils pourront aussi lui répresenter les besoins de leur famille; mais il faut que tout cela se fasse avec cette vue de foi directe & principale de Dieu en nous.

Ce n'est rien de Dieu que tout ce que l'on se figure; Une vive foi de sa présence suffit; car il ne se faut former nulle image de Dieu, quoique l'on puisse s'en former de JÉSUS-CHRIST, le regardant comme crucifié, ou comme enfant, ou dans quelqu'autre état ou mystere, pourvû que l'ame le cherche toujours dans son fond.

D'autres fois on le regarde comme un *Médecin*; & on lui présente ses plaies afin qu'il les guérisse: mais toujours sans efforts, & avec un petit silence de tems en tems, afin que le silence soit mêlé d'action, augmentant peu-à-peu le silence, & diminuant le discours, jusqu'à ce qu'enfin à force de céder peu-à-peu à l'opération de Dieu, il gagne le dessus, comme il sera dit dans la suite.

4. Lorsque la présence de Dieu est donnée, & que l'ame commence à goûter peu-à-peu le silence & le repos, ce *goût expérimental de la présence de Dieu* l'introduit dans le second degré d'Oraison, que l'on obtient d'ordinaire en commençant comme il a été dit, & pour ceux qui savent lire, & pour ceux qui ne le savent pas; quoique Dieu en gratifie dès le commencement quelques ames privilegiées.

CHAPITRE IV.

1. *Second Dégré d'Oraiſon, appellée ici,* Oraiſon de Simplicité. *Quand il eſt tems d'y monter.*
2. *Comment la faire & s'y entretenir.*
3. *Requiſitions pour la bien faire.*

1. LE ſecond dégré eſt appellé par quelques-uns *Contemplation*, *Oraiſon de foi*, & *de repos*; & d'autres lui donnent le nom *d'Oraiſon de ſimplicité*; & c'eſt de ce dernier terme dont il ſe faut ſervir ici, étant plus propre que celui de *Contemplation*, qui ſignifie une oraiſon plus avancée que celle dont je parle.

Lors donc que l'ame s'eſt exercée, comme il a été dit, durant quelque tems, elle ſent que peu-à-peu la facilité de s'appliquer à Dieu lui eſt donnée; elle commence à ſe recueillir plus aiſément: l'Oraiſon lui devient aiſée, douce & agréable; elle connoît que c'eſt le chemin pour trouver Dieu: elle ſent l'odeur de ſes parfums.

Alors il faut qu'elle change de méthode, & qu'elle faſſe avec fidélité & courage ce que je vais dire, ſans s'étonner de tout ce qu'on lui pourroit alléguer.

2. Premierement, ſitôt qu'elle ſe met en la préſence de Dieu avec foi, & qu'elle ſe recueille, qu'elle demeure un peu de cette ſorte dans un ſilence reſpectueux.

Que ſi dès le commencement, en faiſant ſon acte de Foi, elle ſe ſent un petit goût de la préſence de Dieu, qu'elle en demeure là, ſans ſe mettre en peine d'aucun ſujet, ni de paſſer outre; & qu'elle garde ce qui lui eſt donné tant qu'il dure.

S'il s'en va, qu'elle excite ſa volonté par quelque affection tendre; & ſi dès la premiere affection elle ſe trouve remiſe dans ſa douce paix, qu'elle y demeure. Il faut ſouffler doucement le feu; & ſitôt qu'il eſt allumé, ceſſer de le ſouffler; car qui voudroit encore ſouffler, l'éteindroit.

3. Je demande ſur-tout, que l'on ne finiſſe jamais l'Oraiſon, ſans que l'on demeure quelque tems ſur la fin dans un ſilence reſpectueux.

Il eſt encore de grande conſéquence que l'ame aille à l'Oraiſon avec courage, qu'elle y porte un amour pur, & ſans intérêts: Qu'elle n'y aille point tant pour avoir quelque choſe de Dieu, que pour lui plaire & faire ſa volonté. Car un ſerviteur qui ne ſert ſon Maître qu'à meſure qu'il le récompenſe, eſt indigne d'être récompenſé.

Allez donc à l'Oraiſon, non pour vouloir jouir de Dieu; mais pour y être comme il veut: cela fera que vous ſerez égal dans les ſéchereſſes comme dans l'abondance; & que vous ne vous étonnerez point des rebuts de Dieu ni des ſéchereſſes.

CHAPITRE V.

De pluſieurs choſes ſurvenantes ou appartenantes à cette Oraiſon, ſavoir;

1. *Des* Séchereſſes, *qui ſont ici cauſées par l'abſence ſenſible de Dieu pour une admirable fin; & qu'il faut les ſouffrir par des actes de vertus ſolides & paiſibles d'eſprit & de cœur.*

2. *Avantages à en agir ainſi.*

1. COMME Dieu n'a point d'autre déſir que de ſe donner à l'ame amoureuſe qui le veut cher-

cher, il ſe cache ſouvent pour réveiller ſa pareſſe, & l'obliger à le chercher avec amour & fidélité. Mais avec quelle bonté récompenſe-t-il la fidélité de ſa bien aimée? & combien ſes fuites apparentes ſont-elles ſuivies de careſſes amoureuſes?

On croit alors que c'eſt une plus grande fidélité & que c'eſt marquer davantage ſon amour, que de le chercher avec effort de tête, & à force d'action; ou que cela le fera bientôt revenir.

Non, croyez moi, cheres ames; ce n'eſt point la conduite de ce dégré: il faut qu'avec une patience amoureuſe, un regard abaiſſé & humilié, une affection fréquente, mais paiſible, un ſilence reſpectueux, vous attendiez le retour du Bien-aimé.

2. Vous lui ferez voir par cette maniere d'agir, que c'eſt LUI SEUL que vous aimez, & ſon bon plaiſir; & non le plaiſir que vous aurez à l'aimer. C'eſt pourquoi il eſt dit: (a) *Ne vous impatientez point dans les tems de ſéchereſſe & d'obſcurité; ſouffrez les ſuſpenſions & les retardemens des conſolations de Dieu: demeurez uni à lui: attendez-le avec patience; afin que votre vie croiſſe & ſe renouvelle.*

Soyez patient dans l'Oraiſon; & quand vous n'en feriez point d'autre toute votre vie que d'attendre en patience dans un eſprit humilié, abandonné, réſigné & content, le retour du Bien-aimé; ô l'excellente Oraiſon! Vous pouvez l'entremêler de plaintes amoureuſes. O que ce procédé charme le cœur de Dieu, & l'oblige bien plus à revenir que nul autre!

(a) Eccleſiaſtiq. 2. v. 2, 3.

CHAPITRE VI.

1. 2. *De l'*Abandon *de soi à Dieu, son fruit, & son irrévocabilité.*
3. *En quoi il consiste, & que Dieu nous y exhorte.*
4. *Sa pratique.*

1. C'EST ici que doit commencer l'*abandon* & la donation de tout soi-même à Dieu, par se convaincre fortement, que tout ce qui nous arrive de moment en moment est ordre & volonté de Dieu, & tout ce qu'il nous faut.

Cette conviction nous rendra contens de tout, & nous fera regarder en Dieu, & non du côté de la créature, tout ce qui nous arrive.

Je vous conjure, mes très-chers freres, qui que vous soyez, qui voulez bien vous donner à Dieu, de ne vous point reprendre lorsque vous vous serez une fois donnés à lui, & de penser qu'une chose donnée n'est plus en votre disposition.

2. *L'abandon* est ce qu'il y a de conséquence dans toute la voie, & c'est la clef de tout l'intérieur. Qui sait bien s'abandonner, sera bientôt parfait.

Il faut donc se tenir ferme à l'abandon sans écouter le raisonnement ni la réflexion. Une grande foi fait un grand abandon : il faut s'en fier à Dieu, (a) *espérant contre toute espérance.*

3. *L'abandon* est un dépouillement de tout soin de nous mêmes, pour nous laisser entierement à la conduite de Dieu.

Tous les Chrétiens sont exhortés à s'abandon-

(a) Rom. 4. v. 18.

ner : Car c'eſt à tous qu'il eſt dit : (*a*) *Ne ſoyez pas en ſouci pour le lendemain : Car votre Pere céleſte ſait tout ce qui vous eſt néceſſaire.* (*b*) *Penſez à lui dans toutes vos voies, & il conduira lui-même vos pas.* (*c*) *Expoſez vos œuvres au Seigneur, & il fera réuſſir vos penſées.* (*d*) *Remettez au Seigneur toute votre conduite, & eſpérez en lui & il agira lui-même.*

L'abandon doit donc être, autant pour l'extérieur que pour l'intérieur, un délaiſſement total entre les mains de Dieu, s'oubliant beaucoup ſoi-même, & ne penſant qu'à Dieu.

Le cœur demeure par ce moyen toujours libre, content & dégagé.

4. Pour la pratique, elle doit être de perdre ſans ceſſe toute volonté propre dans la volonté de Dieu ; renoncer à toutes inclinations particulieres, quelques bonnes qu'elles paroiſſent, ſitôt qu'on les ſent naître, pour ſe mettre dans l'indifférence, & ne vouloir que ce que Dieu a voulu dès ſon éternité : être indifférent à toutes choſes ſoit pour le corps, ſoit pour l'ame, pour les biens temporels & éternels ; laiſſer le paſſé dans l'oubli, l'avenir à la Providence, & donner le préſent à Dieu ; nous contenter du moment actuel qui nous apporte avec ſoi l'ordre éternel de Dieu ſur nous, & qui nous eſt une déclaration autant infaillible de la volonté de Dieu, qu'elle eſt commune & inévitable pour tous : ne rien attribuer à la créature de ce qui nous arrive ; mais regarder toutes choſes en Dieu, & les regarder comme venant infailliblement de ſa main, à la reſerve de notre propre péché.

(*a*) Matth. 6. v. 32. 34. (*b*) Prov. 3. v. 6. (*c*) Prov. 16. v. 3. (*d*) Pſ. 36. v. 5.

Laiſſez-vous donc conduire à Dieu comme il lui plaira, ſoit pour l'intérieur, ſoit pour l'extérieur.

CHAPITRE VII.

1. *De la* Souffrance; *qu'il faut l'accepter de la main de Dieu.*
2. *Ses fruits & utilités.*
3. *Sa pratique.*

1. SOYEZ content de tout ce que Dieu vous fera ſouffrir. Si vous l'aimez purement, vous ne le chercherez pas moins en cette vie ſur le Calvaire, que ſur le Tabor.

Il faut l'aimer autant ſur le Calvaire, que ſur le Tabor, puiſque c'eſt le lieu où il fait paroître le plus d'amour.

Ne faites pas comme ces perſonnes qui ſe donnent dans un tems, & ſe reprennent en un autre. Ils ſe donnent pour être careſſés, & ils ſe reprennent lorſqu'ils ſont crucifiés; ou bien, ils vont chercher dans la créature leur conſolation.

2. Non, vous ne trouverez point, cheres ames, de conſolation, que dans l'amour de la Croix, & dans l'abandon entier. *O qui n'a pas le goût de la Croix,* (a) *n'a pas le goût de Dieu!* Il eſt impoſſible d'aimer Dieu ſans aimer la Croix, & un cœur qui a le goût de la Croix, trouve douces, plaiſantes & agréables, les choſes mêmes les plus ameres. (b) *Une ame affamée trouve douces les choſes qui ſont ameres;* parce qu'elle ſe trouve autant affamée de la Croix, qu'elle eſt affamée de Dieu.

(a) Voy. Matth. 16. v. 23. (b) Prov. 27. v. 7.

La Croix donne Dieu, & Dieu donne la Croix.

La marque de l'avancement intérieur eſt, ſi on avance dans la Croix.

L'abandon & la Croix vont de compagnie.

3. Sitôt que vous ſentez quelque choſe qui vous répugne & qui vous eſt propoſé comme ſouffrance, abandonnez-vous à Dieu d'abord pour cette même choſe, & donnez-vous à lui en ſacrifice : vous verrez que lorſque la Croix viendra, elle ne ſera plus ſi peſante, parce que vous l'aurez bien voulue. Ce qui n'empêche pas que l'on n'en ſente le poids. Quelques-uns s'imaginent, que ce n'eſt pas ſouffrir que de ſentir la Croix. Sentir la ſouffrance eſt une des principales parties de la ſouffrance même. Jéſus-Chriſt en a voulu ſouffrir toute la rigueur.

Souvent on porte la Croix avec foibleſſe, d'autrefois avec force ; tout doit être égal dans la volonté de Dieu.

CHAPITRE VIII.

1. *Des* Myſteres : *Dieu les donne ici en réalité.*

2. 3. *Il faut ſe laiſſer appliquer & des-appliquer par Dieu comme il lui plait, en attention amoureuſe.*

1. ON m'objectera, que par cette voie on ne s'imprimera pas les myſteres. C'eſt tout le contraire ; ils ſont donnés en réalité à l'ame. Jéſus-Chriſt, à qui l'on s'abandonne, & que l'on ſuit (a) comme *voie*, que l'on écoute comme *vérité*, & qui nous anime comme *vie*, s'imprimant lui-

(a) Jean 14. v. 6.

même en l'ame, lui fait porter tous ses états.

Porter les états de Jésus-Christ, c'est quelque chose de bien plus grand que de considérer seulement les états de Jésus-Christ. S. Paul portoit sur son corps les états de Jésus-Christ: (a) *Je porte*, dit-il, *sur mon corps les marques de Jésus-Christ.* Mais il ne dit pas qu'il raisonnoit dessus.

2. Souvent Jésus-Christ donne dans cet état d'abandon des vues de ses états d'une maniere bien particuliere.

Il faut les recevoir & se laisser appliquer à tout ce qui lui plaira, recevant également toutes les dispositions où il lui plaira de nous mettre, & n'en choisissant aucune par nous-mêmes que celle de demeurer auprès de lui, de nous affectionner, de nous anéantir devant lui; mais recevant également tout ce qu'il nous donne, lumieres, ou ténèbres; facilité, ou stérilité, force, ou foiblesse; douceur, ou amertume; tentation, ou distraction; peines, ennuis, incertitude, rien de tout cela ne nous doit arrêter.

3. Il y a des personnes que Dieu applique durant des années entieres à goûter un de ses Mysteres. La seule vue ou pensée de ce Mystere les recueille au-dedans: qu'ils y soient fideles. Mais lorsque Dieu le leur ôte, qu'ils s'en laissent dépouiller.

D'autres se font de la peine de ne pouvoir penser à un Mystere: c'est sans sujet, puisque l'attention amoureuse à Dieu renferme toute dévotion particuliere, & que qui est uni à Dieu seul par son repos en lui, est appliqué d'une maniere

(a) Gal. 6. v. 17.

plus excellente à tous les mysteres. Qui aime Dieu, aime tout ce qui est de lui.

CHAPITRE IX.

I. 2. *De la* Vertu. *Toutes sortes de vertus viennent solidement avec Dieu & par le fond dans ce degré d'Oraison du cœur.*
3. *Et cela avec facilité.*

1. C'EST là le moyen court & assuré d'acquérir la vertu ; parce que Dieu étant le principe de toute vertu, c'est posséder toute vertu que de posséder Dieu ; & plus on s'approche de cette possession, plus on a la vertu en degré éminent.

De plus, je dis, que toute vertu qui n'est point donnée par le dedans, est un masque de vertu, & comme un vêtement qui s'ôte & ne dure gueres. Mais la vertu communiquée par le fond, est la vertu essentielle, véritable, & permanente : (a) *La beauté de la fille du Roi vient du dedans.* Et de toutes les ames il n'y en a point qui la pratiquent plus fortement que celles-ci ; quoiqu'elles ne pensent pas à la vertu en particulier.

Dieu à qui elles se tiennent unies, leur en fait pratiquer de toutes sortes : il ne leur souffre rien, il ne leur permet pas un petit plaisir.

2. Quelle faim ces ames amoureuses n'ont-elles pas de la souffrance ? A combien d'austérités se livreroient-elles si on les laissoit agir selon leurs désirs ?

Elles ne pensent qu'à ce qui peut plaire à leur Bien-aimé ; & elles commencent à se négliger

(a) Ps. 44. v. 14.

elles-mêmes & à se moins aimer. Plus elles aiment leur Dieu, plus elles se haïssent, & plus elles ont de dégoût des créatures.

3. O si on pouvoit apprendre cette méthode, si facile, qu'elle est propre pour tous, pour les plus grossiers & ignorans comme pour les plus doctes, combien aisément toute l'Eglise de Dieu seroit-elle réformée ?

Il ne faut qu'AIMER. *Aimez, & faites ce que vous voudrez;* (*S. August.*) Car lorsque l'on aime bien, on ne peut vouloir rien faire qui puisse déplaire au Bien-aimé.

CHAPITRE X.

1. *De la* Mortification : *qu'elle ne se fait jamais parfaitement par la seule voie du déhors :*
2. *Mais par s'occuper de Dieu au-dedans.*
3. *Lequel en dispense au-déhors même autant qu'il en faut.*
4. *D'où s'ensuit la vraie Conversion.*

1. JE dis de plus, qu'il est comme impossible d'arriver jamais à la parfaite mortification des sens & des passions par une autre voie.

La raison toute naturelle est, que c'est l'ame qui donne la force & la vigueur aux sens : comme ce sont les sens qui irritent & émeuvent les passions. Un mort n'a plus ni sentiment ni passion, à cause de la séparation qui s'est faite de l'ame & des sens. Tout le travail qui se fait par le déhors porte toujours l'ame plus au-déhors dans les choses où elle s'applique plus fortement. C'est dans celles-là qu'elle se répand davantage : étant appliquée directement à l'austérité & au

déhors, elle est toute tournée de ce côté-là, de sorte qu'elle met les sens en vigueur, loin de les amortir.

Car les sens ne peuvent tirer de vigueur que de l'application de l'ame, qui leur communique d'autant plus de vie, qu'elle est plus en eux. Cette vie des sens émeut & irrite la passion, loin de l'éteindre; les austérités peuvent bien affoiblir le corps, mais jamais émousser entierement la pointe des sens, ni leur vigueur par la raison que je viens de dire.

2. Une seule chose le peut faire; qui est, que l'ame par le moyen du recueillement se tourne toute au-dedans d'elle pour s'occuper de Dieu qui y est présent.

Si elle tourne toute sa vigueur & sa force au-dedans d'elle, elle se sépare des sens par cette seule action, & employant toute sa force & sa vigueur au-dedans, elle laisse les sens sans vigueur, & plus elle s'avance & s'approche de Dieu, plus elle se sépare d'elle-même. C'est ce qui fait que les personnes en qui l'attrait de la grace est fort, se trouvent toutes foibles au-déhors, & tombent souvent dans la défaillance.

3. Je n'entends pas par-là qu'il ne faille pas se mortifier. La mortification doit toujours accompagner l'Oraison selon les forces, l'état d'un chacun, & l'obéissance.

Mais, je dis, que l'on ne doit pas faire son exercice principal de la mortification, ni se fixer à telles & telles austérités; mais suivant seulement l'attrait intérieur, & s'occupant de la présence de Dieu, sans penser en particulier à la mortification; Dieu en fait faire de toutes sortes; & il ne donne point de relâche aux ames qui sont

fidéles à s'abandonner à lui, qu'il n'ait mortifié en elles tout ce qu'il y a à mortifier.

Il faut donc seulement se tenir attentif à Dieu, & tout se fait avec beaucoup de perfection. Tous ne sont pas capables des austérités extérieures, mais tous sont capables de ceci.

Il y a deux sens que l'on ne peut excéder à mortifier, la vue & l'ouïe; parce que ce sont ceux-là qui forment toutes les especes : Dieu le fait faire, il n'y a qu'à suivre son esprit.

4. L'ame par cette conduite a un double avantage, qui est, qu'à mesure qu'elle se tire du déhors, elle s'approche toujours plus de Dieu; & en s'approchant de Dieu, outre qu'il lui est communiqué une force & vertu secrette qui la soutient & la préserve, c'est qu'elle s'éloigne d'autant plus du péché, qu'elle s'approche plus près de Dieu; & elle est alors dans une conversion habituelle.

CHAPITRE XI.

1. *De la Conversion parfaite, qui est un effet de cette Oraison. Comment elle se fait.*
2. 3. *Deux de ses secours, l'attrait de Dieu, & la pente centrale de l'ame.*
4. *Sa pratique.*

1. *Convertissez-vous à Dieu dans le fond du cœur, selon que vous vous éties éloignés de lui* (a). La conversion n'est autre chose que de se détourner de la créature pour retourner à Dieu.

La conversion n'est pas parfaite, quoiqu'elle soit bonne & nécessaire pour le salut, lorsqu'elle se fait seulement du péché à la grace. Pour être entiere, elle doit se faire du déhors au-dedans.

(a) *Isai.* 31. v. 6.

L'ame étant tournée du côté de Dieu, elle a une facilité très-grande à demeurer convertie à Dieu. Plus elle demeure convertie, plus elle s'approche de Dieu & s'y attache; & plus elle s'approche de Dieu, plus elle s'éloigne néceſſairement de la Créature, qui eſt oppoſée à Dieu. Si bien qu'elle ſe fortifie ſi fort dans ſa converſion qu'elle lui devient *habituelle*, & comme toute naturelle.

Or il faut ſavoir que cela ne ſe fait pas par un exercice violent de la Créature. Le ſeul exercice qu'elle peut & doit faire avec la grace, c'eſt de ſe faire effort pour ſe tourner & ramaſſer au-dedans. Après quoi il n'y a plus rien à faire que de demeurer tourné du côté de Dieu dans une adhérence continuelle.

2. DIEU a une *vertu attirante* qui preſſe toujours plus fortement l'ame d'aller à lui; & en l'attirant, il la purifie : comme l'on voit le Soleil attirer à ſoi une vapeur groſſiere, & peu-à-peu, ſans autre effort de la part de cette vapeur que de ſe laiſſer tirer, le Soleil en l'approchant de ſoi la ſubtiliſe & la purifie.

Il y a cependant cette différence que cette vapeur n'eſt pas tirée librement, & ne ſuit pas volontairement, comme fait l'ame.

Cette maniere de ſe tourner au-dedans eſt très-aiſée, & avance l'ame ſans effort & tout naturellement; parce que Dieu eſt notre centre. Le centre a toujours une vertu attirante très-forte; & plus le centre eſt éminent & ſpirituel, plus ſon attrait eſt violent & impétueux, ſans pouvoir être arrêté.

3. Outre la vertu attirante du centre, il eſt donné à toutes les Créatures une *pente* forte *de*

réunion à leur centre, ensorte que les plus spirituels & parfaits ont cette pente plus forte.

Sitôt qu'une chose est tournée du côté de son centre, à moins qu'elle ne soit arrêtée par quelque obstacle invincible, elle s'y précipite avec une extrême vîtesse. Une pierre en l'air n'est pas plutôt détachée & tournée vers la terre, qu'elle y tend par son propre poids comme à son centre. Il en est de même de l'eau & du feu qui n'étant point arrêtés, courent incessamment à leur centre.

Or je dis que l'ame par l'effort qu'elle s'est fait pour se recueillir au-dedans, étant tournée en pente centrale, sans autre effort que le poids de l'amour, tombe peu-à-peu dans le centre: & plus elle demeure paisible & tranquille, sans se mouvoir elle-même; plus elle avance avec vîtesse, parce qu'elle donne plus de lieu à cette vertu attractive & centrale de l'attirer fortement.

4. Tout le soin donc que nous devons avoir, c'est de nous recueillir au-dedans le plus qu'il nous sera possible, ne nous étonnant point de la peine que nous pouvons avoir à cet exercice, qui sera bientôt récompensé d'un concours admirable de la part de Dieu, qui le rendra très-aisé, pourvû que nous soyons fidéles à *ramener* notre cœur doucement & suavement, par un petit retour doux & tranquille, & par des *affections* tendres & *paisibles*, lorsqu'il s'éloigne par des distractions & par des occupations.

Lorsque les passions s'élevent, un petit retour au-dedans du côté de Dieu, qui est présent, les amortit avec beaucoup de facilité. Tout autre combat les irrite plutôt, que de les appaiser.

CHAPITRE

CHAPITRE XII.

1. *Autre degré plus haut d'Oraison, qui est, l'*ORAISON *de* simple présence de DIEU, *ou* de Contemplation active, *dont on ne dit ici que bien peu, réservant le reste à un autre Traité.*

2. 3. 4. *Comment ici disparoissent l'action & l'opération propre par un acte vivant, plein, abondant, divin, facile & comme naturel: ce qui est bien loin de l'oisiveté & de la suppression de tout acte, qu'objectent ici si mal-à-propos les Antimistiques. Ce qui est rendu clair par plusieurs belles comparaisons.*

5. *Passage à l'*Oraison infuse, *où l'acte foncier & vital de l'ame ne se perd pas; mais est influé plus abondamment & plus pleinement, ainsi que les puissances, par celui de Dieu.*

6. *Facilité de ces voies de Dieu, & exhortation à s'y abandonner.*

1. L'AME fidéle à s'exercer comme il a été dit, dans l'affection & dans l'amour de son Dieu, est toute étonnée qu'elle sent peu à peu qu'il s'empare entierement d'elle.

Sa présence lui devient si aisée, qu'elle ne pourroit pas ne la point avoir: elle lui est donnée par habitude, aussi bien que l'Oraison. L'ame ressent que le calme s'empare peu à peu d'elle-même: Le silence fait toute son Oraison; & Dieu lui donne un Amour infus qui est le commencement d'un bonheur ineffable.

O, s'il m'étoit permis de poursuivre les degrés infinis (*a*) qui suivent! Mais il faut s'arrêter

(*a*) C'est ce qu'elle a poursuivi dans le Traité *des Tor-*

ici, puisque je n'écris que pour les commençans, en attendant que Dieu mette au jour ce qui pourra servir pour tous les états.

2. Il faut se contenter de dire, que c'est alors qu'il est de grande conséquence de faire *cesser l'action & l'opération* (a) *propre*, pour laisser agir Dieu : *Tenez-vous en repos & reconnoissez que je suis Dieu*, nous dit-il lui-même par (b) David.

Mais la Créature est si amoureuse de ce qu'elle fait, qu'elle croit ne rien faire si elle ne sent, connoît & distingue son opération. Elle ne voit pas que c'est la vîtesse de sa course qui l'empêche de voir ses démarches ; & que l'opération de Dieu devenant plus abondante, absorbe celle de la créature ; comme l'on voit que le Soleil, à mesure qu'il s'éleve, absorbe peu-à-peu toute la lumiere des Etoiles, qui se distinguoient très-bien avant qu'il parût. Ce n'est point le défaut de lumiere qui fait que l'on ne distingue plus les Etoiles, mais l'excès de lumiere.

Il en est de même ici ; la créature ne distingue plus *son opération*, parce qu'une lumiere forte & générale absorbe toutes ses petites lumieres distinctes, & les fait entierement défaillir, à cause que son excès les surpasse toutes.

3. De sorte que ceux qui accusent cette Oraison d'*oisiveté*, se trompent beaucoup ; & c'est faute d'expérience qu'ils le disent de la sorte. O s'ils vouloient un peu travailler à en faire l'essai !

rents, qui va suivre, & qui en effet est une dépendance naturelle de celui-ci, & peut *servir à tous les états*.

(a) *Propre*, c. à. d. de propre choix ; sensible à son goût & à la façon, refléchie, empressée, inquiette, tendant ailleurs ou d'une autre façon que l'attrait de Dieu ne porte.

(b) Ps. 45. v. 10.

dans peu de tems ils seroient expérimentés & savans en cette matiere.

Je dis donc, que cette défaillance d'opérer ne vient point de disette, mais d'abondance, comme la personne qui en fera l'expérience, le distinguera bien. Elle connoîtra que ce n'est pas un silence infructueux, causé par la disette, mais un silence *plein* & onctueux, causé par l'*abondance*.

4. Deux sortes de personnes se taisent; l'une pour n'avoir rien à dire, & l'autre pour en avoir trop. Il en est de même en ce degré, on se taît par excès, & non par défaut.

L'eau cause la mort à deux personnes bien différemment. L'une se meurt de soif; l'autre se noye: l'une meurt par la disette, l'autre par l'abondance. C'est ici l'abondance qui fait cesser les opérations. Il est donc bien de conséquence en ce degré de demeurer le plus en silence que l'on peut.

Un petit enfant attaché à la mamelle de sa nourrice, nous le montre sensiblement. Il commence à remuer ses petites lévres pour faire venir le lait; mais lorsque le lait vient avec abondance, il se contente de l'avaler sans faire nul mouvement: s'il en faisoit, il se nuiroit, & feroit répandre le lait, & il seroit obligé de quitter.

Il faut de même au commencement de l'Oraison remuer d'abord les lévres de l'affection; mais lorsque le lait de la grace coule, il n'y a rien à faire qu'à demeurer en repos, avalant doucement, & lorsque le lait cesse de venir, remuer un peu l'affection, comme l'enfant fait la lévre. Qui feroit autrement ne pourroit profiter de cette grace, qui se donne ici pour attirer au *repos* de

L'AMOUR, & non pour exciter au mouvement de la *propre multiplicité.*

5. Qu'arrive-t-il à cet enfant qui avale doucement le lait en paix sans se mouvoir? Qui pourroit croire qu'il se nourrit de la sorte? Cependant plus il téte en paix, plus le lait lui profite. Qu'arrive-t-il, dis-je, à cet enfant? c'est qu'il s'endort sur le sein de sa mere: cette ame paisible à l'Oraison, s'endort souvent du sommeil mystique, où toutes les puissances se taisent jusqu'à ce qu'elles entrent par état dans ce qui leur est donné passagérement. Vous voyez que l'ame est conduite ici tout naturellement sans gêne, sans effort, sans étude, sans artifice.

L'intérieur n'est pas une place forte, qui se prenne par le canon & par la violence: c'est un royaume de paix, qui se posséde par l'amour. Ainsi suivant tout doucement ce petit train pris de cette maniere, on arrivera bientôt à l'*Oraison infuse.* Dieu ne demande rien d'extraordinaire, ni de trop difficile: au contraire, un procédé tout simple & enfantin lui plait extrêmement.

6. Tout ce qu'il y a de plus grand dans la Religion, est ce qu'il y a de plus aisé. Les Sacremens les plus nécessaires sont les plus faciles. De même dans les choses naturelles. Voulez-vous aller à la mer? Embarquez-vous sur une riviere, & insensiblement & sans effort vous y arriverez. Voulez-vous aller à Dieu? prenez cette voie si douce, si aisée; & en peu de tems vous y arriverez d'une maniere qui vous surprendra.

O si vous vouliez bien en faire l'essai! que vous verriez bientôt que l'on vous en dit trop peu, & que l'expérience que vous en feriez, iroit

bien au-delà de ce que l'on en marque ! Que craignez-vous ? Que ne vous jettez-vous promptement entre les bras de l'Amour, qui ne les a étendus sur la Croix que pour vous recevoir ? Quel risque peut-il y avoir à s'en fier à Dieu, & s'abandonner à lui ? Ah, il ne vous trompera pas, si ce n'est d'une agréable maniere, vous donnant beaucoup plus que vous n'attendez : au lieu que ceux qui attendent tout d'eux-mêmes, pourroient bien entendre ce reproche que Dieu fait par la bouche d'Isaïe : (a) *Vous vous êtes fatigués dans la multiplicité de vos voies, & vous n'avez jamais dit ; demeurons en repos.*

CHAPITRE XIII.

1. *Du* repos *devant Dieu, présent à l'ame d'une maniere admirable.*
2. *Fruits de cette paisible présence.*
3. *Avis de conduite dans la pratique.*

1. L'AME étant arrivée ici, n'a plus besoin d'autre préparation que de son repos. Car c'est ici que *la présence de Dieu* durant le jour, qui est le grand fruit de l'Oraison, ou plutôt la continuation de l'Oraison même, commence d'être *infuse* & *presque continuelle.* L'ame jouit dans son fond d'un bonheur inestimable. Elle trouve que Dieu est plus en elle qu'elle même.

Elle n'a qu'une seule chose à faire pour le trouver, qui est, de s'enfoncer en elle-même. Sitôt qu'elle ferme les yeux, elle se trouve prise & mise en Oraison.

Elle est étonnée d'un si grand bien ; & il se

(a) Isa. 57. v. 10.

fait au-dedans d'elle une conversation que l'extérieur n'interrompt point.

2. On peut dire de cette maniere d'Oraison ce qui est dit de la Sagesse : (*a*) *Que tous biens sont venus avec elle.* Car les vertus coulent agréablement en cette ame, qui les pratique d'une maniere si aisée, qu'elles semblent lui être naturelles. Elle a un germe de vie & de fécondité, qui lui donne de la facilité pour tout ce qui est bon, & de l'insensibilité pour tout ce qui est mauvais.

3. Qu'elle demeure donc fidéle en cet état; & qu'elle se donne bien de garde de chercher d'autre disposition quelle qu'elle soit, que son simple repos, soit pour la Confession, ou Communion, Action ou Oraison. Il n'y a rien à faire qu'à se laisser remplir de cette effusion divine.

Je n'entends pas parler des préparations nécessaires pour les Sacremens, mais de la plus parfaite disposition intérieure dans laquelle on puisse les recevoir, qui est celle que je viens de dire.

CHAPITRE XIV.

1. 2. *Du* Silence intérieur : *sa raison : Dieu le recommande.*

3. *Le Silence* extérieur, *la retraite, & le retour en soi, y contribuent.*

1. LE (*b*) *Seigneur est dans son saint Temple, que toute la terre demeure en silence devant lui.* La raison pour laquelle le silence intérieur est si nécessaire, c'est que le Verbe étant la parole éternelle & essentielle, il faut, afin qu'il soit reçu dans l'ame,

(*a*) Sag. 7. v. 11. (*b*) Habac. 2. v. 20.

une disposition qui ait quelque rapport à ce qu'il est.

Or il est certain que pour recevoir la parole, il faut prêter l'oreille & écouter. L'ouïe est le sens qui est fait pour recevoir la parole qui lui est communiquée. L'ouïe est un sens plus passif qu'actif, qui reçoit, & ne communique pas. Le Verbe étant la parole qui doit se communiquer à l'ame, & la revivifier, il faut qu'elle soit attentive à ce même Verbe, qui veut lui parler au-dedans d'elle.

2. C'est pourquoi il y a tant d'endroits qui nous exhortent d'écouter Dieu, & de nous rendre attentifs à sa voix. On en pourroit marquer beaucoup; il se faut contenter de rapporter ceux-ci. (*a*) *Ecoutez-moi vous tous qui êtes mon Peuple : Nation que j'ai choisie, entendez ma voix.* (*b*) *Ecoutez-moi vous tous que je porte dans mon sein, & que je renferme dans mes entrailles.* (*c*) *Ecoutez, ma fille, voyez & prêtez l'oreille : oubliez la maison de votre Pere, & le Roi concevra de l'amour pour votre beauté.*

Il faut *écouter* DIEU & se rendre attentif à lui, *s'oublier soi-même*, & tout propre intérêt : ces deux seules actions, ou plutôt passions, car cela est fort passif, attirent l'amour de la beauté que lui-même communique.

3. Le silence extérieur est très-nécessaire pour cultiver le silence intérieur; & il est impossible de devenir intérieur sans aimer le silence & la retraite. Dieu nous le dit par la bouche de son Prophête : (*d*) *Je la menerai dans la solitude, & là je parlerai à son cœur.*

(*a*) Isa. 51. v. 4. (*b*) Ibid. 46. v. 3. (*c*) Ps. 44. v. 12. (*d*) Osée 2. v. 14.

Le moyen d'être occupé de Dieu intérieurement & de s'occuper extérieurement de mille bagatelles? cela est impossible.

Lorsque la foiblesse vous a porté à vous répandre au-dehors, il faut faire un petit retour au-dedans, auquel il faut être fidéle toutes les fois que l'on est distrait & dissipé.

Ce seroit peu de faire Oraison & se recueillir durant demi-heure ou une heure, si on ne conservoit pas l'onction & l'esprit d'Oraison durant le jour.

CHAPITRE XV.

1. 2. *De l'*Examen de conscience; *comment il se fait en cet état; & cela par Dieu même.*

3. 4. *De la* Confession, *contrition & oubli ou souvenir des fautes, en cet état.*

5. *Ceci n'est pas applicable aux degrés précédens.* Communion.

1. L'EXAMEN doit toujours précéder la confession; mais l'examen doit être conforme à l'état des ames. Celles qui sont ici, doivent s'exposer devant Dieu, qui ne manquera pas de les éclairer & de leur faire connoître la nature de leurs fautes.

Il faut que cet examen se fasse avec paix & tranquillité, attendant plus de Dieu que de notre propre recherche, la connoissance de nos péchés.

Lorsque nous nous examinons avec effort, nous nous méprenons aisément. Nous croyons (a) *le bien mal, & le mal bien*; & l'amour-propre nous trompe facilement. Mais lorsque nous de-

(a) Isa. 5. v. 20.

meurons expofés aux yeux de Dieu, ce divin Soleil fait voir jufques aux moindres atômes. Il faut donc fe délaiffer & s'abandonner beaucoup à Dieu tant pour l'Examen que pour la Confeffion.

2. Sitôt que l'on eft dans cette maniere d'Oraifon, Dieu ne manque pas de reprendre l'ame de toutes les fautes qu'elle fait. Elle n'a pas plutôt commis un défaut qu'elle fent un brûlement qui le lui reproche. C'eft alors un Examen que Dieu fait, qui ne laiffe rien échaper; & l'âme n'a qu'à fe tourner fimplement vers Dieu, fouffrant la peine & la correction qu'il lui fait.

Comme cet Examen de la part de Dieu, eft continuel, l'ame ne peut plus s'examiner elle-même; & fi elle eft fidele à s'abandonner à Dieu, elle fera bien mieux examinée par fa lumiere divine, qu'elle ne le pourroit faire par tous fes foins; & l'expérience le lui fera bien connoître.

3. Pour la *Confeffion*, il eft néceffaire d'être averti d'une chofe, qui eft, que les Ames qui marchent par cette voie feront fouvent étonnées que lorfqu'elles s'approchent du Confeffional, & qu'elles commencent à dire leurs péchés, au lieu du regret & d'un acte de contrition qu'elles avoient accoutumé de faire, un amour doux & tranquille s'empare de leur cœur.

Ceux qui ne font pas inftruits, veulent fe tirer de là pour former un acte de contrition, parce qu'ils ont ouï dire que cela eft néceffaire, & il eft vrai. Mais ils ne voient pas qu'ils perdent la véritable contrition, qui eft cet *amour infus*, infiniment plus grand, que ce qu'ils pourroient faire par eux-mêmes. Ils ont un acte éminent qui comprend les autres, avec plus de perfection: quoiqu'ils n'aient pas ceux-ci, comme diftincts & multipliés.

Qu'ils ne se mettent pas en peine de faire autre chose, lorsque Dieu agit plus excellemment en eux & avec eux. C'est haïr le péché comme Dieu le haït, que de le haïr de cette sorte. C'est l'amour le plus pur que celui que Dieu opére en l'ame. Qu'elle ne s'empresse donc pas d'agir, mais qu'elle demeure telle qu'elle est, suivant le conseil du Sage : (a) *Mettez votre confiance en Dieu, demeurez en repos dans la place où il vous a mis.*

4. Elle s'étonnera aussi qu'elle oubliera ses défauts, & qu'elle aura peine à s'en souvenir : Cependant il ne faut point qu'elle s'en fasse aucune peine, pour deux raisons. La premiere, parce que cet oubli est une marque de la purification de la faute, & que c'est le meilleur en ce degré d'oublier tout ce qui nous concerne, pour ne nous souvenir que de Dieu. La seconde raison est, que Dieu ne manque point, lorsqu'il faut se confesser, de faire voir à l'ame ses plus grandes fautes : car alors il fait lui-même son examen, & elle verra qu'elle en viendra mieux à bout de cette sorte, que par tous ses propres efforts.

5. Ceci ne peut être pour les degrés précédens, où l'ame étant encore dans l'action, se peut & doit servir de son industrie pour toutes choses, plus ou moins, selon son avancement.

Pour les ames de ce degré, qu'elles s'en tiennent à ce qu'on leur dit, & qu'elles ne changent point leurs simples occupations.

Il en est de même pour la Communion : Qu'elles laissent agir Dieu, & qu'elles demeurent en silence : Dieu ne peut être mieux reçu, que par un Dieu.

(a) Eccli. II. v. 22.

CHAPITRE XVI.

1. *De la* Lecture, *&* *des* Prieres vocales; *en faire peu.*
2. *Point contre l'attrait, quand elles ne sont point d'obligation.*

1. LA maniere de lire en ce degré est, que dès que l'on sent un petit recueillement, il faut cesser & demeurer en repos, lisant peu, & ne continuant pas sitôt que l'on se sent attiré au-dedans.

2. L'ame n'est pas plutôt appellée au silence intérieur, qu'elle ne doit pas se charger de prieres vocales; mais en dire peu : & lorsqu'elle les dit, si elle y trouve quelque difficulté, & qu'elle se sente attirée au silence, qu'elle demeure, & qu'elle ne se fasse point d'effort, à moins que les prieres ne fussent d'*obligation*; en ce cas il faut les poursuivre.

Mais si elles ne le sont pas, qu'elle les laisse sitôt qu'elle se sent attirée, & qu'elle a peine à les dire : qu'elle ne se gêne, & ne se lie point, mais qu'elle se laisse conduire à l'Esprit de Dieu, & elle satisfera alors à toutes les dévotions d'une maniere très-éminente.

CHAPITRE XVII.

1. *Des* Demandes. *Les propres cessent pour faire place à celles de l'Esprit de Dieu.*
2. *Donner ici place à l'abandon & à la foi.*

1. L'AME se trouvera dans un état d'impuissance de faire des demandes à Dieu, qu'elle faisoit autrefois avec facilité. Cela ne la doit point surprendre, car c'est alors que (*a*) *l'Esprit demande pour les Saints ce qui est bon, ce qui est parfait, ce qui est conforme à la volonté de Dieu. L'Esprit nous aide même dans nos foiblesses; parce que nous ne savons pas ce qu'il faut demander, ni le demander comme il faut; mais l'Esprit même le demande pour nous avec des gémissemens ineffables.*

Je dis plus, qu'il faut seconder les desseins de Dieu, qui sont, de dépouiller l'ame de ses propres opérations pour substituer les siennes en leur place.

2. Laissez le donc faire; & ne vous liez à rien par vous-même. Quelque bon qu'il vous paroisse, il n'est pas tel alors pour vous, s'il vous détourne de ce que Dieu veut de vous. Or la volonté de Dieu est préférable à tout autre bien. Défaites-vous de vos intérêts, & vivez d'abandon & de foi.

C'est ici que *la foi* commence d'opérer en l'ame excellemment.

CHAPITRE XVIII.

1. *Des* défauts *ou fautes vénielles commis en ce degré. S'en retirer vers Dieu, sans inquiétude troublante & décourageante.*
2. *Le contraire affoiblit, & s'oppose à la pratique des ames humbles.*

1. SITÔT que l'on est tombé en quelque défaut, ou que l'on s'est égaré, il faut se tourner

(*a*) Rom. 8. v. 26, 27. & Ch. 12. v. 2.

au-dedans : parce que cette faute ayant détourné de Dieu, on doit au plutôt se tourner vers lui, & souffrir la pénitence qu'il impose lui-même.

Il est de grande conséquence de ne se point inquiéter pour les défauts ; parce que l'inquiétude ne vient que d'un orgueil secret, & d'un amour de notre excellence. Nous avons peine à sentir ce que nous sommes.

2. Si nous nous décourageons, nous nous affoiblissons davantage ; & la réflexion que nous faisons sur nos fautes, produit un chagrin qui est pire que la faute même.

Une ame véritablement humble ne s'étonne point de ses foiblesses ; & plus elle se voit misérable, plus elle s'abandonne à Dieu, & tâche de se tenir auprès de lui, voyant le besoin qu'elle a de son secours. Nous devons d'autant plus tenir cette conduite, que Dieu nous dit lui-même. (a) *Je vous ferai entendre ce que vous devez faire. Je vous enseignerai le chemin par lequel vous devez marcher, & j'aurai sans cesse l'œil sur vous pour vous conduire.*

CHAPITRE XIX.

1. *Des Distractions, & tentations, s'en défaire ici par un détour vers Dieu.*
2. *Comme ont fait les Saints : autrement, on s'expose.*

1. DANS les distractions ou tentations, au lieu de les combattre directement, ce qui ne feroit que les augmenter, & tirer l'ame de son adhérence à Dieu, qui doit faire toute son oc-

(a) Ps. 31. v. 8.

cupation, on doit en détourner simplement sa vue, & s'approcher de plus en plus de Dieu; comme un petit enfant, qui voyant un monstre ne s'amuse pas à le combattre, ni même à le regarder, mais s'enfonce doucement dans le sein de sa mere, où il se trouve en assurance. (a) *Dieu est au milieu d'elle, elle ne sera point ébranlée, il la sécourra dès le point du jour.*

2. Faisant autrement, comme nous sommes foibles, pensant attaquer nos ennemis, nous nous trouvons souvent blessés, si nous ne nous trouvons pas entierement défaits : Mais demeurant dans la simple présence de Dieu, nous nous trouvons tout à coup fortifiés.

C'étoit la conduite de David : (b) *J'ai*, dit-il, *le Seigneur toujours présent devant moi, & je ne serai point ébranlé : c'est pour cela que mon cœur est dans la joie, & que ma chair reposera même en assurance.* Il est dit dans l'Exode, (c) *Le Seigneur combattra pour vous, & vous vous tiendrez en repos.*

CHAPITRE XX.

1. 2. *La* priere *en tant qu'Oraison & Sacrifice divinement expliquée par la similitude d'un parfum.*
3. *Notre anéantissement dans ce Sacrifice.*
4. 5. *Solidité & fruit de cette priere, selon l'Evangile même.*

1. LA Priere doit être, & Oraison, & Sacrifice. L'oraison, selon le témoignage de Saint Jean, est un encens dont la fumée monte à Dieu : c'est pourquoi il est dit dans l'Apocalypse, (d) *que*

(a) Pf. 45. v. 6. (b) Pf. 15. v. 8, 9. (c) Exod. 14. v. 14.
(d) Apoc. 8. v. 3.

l'Ange tenoit un encensoir, où étoit le parfum des prieres des Saints.

La priere est une effusion du cœur en la présence de Dieu. (a) *J'ai répandu mon cœur en la présence du Seigneur*, disoit la mere de Samuel: C'est pourquoi la priere des Rois Mages aux pieds de Jésus Enfant dans l'étable de Bethléem, fut signifiée par l'encens qu'ils offrirent.

2. La priere n'est autre chose qu'une chaleur d'amour, qui fond & dissout l'ame, la subtilise & la fait monter jusqu'à Dieu. A mesure qu'elle se fond, elle rend son odeur: & cette odeur vient de la charité qui la brûle.

C'est ce que l'Epouse exprimoit quand elle disoit, (b) *lorsque mon Bien-aimé étoit dans sa couche, mon nard a donné son odeur.* La couche est le fond de l'ame. Lorsque Dieu est là, & que l'on fait demeurer auprès de lui, & se tenir en sa présence, cette présence de Dieu fait fondre & dissoudre peu-à-peu la dureté de cette ame: & en se fondant elle rend son odeur. C'est pourquoi l'Epoux voyant que son épouse (c) *s'étoit fondue de la sorte sitôt que son Bien-aimé eut parlé*, lui dit: *Qui est celle qui monte du désert comme une petite fumée de parfum.*

3. Cette ame monte de la sorte à son Dieu. Mais pour cela il faut qu'elle se laisse détruire, & anéantir par la force de l'amour. C'est un état de *sacrifice* essentiel à la Religion Chrétienne; par là l'ame se laisse détruire & anéantir pour rendre hommage à la souveraineté de Dieu; comme il est écrit: (d) *Il n'y a que Dieu seul de grand, &*

(a) 1 Rois (ou Sam.) 1. v. 15. (b) Cant. 1. v. 11. (c) Cant. 5. v. 6. & ch. 3. v. 6. (d) Eccles. 3. v. 21.

il n'est honoré que des humbles. Et la destruction de notre être, confesse le souverain être de Dieu.

Il faut cesser d'être, afin que l'Esprit du Verbe soit en nous. Or afin qu'il y vienne, il faut lui céder notre vie, & mourir à nous, afin qu'il vive lui-même en nous.

Jésus-Christ dans le S. Sacrement de l'Autel est le modéle de l'état mystique. Sitôt qu'il y vient par la parole du Prêtre, il faut que la substance du pain lui céde la place, & qu'il n'en reste que les simples accidens.

De même il faut que nous cédions notre être à celui de Jésus-Christ; & que nous cessions de vivre, afin qu'il vive en nous, (*a*) *& qu'étant morts, notre vie se trouve cachée avec lui en Dieu. Passez en moi*, dit Dieu, (*b*) *vous tous qui me désirez avec ardeur.* Comment passer en Dieu ? Cela ne se peut faire qu'en sortant de nous-mêmes, pour nous perdre en lui.

Or cela ne s'éxecutera jamais, que par l'*anéantissement*, qui est la véritable priere, laquelle rend à Dieu (*c*) *l'honneur & la gloire, & la puissance, dans les siecles des siecles.*

4. Cette priere est la priere de vérité. C'est (*d*) *adorer le Pere en esprit, & en vérité.* En *esprit;* parce que nous sommes tirés par là de notre maniere d'agir humaine & charnelle, pour entrer dans la pureté de l'esprit qui prie en nous. Et *en vérité*, parce que l'ame est mise par là dans la vérité du Tout de Dieu, & du néant de la Créature.

Il n'y a que ces deux vérités, le TOUT & le RIEN. Tout le reste est mensonge.

(*a*) Coloss. 3. v. 3. (*b*) Ecclef. 24. v. 26. (*c*) Apoc. 5. v. 13. (*d*) Jean 4. v. 23.

Nous

Nous ne pouvons honorer le TOUT de Dieu, que par notre ANÉANTISSEMENT : & nous ne sommes pas plutôt anéantis, que Dieu, qui ne souffre point de vide sans le remplir, nous remplit de lui-même.

O si on savoit les biens qui reviennent à l'ame de cette Oraison, on ne voudroit faire autre chose ; (a) *C'est la perle précieuse ; c'est le trésor caché.* Celui *qui le trouve vend* de bon cœur *tout ce qu'il posséde pour l'acheter.* C'est (b) *le Fleuve d'eau vive, qui doit rejaillir jusqu'à la vie éternelle. C'est* (c) *adorer Dieu en esprit & en vérité.* C'est pratiquer les plus pures maximes de l'Evangile.

5. Jésus-Christ ne nous assure-t-il pas (d) *que le Royaume de Dieu est au-dedans de nous ?* Ce Royaume s'entend en deux manieres. La premiere est, lorsque Dieu est si fort Maître de nous, que rien ne lui résiste plus : alors notre intérieur est vraiment son Royaume. L'autre maniere est, que possédant Dieu, qui est le Bien souverain, nous possédons le Royaume de Dieu, qui est le comble de la félicité, & la fin pour laquelle nous avons été créés, ainsi qu'il est dit, *servir Dieu, c'est regner.*

La fin pour laquelle nous avons été créés, est pour jouir de Dieu dès cette vie, & l'on n'y pense pas !

(a) Matth. 13. v. 44. &c. (b) Jean 7. v. 38.
(c) Jean 4. v. 23. (d) Luc 17. v. 21.

CHAPITRE XXI.

*On répond amplement à l'accusation d'*oisiveté *&* *d'*inaction *que l'on objecte à cette Oraison ; & on fait voir, que l'ame y est en une* action *noble., forte, tranquille, agile, libre, simple, suave, moderée, certaine ; mais dépendante de Dieu, & de sa motion, agie par lui, par son Esprit, pour & par la communication de sa vie & de son union, la seule activité inquiéte & entachée du propre, en étant bannie.*

I. QUELQUES personnes entendant parler de l'Oraison de silence, se sont faussement persuadées, *que l'ame y demeure stupide, morte, & sans action.*

Mais il est certain qu'elle y agit plus noblement, & avec plus d'étendue, qu'elle ne fit jamais jusques à ce degré ; puis qu'elle est mue de Dieu même, & qu'elle agit par son Esprit (*a*) S. Paul veut que nous nous laissions *mouvoir par l'Esprit de Dieu.*

On ne dit pas qu'il ne faut point agir ; mais qu'il faut agir par dépendance du mouvement de la grace.

Ceci est admirablement figuré en Ezéchiel. Ce Prophête voyoit, dit-il, (*b*) *des roues qui avoient l'esprit de vie, & elles alloient où cet esprit les conduisoit. Elles s'élevoient & s'abaissoient, selon qu'elles étoient mues ; car l'esprit de vie étoit en elles : mais elles ne reculoient jamais.* L'ame doit être de la sorte ; elle doit se laisser mouvoir & porter par l'esprit vivifiant qui est en elle, suivant le mou-

(*a*) Rom. 8. v. 14. (*b*) Ezech. 1. v. 19, 20, 21,

vement de son action, & n'en suivant point d'autre. Or ce mouvement ne la porte jamais à reculer; c'est-à-dire, à réflechir sur la Créature, ni à se recourber contr'elle-même; mais à aller toujours devant elle, avançant incessamment vers sa fin.

2. Cette *action* de l'ame, est une action pleine de repos. Lorsqu'elle agit par elle-même, elle agit avec effort; c'est pourquoi elle distingue mieux alors son action. Mais lors qu'elle agit par dépendance de l'esprit de la grace, son action est si libre, si aisée, si naturelle, qu'il semble qu'elle n'agisse pas. (*a*) *Il m'a mis au large, & il m'a sauvé, parce qu'il m'a aimé.*

Sitôt que l'ame est en *pente* (*b*) *centrale*, c'est-à-dire retournée au-dedans d'elle-même par le recueillement, dès ce moment elle est dans une action très-forte, qui est une course de l'ame vers son centre qui l'attire, & qui surpasse infiniment la vîtesse de toutes les autres actions: rien n'égalant la vîtesse de la pente centrale.

C'est donc une action, mais une action si *noble*, si *paisible*, si tranquille qu'il semble à l'ame qu'elle n'agit pas; parce qu'elle agit comme naturellement.

Lors qu'une roue n'est que médiocrement agitée, on la distingue bien: mais lorsqu'elle va avec une grande vîtesse, on ne distingue plus rien en elle. De même l'ame qui demeure en repos auprès de Dieu, a une action infiniment noble & relevée; mais une action très-paisible. Plus elle est en paix, plus elle court avec vîtesse: parce qu'elle s'abandonne à l'Esprit qui la meut & la fait agir.

(*a*) Ps. 17. v. 20. (*b*) Voyez ci-dessus Ch. XI. n. 3. &c.

3. Cet esprit n'est autre que Dieu, qui nous attire, & en nous attirant nous fait courir à lui, comme le savoit bien la Divine Amante, lorsqu'elle disoit : (a) *Tirez-moi, & nous courrons.* Tirez-moi, ô mon Divin centre, par le plus profond de moi-même, les puissances & les sens courront à vous par cet attrait ! Ce seul attrait est un onguent qui guérit & un parfum qui attire; *Nous courrons*, dit-elle, *à l'odeur de vos parfums :* c'est une vertu attirante, *très-forte ;* mais une vertu que l'ame suit *très-librement ;* & qui étant également forte & douce, attire par sa force, & enleve par sa douceur.

L'Epouse dit : *Tirez-moi, & nous courrons.* Elle parle d'elle, & à elle : *Tirez-moi*, voilà l'unité du centre qui est attiré : *Nous courrons*, voilà la correspondance, & la course de toutes les puissances & des sens, qui suivent l'attrait du fond de l'ame.

4. Il n'est donc point question de demeurer *oisif*, mais *d'agir par dépendance de l'Esprit de Dieu*, qui nous doit animer; puisque (b) *c'est en lui, & par lui que nous vivons, que nous agissons, & que nous sommes.* Cette douce dépendance de l'Esprit de Dieu est absolument nécessaire; & fait que l'ame en peu de tems parvient à la simplicité & unité dans laquelle elle a été créée.

Elle a été créée une, & simple, comme Dieu. Il faut donc, pour parvenir à la fin de sa création, quitter la multiplicité de nos actions, pour entrer dans la simplicité & unité de Dieu, (c) *à l'Image duquel nous avons été créés.* (d) *L'esprit de Dieu*

(a) Cant. 1. v. 3. (b) Act. 17. v. 28. (c) Gen. 1. v. 27. (d) Sag. 7. v. 22.

est unique & multiplié; & son unité n'empêche point sa multiplicité. Nous entrons dans son unité, lorsque nous sommes unis à son Esprit, comme ayant par là-même un même esprit avec lui: & nous sommes multipliés au-déhors dans ce qui regarde ses volontés, sans sortir de l'unité.

De sorte que Dieu agissant infiniment, & nous nous laissant mouvoir par l'esprit de Dieu, nous agissons beaucoup plus, que par notre propre action. Il faut nous laisser conduire par la Sagesse. (*a*) *Cette Sagesse est plus active, que les choses les plus agissantes.* Demeurons donc dans la dépendance de son action, & nous agirons très-fortement.

5. *Tout* (*b*) *a été fait par le Verbe; & rien n'a été fait sans lui.* Dieu, en nous créant, nous a *créés à son Image & ressemblance.* Il nous inspira l'esprit du Verbe, (*c*) *par ce souffle de Vie*, qu'il nous donna lorsque nous fumes créés à l'image de Dieu par la participation de cette vie du Verbe, qui est l'Image de son Pere.

Or cette VIE est une, simple, pure, intime, & toujours féconde.

Le Démon par le péché ayant gâté, & défiguré cette belle Image, il a fallu que ce même Verbe, dont l'esprit nous avoit été inspiré en nous créant, vint la réparer. Il falloit que ce fut lui; parce qu'il est l'Image de son Pere, & que l'image ne se répare pas en agissant, mais en souffrant l'action de celui qui la veut réparer.

Notre *action* doit donc être de *nous mettre* en état de souffrir l'action de Dieu, & de donner

(*a*) Sag. 7. v. 24. (*b*) Jean 1. v. 3. (*c*) Gen. 2. v. 7.

lieu au Verbe de retracer en nous son Image. Une Image qui se remueroit, empêcheroit le peintre de contretirer un tableau sur elle. Tous les mouvemens que nous faisons *par notre propre esprit*, empêchent cet admirable Peintre de travailler, & font faire de faux traits.

Il faut donc demeurer en paix, & ne nous mouvoir que lorsqu'il nous meut. (a) *Jésus-Christ a la vie en lui-même.* Et il doit communiquer la vie à tout ce qui doit vivre.

C'est l'esprit de l'Eglise que l'esprit de la motion divine. L'Eglise est-elle oisive, stérile, & inféconde? Elle agit; mais elle agit par dépendance de l'Esprit de Dieu, qui la meut, & la gouverne.

Or l'esprit de l'Eglise ne doit point être autre dans ses membres, qu'il est dans elle-même. Il faut donc que ses membres pour être dans l'Esprit de l'Eglise, soient dans l'esprit de la motion divine.

6. Que cette action soit plus NOBLE, c'est une chose incontestable. Il est certain que les choses n'ont de valeur qu'autant que le principe d'où elles partent, est noble, grand, & relevé. Les actions faites par un principe divin, sont des *actions divines*; au lieu que les actions de la créature, quelque bonnes qu'elles paroissent, sont des *actions humaines*, ou tout au plus vertueuses, lorsqu'elles sont faites avec la grace.

Jésus-Christ dit, qu'il a la vie en lui-même: tous les autres êtres n'ont qu'une vie empruntée; mais le Verbe a la vie en lui: & comme il est communicatif de sa nature, il désire de la communiquer aux hommes. Il faut donc donner

(a) Jean 5. v. 26.

lieu à cette vie de s'écouler en nous, ce qui ne se peut faire, que par l'évacuation, & la perte de la vie d'Adam, & de notre propre action, comme l'assure S. Paul. (a) *Si quelqu'un donc est en Jésus-Christ, il est une nouvelle créature; tout ce qui étoit de l'ancienne est passé, tout est rendu nouveau.* Cela ne se peut faire, que par la mort de nous-mêmes, & de notre propre action, afin que l'action de Dieu soit substituée en sa place.

On ne prétend donc pas de ne point agir, mais seulement d'agir par la dépendance de l'Esprit de Dieu, pour donner lieu à son action de prendre la place de celle de la créature. Ce qui ne se fait que par *le consentement* de la créature: & la créature ne donne ce consentement, qu'en *modérant* son action, pour donner lieu peu-à-peu, à l'action de Dieu de prendre la place.

7. Jésus-Christ nous fait voir dans l'Evangile cette conduite. Marthe faisoit de bonnes choses; mais parce qu'elle les faisoit par son propre esprit, Jésus-Christ l'en reprit. L'esprit de l'homme est turbulent & inquiet: c'est pourquoi il fait peu, quoiqu'il paroisse faire beaucoup. (b) *Marthe*, dit Jésus-Christ, *vous vous inquiétez & empressez de beaucoup de choses, mais une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée.*

Qu'a-t-elle choisi, Madeleine? La paix, la tranquillité, & le repos. Elle cesse d'agir en apparence, pour se laisser mouvoir par l'Esprit de Jésus-Christ; elle cesse de vivre, afin que Jésus-Christ vive en elle.

C'est pourquoi il est si nécessaire de renoncer à soi-même, & à ses opérations propres, pour

(a) 2 Cor. 5. v. 17. (b) Luc 10. v. 41, 42.

suivre Jésus-Christ : car nous ne pouvons point suivre Jésus-Christ, si nous ne sommes animés de son Esprit. Or afin que l'Esprit de Jésus-Christ vienne en nous, il faut que le nôtre lui céde la place. *Quiconque s'attache au Seigneur*, (a) dit S. Paul, *devient un même esprit avec lui.* Et David disoit, (b) *qu'il lui étoit bon de s'attacher à Dieu*, & *de mettre en lui toute son espérance.* Qu'est-ce que cet attachement? c'est un commencement d'union.

8. L'union commence, continue, s'acheve, & se consomme. Le commencement de l'union est une pente vers Dieu. Lorsque l'ame est tournée au-dedans d'elle en la manière qu'il a été dit, elle est en pente centrale, & elle a une tendance forte à l'union; cette tendance est le commencement. Ensuite elle adhére, ce qui se fait lorsqu'elle approche plus près de Dieu : puis elle lui est unie : & ensuite elle devient une, ce qui est devenir un même esprit avec lui : & c'est alors que cet esprit sorti de Dieu retourne dans sa fin.

9. Il faut donc nécessairement entrer dans cette voie, qui est la motion divine, & l'Esprit de Jésus-Christ. S. Paul dit, (c) *que personne n'est à Jésus-Christ, s'il n'a son Esprit.* Pour être donc à Jésus-Christ, il faut nous laisser remplir de son Esprit & nous vider du nôtre : il faut qu'il soit évacué. S. Paul dans le même endroit nous prouve la nécessité de cette motion divine. (d) *Tous ceux*, dit-il, *qui sont poussés par l'Esprit de Dieu, sont enfans de Dieu.*

L'esprit de la filiation divine est donc l'esprit de la motion divine : c'est pourquoi le même

(a) 1 Cor. 6. v. 17. (b) Ps. 72. v. 28. (c) Rom. 8. v. 9. (d) Rom. 8. v. 14. &c.

Apôtre continue : *L'Esprit que vous avez reçu, n'est point un esprit de servitude, qui vous fasse vivre dans la crainte ; mais c'est l'Esprit des enfans de Dieu, par lequel nous crions : Abba, notre Pere.* Cet esprit n'est autre, que l'Esprit de Jésus-Christ, par lequel nous participons à sa filiation ; *& cet esprit rend lui-même témoignage au nôtre, que nous sommes enfans de Dieu.*

Sitôt que l'ame se laisse mouvoir à l'Esprit de Dieu, elle éprouve en elle le témoignage de cette filiation divine ; & c'est ce témoignage qui la comble d'autant plus de joie, qu'il lui fait mieux connoître *qu'elle est appellée à la liberté des enfans de Dieu : & que l'esprit qu'elle a reçu n'est point un esprit de servitude, mais de liberté.* L'ame sent alors qu'elle *agit librement*, & *suavement* : quoique fortement, & infailliblement.

10. L'esprit de la motion divine est si nécessaire pour toutes choses, que S. Paul dans le même endroit fonde cette nécessité sur notre ignorance dans les choses que nous demandons. *L'Esprit*, dit-il, *nous aide dans nos foiblesses ; car nous ne savons pas ce qu'il faut demander, ni le demander comme il faut ; mais l'Esprit même le demande pour nous, avec des gémissemens ineffables.* Ceci est positif : si nous ne savons pas ce qu'il nous faut, ni même demander comme il faut ce qui nous est nécessaire, & s'il faut que l'Esprit qui est en nous, à la motion duquel nous nous abandonnons, le demande pour nous ; ne devons-nous pas le laisser faire ? Il le fait avec des gémissemens ineffables.

Cet esprit est l'Esprit du Verbe, qui est toujours exaucé, comme il le dit lui-même : (a) *Je*

(a) Jean 11. v. 42.

ſais que vous m'exaucez toujours. Si nous laiſſions demander, & prier cet eſprit en nous, nous ſerions toujours exaucés. Et pourquoi cela? Apprenez-le nous, grand Apôtre, Docteur Myſtique, & Maître de l'intérieur. C'eſt, ajoute S. Paul, (a) *que celui qui ſonde les cœurs, connoît ce que l'eſprit deſire, parce qu'il demande ſelon Dieu pour les Saints;* c'eſt-à-dire, que cet eſprit ne demande que ce qui eſt conforme à la volonté de Dieu. La volonté de Dieu eſt que nous ſoyons ſauvés, & que nous ſoyons parfaits : il demande donc ce qui eſt néceſſaire pour notre perfection.

11. Pourquoi après cela nous accabler de ſoins ſuperflus, & nous *fatiguer* (b) *dans la multiplicité de nos voies, ſans jamais dire : Demeurons en repos?* Dieu nous invite lui-même à nous repoſer ſur lui de toutes nos inquiétudes; & il ſe plaint dans Iſaïe avec une bonté inconcevable, de ce que l'on emploie la force de l'ame, ſes richeſſes, & ſon tréſor, dans mille choſes extérieures; vû qu'il y a ſi peu à faire pour jouir des biens que nous prétendons : (c) *Pourquoi*, dit Dieu, *emploiez-vous votre argent à ce qui ne peut vous nourrir, & vos travaux à ce qui ne peut vous raſſaſier? Ecoutez-moi avec attention : nourriſſez-vous de la bonne nourriture que je vous donne, & votre ame en étant engraiſſée, ſera dans la joie.*

O ſi on connoiſſoit le bonheur qu'il y a d'écouter Dieu de la ſorte, & combien l'ame en eſt fortifiée! (d) *Il faut que toute chair ſe taiſe en la préſence du Seigneur.* Il faut que tout ceſſe ſitôt qu'il paroît. Dieu pour nous obliger encore à nous

(a) Rom. 8. v. 27. (b) Iſa. 57. v. 10. (c) Iſa. 55. v. 2. (d) Zach. 2. v. 13.

abandonner à lui ſans reſerve, nous aſſure dans le même Iſaïe, que nous ne devons rien craindre en nous abandonnant, parce qu'il prend un ſoin de nous tout particulier. [a] *Une mere peut-elle oublier ſon enfant*, dit Dieu, & *n'avoir point de compaſſion du fils qu'elle a porté dans ſes entrailles? Mais quand même elle l'oublieroit, pour moi je ne vous oublierai jamais.* O paroles pleines de conſolation? qui craindra après cela de s'abandonner à la conduite de Dieu?

CHAPITRE XXII.

1--5. *Diſtinction des actes extérieurs & des intérieurs; & qu'en cet état ceux de l'ame ſont intérieurs, mais habituels, continués, directs, ſubſiſtans, profonds, ſimples, non apperçus, & comme un doux & continuel enfoncement en l'Océan de la divinité.*

6. *L'ame de cet état en fait de tels.*

7. 8. *Belle ſimilitude.*

9. *Comment agir ſans attraït apperçu.*

1. LES actes de l'homme ſont, ou extérieurs, ou intérieurs. Les *extérieurs* ſont ceux qui paroiſſent au-dehors, à l'égard de quelque objet ſenſible; & qui n'ont autre bonté, ni malice morale, que celle qu'ils reçoivent du principe intérieur, dont ils partent.

Ce n'eſt point de ceux-là que j'entends parler; mais ſeulement des actes intérieurs, qui ſont des actions de l'ame, par leſquelles elle s'*applique* intérieurement à quelque objet, ou ſe *détourne* auſſi de quelque autre.

2. Lors qu'étant appliqué à Dieu, je veux faire

(a) Iſa. 49. v. 15.

un acte d'autre nature, je me détourne de Dieu, & je me tourne vers les choses créées, plus ou moins, selon que mon acte est plus ou moins fort. Si étant tourné vers la créature, je veux retourner à Dieu, il faut que je fasse un acte pour me détourner de cette créature, & me tourner vers Dieu : & ainsi plus l'acte est parfait, plus la conversion est entiere.

Jusqu'à ce que je sois parfaitement converti, j'ai besoin de plusieurs actes, pour me tourner vers Dieu : les uns le font tout d'un coup, les autres le font peu-à-peu ; mais mon acte me doit porter à me tourner vers Dieu, employant toute la force de mon ame pour lui, suivant le conseil de l'Ecclésiastique : [a] *Reunissez tous les mouvemens de votre cœur dans la sainteté de Dieu ;* & comme faisoit David : [b] *Je conserverai toute ma force pour vous :* ce qui se fait en rentrant fortement en soi-même ; comme dit l'Ecriture : [c] *Retournez à votre cœur.*

Car nous sommes écartés de notre cœur par le péché. Aussi Dieu ne demande-t-il que notre cœur : [d] *Mon fils donnez-moi votre cœur, & que vos yeux soient toujours attachés à mes voies.* Donner son cœur à Dieu, c'est avoir toujours la vue, la force & la vigueur de l'ame attachée à lui, afin de suivre ses volontés. Il faut donc demeurer ainsi tourné vers Dieu, sitôt que l'on y est appliqué.

Mais comme l'esprit de l'homme est léger, & que l'ame étant accoutumée à être tournée au-dehors, elle se dissipe aisément, & se détourne ; sitôt qu'elle s'apperçoit, qu'elle s'est détournée

(a) Eccli. 30. v. 24. (b) Ps. 58. v. 10. (c) Isa. 46. v. 8.
(d) Prov. 23. v. 26.

dans les choses du déhors, il faut que par un acte simple, qui est un retour vers Dieu, elle se remette en lui : puis son acte subsiste tant que sa conversion dure, à force de se retourner vers Dieu par un retour simple & sincere.

3. Et comme plusieurs actes réitérés font une habitude, l'ame contracte l'habitude de la conversion, & d'un *acte* qui devient comme *habituel* dans la suite.

L'ame ne doit pas se mettre alors en peine de chercher cet acte pour le former, parce qu'il subsiste : & même elle ne le peut sans y trouver une très-grande difficulté. Elle trouve même qu'elle se tire de son état sous prétexte de le chercher ; ce qu'elle ne doit jamais faire, puis qu'il subsiste en habitude, & qu'alors elle est dans une conversion, & dans un amour habituel. On cherche un acte par d'autres actes, au lieu de se tenir attaché par un acte simple à Dieu seul.

On remarquera que l'on aura quelquefois facilité à faire *distinctement* de tels actes, mais *simplement :* c'est une marque que l'on s'étoit détourné, & que l'on rentre dans son cœur après qu'on s'en étoit écarté. Mais que l'on y demeure en repos dès que l'on y est entré.

Lors donc que l'on croit, qu'il ne faut point faire d'actes, on se méprend : car *on fait toujours des actes ;* mais chacun les doit faire conformément à son degré.

4. Pour bien éclaircir cet endroit, qui fait la difficulté de la plupart des spirituels faute de le comprendre ; il faut savoir, qu'il y a des actes *passagers & distincts*, & des actes *continués ;* des actes *directs*, & des actes *réfléchis*. Tous ne peuvent point

faire les premiers, & tous ne sont pas en état de faire les autres.

Les premiers actes se doivent faire par les personnes qui sont détournées. Ils doivent se tourner par une action qui se distingue, & qui soit plus ou moins forte, selon que le détour étoit plus ou moins éloigné; de sorte que lorsque le détour est léger, un acte des plus simples suffit.

5. J'appelle l'acte *continué* celui par lequel l'ame est toute tournée vers son Dieu, par un acte *direct*, qu'elle ne renouvelle pas, à moins qu'il ne fut interrompu; mais qui subsiste. L'ame étant toute tournée de la sorte, est dans la charité, & elle y demeure: (a) *Et qui demeure dans la charité, demeure en Dieu.* Alors l'ame est comme dans une habitude de l'acte, se reposant dans ce même acte.

Mais son repos n'est pas oisif: car alors il y a un acte *toujours subsistant*, qui est *un doux enfoncement en Dieu*, où Dieu l'attire toujours plus fortement; & elle suivant cet attrait si fort, & demeurant dans son amour, & dans sa charité, s'enfonce toujours plus dans ce même amour, & elle a une *action* infiniment plus forte, plus vigoureuse, & plus prompte, que l'acte qui ne sert qu'à former le retour.

6. Or l'ame qui est dans cet *acte profond & fort*, étant toute tournée vers son Dieu, ne s'apperçoit point de cet acte, parce qu'il est direct & non réfléchi. Ce qui fait que cette personne ne s'expliquant pas bien, dit, *qu'elle ne fait point d'actes.* Mais elle se trompe, elle n'en fit jamais de meilleurs, ni de plus agissans. Qu'elle dise

(a) 1 Jean 4. v. 16.

plutôt : *Je ne distingue plus d'actes ;* & non pas : *Je ne fais point d'actes.*

Elle ne les fait point par elle-même ; j'en conviens : mais elle est tirée, & elle suit ce qui l'attire. L'amour est le poids qui l'enfonce, comme une personne qui tombe dans la mer, s'enfonce, & s'enfonceroit à l'infini, si la mer étoit infinie : & sans s'appercevoir de cet enfoncement, elle descendroit dans le plus profond, d'une vîtesse incroyable.

C'est donc parler improprement, que de dire, que l'on ne fait point d'actes. Tous font des actes : mais tous ne les font pas de la même maniere : & l'abus vient, de ce que tous ceux qui savent qu'il faut faire des actes, voudroient les faire *distincts & sensibles.* Cela ne se peut ; les sensibles sont pour les commençans, & les autres sont pour les ames avancées.

S'arrêter aux premiers actes, qui sont foibles, & avancent peu ; c'est se priver des derniers : De même que vouloir faire les derniers, avant que d'avoir passé par les premiers, seroit un autre abus.

7. Il faut que (*a*) *toutes choses se fassent en leur tems :* chaque état a son commencement, son progrès, & sa fin. Si l'on veut toujours s'arrêter au commencement, c'est trop se méprendre. Il n'y a point d'art qui n'ait son progrès. Au commencement il faut travailler avec *effort*, mais ensuite il faut jouir du fruit de son travail.

Lorsque le vaisseau est au port, les mariniers ont peine à l'arracher de là pour le mettre en pleine mer : mais ensuite ils le tournent aisément du côté qu'ils veulent aller. De même, lorsque

(*a*) Eccle. 3. v. 1.

l'ame eſt encore dans le péché, & dans les créatures, il faut avec bien des efforts la tirer de là, il faut défaire les cordages qui la tiennent liée ; puis travaillant par le moyen des actes forts & vigoureux, tâcher de l'attirer au-dedans, l'éloignant peu-à-peu de ſon propre port : & en l'éloignant de là, on la tourne au-dedans, qui eſt le lieu, où l'on déſire voyager.

8. Lorſque le vaiſſeau eſt tourné de la ſorte, à meſure qu'il avance dans la mer, il s'éloigne plus de la terre ; & plus il s'éloigne de la terre, moins il faut d'effort pour l'attirer. Enfin on commence à voguer très-doucement, & le Vaiſſeau s'éloigne ſi fort, qu'il faut quitter la rame, qui eſt rendue inutile. Que fait alors le Pilote ? Il ſe contente d'étendre les voiles & de tenir le gouvernail.

Etendre les voiles, c'eſt faire l'Oraiſon de ſimple expoſition devant Dieu, pour être mû par ſon eſprit. *Tenir le gouvernail*, c'eſt empêcher notre cœur de s'égarer du droit chemin, le ramenant doucement, & le conduiſant ſelon le mouvement de l'Eſprit de Dieu, qui s'empare peu-à-peu de ce cœur, comme le vent vient peu-à-peu enfler les voiles, & pouſſer le vaiſſeau. Tant que le vaiſſeau a le vent en poupe, le pilote & les mariniers ſe repoſent de leur travail. Quelle demarche ne font-ils pas ſans ſe fatiguer ? Ils font plus de chemin en une heure, en ſe repoſant de la ſorte, & en laiſſant conduire le vaiſſeau au vent, qu'ils n'en feroient en bien du tems, par tous leurs premiers efforts : & s'ils vouloient alors ramer, outre qu'ils ſe fatigueroient beaucoup, leur travail ſeroit inutile, & ils retarderoient le vaiſſeau.

C'eſt la conduite que nous devons tenir dans notre

notre intérieur, & en agissant de cette maniere nous avancerons plus en peu de tems par la motion divine, qu'en toute autre maniere par beaucoup de propres efforts. Si on vouloit prendre cette voie, on la trouveroit la plus aisée du monde.

9. Lorsque l'on a le vent contraire, si le vent & la tempête est forte, il faut jetter l'ancre dans la mer pour arrêter le vaisseau. Cette *ancre* n'est autre chose que la confiance en Dieu, & l'espérance en sa bonté, attendant en patience le calme & la bonace, & que le vent favorable retourne comme faisoit David : (*a*) *J'ai attendu* (dit-il) *le Seigneur avec grande patience, & il s'est enfin abaissé jusqu'à moi.*

Il faut donc s'abandonner à l'Esprit de Dieu, & se laisser conduire par ses mouvemens.

CHAPITRE XXIII.

1. 2. *La stérilité des Prédications, les vices, l'erreur, les hérésies, & toutes sortes de maux viennent de ce qu'on ne dresse pas les peuples à l'Oraison du Cœur :*
3. 4. 5. *Quoique cette voie soit la plus sûre, la plus propre aux simples mêmes, & la plus facile.*
6. 7. 8. *Exhortations aux Pasteurs à y mettre les ames, sans les amuser d'Oraisons étudiées & d'amour méthodique.*

1. SI tous ceux qui travaillent à la conquête des âmes, tâchoient de les gagner PAR LE CŒUR, les mettant d'abord en Oraison & en vie intérieure, ils feroient des conversions infinies, & durables. Mais tant que l'on ne s'y prend que

(*a*) Ps. 39. v. 1.

par le déhors, & qu'au lieu d'attirer les ames à Jésus-Christ, par l'occupation du cœur en lui, on les charge seulement de mille préceptes pour les exercices extérieurs; il ne se fait que très-peu de fruit, & il ne dure pas.

Si les Curés de la campagne avoient le zéle d'instruire de cette sorte leurs paroissiens, les bergers en gardant leurs troupeaux auroient l'esprit des anciens Anacoretes; & les laboureurs en conduisant le soc de leur charrue, s'entretiendroient heureusement avec Dieu: les manœuvres qui se consument de travail, en recueilliroient des fruits éternels: tous les vices feroient bannis en peu de tems, & tous leurs paroissiens deviendroient spirituels.

2. Ah, quand le CŒUR est gagné, tout le reste se corrige aisément! C'est pourquoi Dieu demande principalement le CŒUR. On retrancheroit par ce seul moyen les ivrogneries, les blasphêmes, les impudicités, les inimitiés, les larcins, qui régnent ordinairement parmi les gens de la campagne. JESUS-CHRIST régneroit paisiblement par tout; & la face de l'Eglise se renouvelleroit en tout lieu.

Les Héréfies sont entrées dans le monde par la perte de l'intérieur. Si l'intérieur étoit rétabli, elles feroient bientôt ruinées. L'erreur ne s'empare des ames que par le manquement de foi & de priere. Si on apprenoit à nos freres égarés à *croire simplement*, & à *faire* ORAISON, au lieu de disputer beaucoup avec eux, on les rameneroit doucement à Dieu.

O pertes inestimables, que celles qui se font en négligeant l'intérieur! O quel compte les personnes qui sont chargées des ames n'auront-ils

pas à rendre à Dieu, pour n'avoir pas découvert ce trésor caché, à tous ceux qu'ils servent par le ministere de la parole!

3. On s'excuse sur ce que l'on dit, qu'il y a du *danger* dans ce chemin, ou que les gens simples sont incapables des choses de l'esprit. L'Oracle de la vérité nous assure du contraire : (a) *Le Seigneur* (dit-il) *met son affection en ceux qui marchent simplement.*

Mais quel danger peut-il y avoir à marcher dans l'unique voie, qui est Jésus-Christ, se donnant à lui, le regardant sans cesse, mettant toute sa confiance en sa grace, & tendant de toutes nos forces à son plus pur amour?

4. Loin que les *simples* soient *incapables* de cette perfection, ils y sont mêmes plus propres : parce qu'ils sont plus dociles, plus humbles, & plus innocens; & que ne raisonnant pas, ils ne sont pas tant attachés à leurs propres lumieres. Etant de plus sans science, ils se laissent mouvoir plus aisément à l'Esprit de Dieu : au lieu que les autres, qui sont gênés & aveuglés par leur propre suffisance, résistent beaucoup plus à l'inspiration divine.

Aussi Dieu nous déclare, que (b) *c'est aux petits qu'il donne l'intelligence de sa Loi :* Il nous assure encore qu'il aime à (c) *converser familierement avec les simples.* (d) *Le Seigneur garde les simples : j'étois réduit à l'extrêmité, & il m'a sauvé.* Que les peres des ames prennent garde de ne pas empêcher les petits enfans d'aller à Jésus-Christ. (e) *Laissez venir*, dit-il, à ses Apôtres, *ces petits enfans, car c'est à eux qu'appartient le Royaume des*

(a) Prov. 12. v. 22. (b) Ps. 118. v. 130. (c) Prov. 3. v. 32. (d) Ps. 114. v. 6. (e) Matth. 19. v. 14.

Cieux. Jésus-Christ ne dit cela à ses Apôtres, que parce qu'ils vouloient empêcher les enfans d'aller à lui.

5. Souvent on applique le remede au corps, & le mal est au CŒUR. La cause pour laquelle on réussit si peu à réformer les hommes, sur-tout les gens de travail; c'est que l'on s'y prend par le déhors, & que tout ce que l'on y peut faire passe aussitôt. Mais si on leur donnoit d'abord *la clef de l'intérieur*, le déhors se réformeroit ensuite avec une facilité toute naturelle.

Or cela est très-aisé. Leur apprendre à chercher Dieu dans leur cœur, à penser à lui, à y retourner s'en trouvant distraits, à tout faire & tout souffrir à dessein de lui plaire; c'est les appliquer à la source de toutes les graces, & leur y faire trouver tout ce qui est nécessaire pour leur sanctification.

6. Vous êtes conjurés, ô vous tous qui servez les ames, de les mettre d'abord dans cette voie, qui est Jésus-Christ; & c'est lui qui vous en conjure par tout le Sang qu'il a répandu pour ces ames qu'il vous a confiées. (*a*) *Parlez au cœur de Jérusalem.* O dispensateurs de ses graces! O Prédicateurs de sa parole! O Ministres de ses Sacremens! établissez son Royaume; & pour l'établir véritablement, faites-le REGNER SUR LES CŒURS! Car comme c'est le cœur seul, qui peut s'opposer à son empire, c'est par l'assujettissement du cœur, que l'on honore le plus sa Souveraineté. (*b*) *Rendez gloire à la sainteté de Dieu, & il deviendra votre Sanctification.* Faites des Catéchismes particuliers pour enseigner à faire Oraison; non par raisonnement, ni par

(*a*) Isa. 40. v. 2. (*b*) Is. 8. v. 13. 14.

méthode, les gens ſimples n'en étant pas capables; mais une Oraiſon de Cœur, & non de tête; une Oraiſon de l'Eſprit de Dieu, & non de l'invention de l'homme.

7. Hélas! on veut faire des Oraiſons *étudiées*; & pour les vouloir trop ajuſter, on les rend impoſſibles. On a écarté les enfans du meilleur de tous les peres pour avoir voulu leur apprendre un langage trop poli. Allez, pauvres enfans, parler à votre Pere céleſte avec votre langage naturel: quelque barbare & groſſier qu'il ſoit, il ne l'eſt point pour lui. Un pere aime mieux un diſcours que l'amour & le reſpect met en déſordre, parce qu'il voit que cela part du cœur; qu'une harangue ſéche, vaine & ſtérile, quoique bien étudiée. O que de certaines œillades d'amour le charment & le raviſſent! Elles expriment infiniment plus que tout langage & tout raiſonnement.

8. Pour avoir voulu apprendre à aimer avec méthode l'Amour même, on a beaucoup perdu de ce même amour. O qu'il n'eſt pas néceſſaire d'apprendre un art d'aimer? Le langage d'amour eſt barbare à celui qui n'aime pas; mais il eſt très-naturel à celui qui aime; & on n'apprend jamais mieux à aimer Dieu qu'en l'aimant. En ce métier ſouvent les plus groſſiers deviennent les plus habiles; parçe qu'ils y vont plus ſimplement, & plus cordialement. L'Eſprit de Dieu n'a pas beſoin de nos ajuſtemens, il prend quand il lui plaît des bergers pour en faire des Prophêtes: & bien lóin de fermer le palais de l'Oraiſon à quelqu'un, comme on ſe l'imagine, il en laiſſe au contraire toutes les portes ouvertes à tous, & la Sageſſe a ordre de crier

dans les places publiques : (a) *Quiconque est simple, vienne à moi : & elle a dit aux insensés, Venez, mangez le pain que je vous donne, & buvez le vin, que je vous ai préparé.* Jésus-Christ ne remercie-t'il pas son Pere (b) *de ce qu'il a caché ses secrets aux Sages, & les a révélés aux petits ?*

CHAPITRE XXIV.

Qu'ensuite des voies précédentes, il reste un moyen prochain, *dispositif à l'union divine, plus passif que les précédens, où la Sagesse & la Justice de Dieu font la Purification passive & rigoureuse de l'ame, qui ne concourt durant qu'elle se fait, que par un consentement passif, par où l'ame se conforme à Dieu, s'unit ensuite, puis passe à un état de vie Déiforme, & désormais Déiformément agissante. De tout quoi il est traité en détail dans le* Traité *suivant, des* Torrens spirituels.

1. IL est impossible d'arriver à l'Union Divine par la seule voie de la méditation, ni même des affections, ou de quelque Oraison lumineuse & comprise que ce puisse être. Il y en a plusieurs raisons : voici les principales.

Premierement, selon l'Ecriture : (c) *nul ne verra Dieu, tant qu'il sera vivant.* Or tout l'exercice de l'Oraison discursive, ou même de la *contemplation active*, regardée comme une fin, & non comme une disposition à la *passive*, sont

(a) Prov. 9. v. 45. (b) Matth. 11. v. 25.
(c) Exod. 33. v. 20.

des exercices vivans, par lesquels nous ne pouvons voir Dieu ; c'est-à-dire, être unis à lui. Il faut que ce qui est de l'homme & de sa propre industrie, pour noble & relevé qu'il puisse être, il faut, dis-je, que tout cela meure.

S. Jean rapporte que (*a*) *dans le Ciel il se fit un grand silence.* Le ciel représente le fond & le centre de l'ame, où il faut que tout soit en silence lors que la Majesté de Dieu, y paroît. Tout ce qui est de propres efforts & de propriété doit être détruit : parce que rien n'est opposé à Dieu, que la propriété, & que toute la malignité de l'homme, est dans cette propriété, comme dans la source de sa malice : ensorte que plus une ame perd sa propriété, plus elle devient pure : & ce qui seroit un défaut à une ame vivante à elle-même, ne l'est plus à cause de la pureté & de l'innocence qu'elle a contractée, dès qu'elle a perdu ses propriétés, qui causoient la dissemblance entre Dieu, & l'ame.

2. Secondement, pour unir deux choses aussi opposées que le sont la pureté de Dieu, & l'impureté de la créature ; la simplicité de Dieu & la multiplicité de l'homme ; il faut que Dieu opére singuliérement. Car cela ne se peut jamais faire par l'effort de la créature, puisque deux choses ne peuvent être unies, qu'elles n'aient du rapport & de la ressemblance entr'elles : ainsi qu'un métal impur, ne s'alliera jamais avec un or très-pur & afiné.

3. Que fait donc Dieu ? Il envoie devant lui sa propre Sagesse, comme le feu sera envoyé sur la terre, pour consumer par son activité tout ce qu'il y a d'impur. Le feu consume toutes choses, & rien ne résiste à son activité. Il en est de

(*a*) Apoc. 8. v. 1.

même de la Sageſſe; elle conſume toute impureté dans la créature, pour la diſpoſer à l'union divine.

Cette impureté ſi oppoſée à l'union, eſt la propriété, & l'activité. La *propriété*; parce qu'elle eſt la ſource de la réelle impureté, qui ne peut jamais être alliée à la pureté eſſentielle; de même que les rayons peuvent bien toucher la boue, mais non pas ſe l'unir. *L'activité*; parce que Dieu étant dans un repos infini, il faut afin que l'ame puiſſe être unie à lui, qu'elle participe à ſon repos; ſans quoi il ne peut y avoir d'union, à cauſe de la diſſemblance; puis que pour unir deux choſes, il faut qu'elles ſoient dans un repos proportionné.

C'eſt pour cette raiſon que l'ame n'arrive à l'union divine, que par le repos de ſa volonté: & elle ne peut être unie à Dieu, qu'elle ne ſoit dans un *repos central*, & dans la pureté de ſa création.

4. Pour purifier l'ame, Dieu ſe ſert de la Sageſſe, comme on ſe ſert du feu pour purifier l'or. Il eſt certain que l'or ne peut être purifié que par le feu, qui conſume peu à peu tout ce qu'il y a de terreſtre & d'étranger, & le ſépare de l'or. Il ne ſuffit pas à l'or pour être mis en œuvre, que la terre ſoit changée en or: il faut de plus, que le feu le fonde, & le diſſolve, pour tirer de ſa ſubſtance tout ce qui lui reſte d'étranger & de terreſtre; & cet or eſt mis tant & tant de fois au feu, qu'il perd toute impureté, & toute diſpoſition à pouvoir être purifié.

L'Orfévre ne pouvant plus y trouver de mélange, à cauſe qu'il eſt venu à ſa parfaite pureté & ſimplicité, le feu ne peut plus agir ſur cet or;

& il y feroit un fiecle qu'il n'en feroit pas plus pur, & qu'il ne diminueroit pas. Alors il eſt propre à faire les plus excellens ouvrages.

Et fi cet or eſt impur dans la fuite, je dis que ce font des faletés contractées nouvellement par le commerce des corps étrangers. Mais il y a cette différence, que cette impureté n'eſt que fuperficielle, & n'empêche pas de le mettre en œuvre : au lieu que l'autre impureté étoit cachée dans le fond, & comme identifiée avec fa nature. Cependant les perfonnes qui ne s'y connoiffent pas, voyant un or épuré couvert de craffe au-déhors, en feront moins de cas que d'un or groffier, très-impur, dont le déhors fera poli.

5. De plus, vous remarquerez, que l'or d'un degré de pureté inférieure, ne peut s'allier avec celui d'un degré de pureté fupérieure. Il faut que l'un contracte de l'impureté de l'autre; ou que celui-ci participe à la pureté de celui-là. Mettre un or épuré avec un groffier, c'eſt ce que l'orfévre ne fera jamais. Que fera-t-il donc? Il fera perdre par le feu tout le mêlange terreſtre à cet or, afin de le pouvoir allier à la pureté du premier. Et c'eſt ce qui eſt dit en S. Paul. (a) *Que nos œuvres feront éprouvées comme par le feu, afin que ce qui eſt combuſtible foit brûlé.* Il eſt ajouté, *que la perfonne dont les œuvres fe trouveront propres à être brûlées, fera fauvée; mais comme par le feu.* Cela veut dire, qu'il y a des œuvres reçues, & qui font de mife; mais afin que celui qui les a faites foit auffi pur, il faut qu'elles paffent par le feu, afin que la propriété en foit ôtée; & c'eſt en ce même fens que Dieu examinera [b] *& jugera nos juſtices :* [c] *parce que l'homme ne fera jamais*

(a) 1 Cor. 3. v. 13. 15. (b) Pf. 74. v.3. (c) Rom.3.v. 20.22.

sanctifié par les œuvres de la loi; mais par la justice de la foi qui vient de Dieu.

6. Cela posé, je dis qu'afin que l'homme soit uni à son Dieu, il faut que sa Sagesse, accompagnée de la divine Justice, comme un feu impitoyable & dévorant, ôte à l'ame tout ce qu'elle a de propriété, de terrestre, de charnel, & de propre activité : & qu'ayant ôté à l'ame tout cela, il se l'unisse.

Ce qui ne se fait jamais par l'industrie de la créature; au contraire elle le souffre même à regret : parce que, comme j'ai dit, l'homme aime si fort sa propriété, & il craint tant sa destruction, que si Dieu ne le faisoit lui-même & d'autorité, l'homme n'y consentiroit jamais.

7. On me répondra à cela, que Dieu n'ôte jamais à l'homme sa liberté, & qu'ainsi il peut toujours résister à Dieu : d'où il s'ensuit, que je ne dois pas dire, que *Dieu agit absolument, & sans le consentement de l'homme.*

Je m'explique, & je dis, qu'il suffit alors qu'il donne un *consentement passif*, afin qu'il ait une entiere & pleine liberté; parce que s'étant donné à Dieu dès le commencement de sa voie, afin qu'il fit de lui & en lui tout ce qu'il voudroit, il donna dès lors un consentement *actif* & général pour tout ce que Dieu feroit. Mais lorsque Dieu détruit, brûle, & purifie, l'ame ne voit pas que cela lui soit avantageux : elle croit plutôt le contraire : & de même que le feu au commencement semble salir l'or; aussi cette opération semble dépouiller l'ame de sa pureté. De sorte que s'il falloit alors un consentement *actif & explicite*, l'ame auroit peine à le donner, & bien souvent, elle ne le donneroit pas. Tout ce qu'elle fait, est

de se tenir dans un consentement passif, souffrant de son mieux cette opération, qu'elle ne peut, ni ne veut empêcher.

8. Dieu donc purifie tellement cette ame de toutes opérations propres, distinctes, apperçues, & multipliées, qui font une dissemblance très-grande, qu'enfin il se la rend peu-à-peu *conforme* & puis *uniforme*; relevant la capacité passive de la créature, l'élargissant, & l'ennoblissant, quoique d'une maniere cachée, & inconnue; c'est pourquoi on l'appelle mystique. Mais il faut qu'à toutes ces opérations l'ame concoure passivement.

Il est vrai qu'avant que d'en venir là, il faut qu'elle agisse plus au commencement; puis à mesure que l'opération de Dieu devient plus forte, il faut que peu-à-peu & successivement l'ame lui céde, jusqu'à ce qu'il l'absorbe tout-à-fait. Mais cela dure longtems.

9. On ne dit pas donc, comme quelques-uns l'ont cru, qu'il ne faille pas passer par *l'action*; puis qu'au contraire c'est *la porte*: Mais seulement, qu'il n'y faut *pas toujours demeurer*; vû que l'homme doit tendre à la perfection de sa fin. & qu'il ne pourra jamais y arriver qu'en quittant les premiers moyens, lesquels lui ayant été nécessaires pour l'introduire dans ce chemin, lui nuiroient beaucoup dans la suite s'il s'y attachoit opiniatrément; puisqu'ils l'empêcheroient d'arriver à sa fin. C'est ce que faisoit S. Paul: [a] *Je laisse*, dit-il, *ce qui est derriere, & je tâche d'avancer, afin d'achever ma course.*

Ne diroit-on pas qu'une personne auroit perdu le sens, si ayant entrepris un voyage, elle s'ar-

(a) Philip. 3. v. 13.

rêtoit à la premiere hôtellerie, parce qu'on l'auroit assurée que plusieurs y ont passé, que quelques-uns y ont séjourné, & que les maîtres de la maison y demeurent? Ce que l'on souhaite donc des ames, c'est qu'elles *avancent vers leur fin*; qu'elles prennent le chemin le plus court & le plus facile; qu'elles ne s'arrêtent pas au premier lieu; & que suivant le conseil de S. Paul, (a) elles *se laissent mouvoir à l'esprit* de la grace, qui les conduira à la fin, pour laquelle elles ont été créées, qui est de jouir de Dieu.

10. C'est une chose étrange, que n'ignorant pas que l'on n'est créé que pour cela, & que toute ame qui ne parviendra pas dès cette vie à l'union divine & à la pureté de sa création, doit brûler longtems dans le Purgatoire pour acquérir cette pureté : on ne puisse néanmoins souffrir que Dieu y conduise dès cette vie. Comme si ce qui doit faire la perfection de la gloire, devoit causer du mal, & de l'imperfection dans cette vie mortelle.

11. Nul n'ignore que le Bien souverain est Dieu; que la béatitude essentielle consiste dans l'union à Dieu; que les Saints sont plus ou moins grands, selon que cette union est plus ou moins parfaite; & que cette union ne se peut faire dans l'ame par nulle propre activité, puis que Dieu ne se communique à l'ame qu'autant que sa capacité passive est grande, noble, & étendue. On ne peut être uni à Dieu sans la passiveté & la simplicité : & cette union étant la béatitude même, la voie qui nous conduit dans cette passiveté ne peut être mauvaise; au contraire, elle est la meilleure : & il n'y a point de risque à y marcher.

12. Cette voie n'est point *dangereuse*. Si elle

(a) Rom. 8. v. 14.

l'étoit, Jésus-Christ en auroit-il fait la plus parfaite & la plus nécessaire de toutes les voies? Tous y peuvent marcher; & comme tous sont appellés à la Béatitude, tous sont aussi appellés à jouir de Dieu, & en cette vie, & en l'autre; puisque la jouissance de Dieu fait notre béatitude.

Je dis de Dieu lui-même, & non de ses dons, qui ne pourroient faire la béatitude essentielle, ne pouvant pas contenter pleinement l'ame. Car elle est si noble, & si grande, que tous les dons de Dieu les plus relevés, ne pourroient la rendre heureuse, si Dieu ne se donnoit lui-même à elle. Or tout le désir de Dieu est de se donner lui-même à sa créature selon la capacité qu'il a mise en elle: & l'on craint de se laisser à Dieu! On craint de le posséder, & de se disposer à l'union divine!

13. On dit, *qu'il ne s'y faut pas mettre de soi-même*. J'en conviens. Mais je dis aussi, qu'aucune créature ne pourroit jamais s'y mettre; puisque nulle créature au monde ne pourroit s'unir à Dieu par tous ses efforts propres, & qu'il faut que Dieu se l'unisse.

Si on ne peut s'unir à Dieu par soi-même, c'est crier contre une chimere, que de crier contre ceux qui s'y mettent d'eux-mêmes.

On dira, que *l'on feint d'y être*. Je dis que cela ne se peut feindre; puisque celui qui meurt de faim, ne peut feindre, sur-tout pour longtems, d'être dans un rassasiement parfait. Il lui échappera toujours quelque désir, ou envie, & il fera bientôt connoître, qu'il est bien loin de sa fin.

Puisque donc nul ne peut entrer dans sa fin que l'on ne l'y mette, il ne s'agit pas d'y introduire personne, mais de *montrer le chemin qui y con-*

duit ; & de conjurer, que l'on ne se tienne pas lié & attaché à des hôtelleries, ou *pratiques, qu'il faut quitter quand le signal est donné ;* ce qui se connoît par le Directeur expérimenté, lequel montre l'eau vive, & tâche d'y introduire.

Et ne seroit-ce pas une cruauté punissable, de montrer une source à un homme altéré, puis le tenir lié, & l'empêcher d'y aller, le laissant ainsi mourir de soif?

14. C'est ce que l'on fait aujourd'hui. Convenons tous du chemin, & convenons de la fin, dont on ne peut douter sans erreur. Le chemin a son commencement, son progrès & son terme. Plus on avance vers le terme, plus nécessairement s'éloigne-t-on du commencement ; & il est impossible d'arriver au terme, qu'en s'éloignant toujours plus du commencement, ne pouvant aller d'une porte à un lieu écarté sans passer par le milieu : cela est incontestable.

Si la fin est bonne, sainte & nécessaire, si la porte est bonne, pourquoi le chemin qui vient de cette porte, & conduit droit à cette fin, sera-t-il mauvais ?

O aveuglement de la plupart des hommes, qui se piquent de science & d'esprit !

O qu'il est vrai, mon Dieu, que (a) *vous avez caché vos secrets aux grands & aux sages, pour les révéler aux petits !*

(a) Matth. 11. v. 25.

FIN.

LETTRE

DU SERVITEUR DE DIEU,

LE RÉVÉREND PERE

JEAN FALCONI,

De l'Ordre de Notre Dame de la Merci, à une de ses filles spirituelles :

Où il lui enseigne le plus pur & le plus parfait esprit de l'Oraison.

Cette lettre étoit jointe au MOYEN COURT de l'édition de ROUEN 1690.

AVERTISSEMENT.

ON a jugé à propos de joindre à ce petit ouvrage, la Lettre d'un célebre Docteur, & très-grand Serviteur de Dieu; tant pour appuyer de son témoignage les maximes contenues en ce Livre; que pour servir de plus ample instruction touchant la maniere dont il faut entrer dans l'Oraison de simplicité, ou de repos, & de foi, & y persévérer. Cette Lettre a été composée en Espagnol, & imprimée à Madrid sur son Original, l'an 1657. puis elle fut traduite en Italien, & imprimée à Rome: & ensuite mise en François, & imprimée à Paris. Ainsi trois grandes Nations lui ont rendu, chacune dans sa langue, & dans ses tribunaux Ecclésiastiques, l'approbation qu'elle mérite.

LETTRE

LETTRE

DU RÉVÉREND PERE

JEAN FALCONI.

SOMMAIRE de cette Lettre.

1. 2. *Supposé qu'une ame soit arrivée à certain degré convenable, on lui conseille & explique* l'Oraison de simple présence de Dieu, *ou de* Contemplation active.

3. *Dans laquelle loin d'être oisive, elle exerce & fait des actes de foi, d'espérance, de charité, de justice, de prudence, de force, de patience, d'humilité, de louanges, de libéralité, &c.*

4. 5. *Jésus-Christ enseigne cette Oraison. Ses fruits.*

6. *Précautions pour la purifier; ne s'imaginer Dieu comme limité dans nous; ne se mettre en peine sur la maniere ni de sa présence, ni de nos opérations. Comparaison convainquante.*

7. 8. *S'abandonnant à Dieu, & se perdant quant au sensible, au propre réflechi & inquiet, on se trouve conservé avec ses actes d'entendement & de volonté, comme dans un Paradis. Belle comparaison.*

9. *Continuité d'acte autant que faire se peut.*

10. *Pour une ame donnée à Dieu, par abandon, adhérante à lui, & ne s'en retirant point volontairement, il n'est pas toujours nécessaire de faire avec effort, & encore moins avec inquiétude & scrupule, des actes nouveaux & redoublés toutes les fois qu'elle se met en prieres.*

11. *Raretés des parfaits Contemplatifs. Exemple.*
12. *Tromperies & imperfections des actes sensibles, des douceurs, tendresses d'affections &c.*
13. *Conclusion, de s'oublier soi-même.*

MA TRÈS-CHÈRE FILLE EN N. S.

Que Dieu soit sans cesse avec vous, & vous remplisse de lui-même, & de ses dons.

1. J'ai considéré ce que vous m'avez dit touchant l'état de votre ame : j'ai vû *le degré où elle se trouve ;* & il me semble que pour l'avancer de plus en plus à la perfection, il faut qu'elle s'engage moins que de coutume dans les opérations sensibles. Il faut qu'elle s'éloigne de tout ce qui a quelque rapport aux puissances corporelles, & pour cet effet voici la maniere d'Oraison que je vous conseille.

2. Etablissez-vous bien en la présence de Dieu : & comme c'est une vérité de la foi, que sa Majesté Divine remplit tout de son essence, de sa présence, & de sa puissance ; faites un acte intérieur de cette foi, & persuadez-vous fortement de cette importante vérité. Remettez-vous toute entiere en ses paternelles mains ; abandonnez votre ame, votre vie, votre intérieur & votre extérieur à sa très-sainte volonté, afin qu'il dispose de vous-même selon son bon plaisir & son service, dans le tems & dans l'éternité.

Cela fait, demeurez en paix, en repos, & en silence ; comme une personne qui ne dispose plus de quoi que ce soit : ne pensez volontairement à aucune chose, quelque bonne & quel-

que fublime qu'elle puiffe être; & ne vous attachez qu'à demeurer dans la pure FOI DE DIEU en général, & dans la réfignation que vous avez faite à fa fainte volonté.

3. Gardez-vous bien de croire que cet état foit un état d'*oifiveté*; parce qu'en vérité il ne l'eft pas ; l'ame eft au contraire mieux occupée que jamais; parce qu'elle opére tout ce que je vais vous dire, quoi qu'elle ne s'en apperçoive pas.

Sachez donc, qu'elle *exerce* alors d'une maniere très-excellente les trois Vertus Théologales, la Foi, l'Efpérance, & la Charité. *La Foi*, parce qu'elle croit Dieu préfent. *L'Efpérance*, parce qu'elle attend de lui une infinité de graces qu'il lui veut faire; & que pour rien du monde elle ne demeureroit en cet état, fi elle n'efpéroit quelque chofe. *La Charité*, vû qu'elle aime fon Dieu ardemment, qu'elle eft toute réfignée entre fes mains, & qu'elle ne veut que ce qui lui plait; ce qui eft fans doute un perpétuel acte d'amour.

Vous faites un acte de *Juftice*, qui confifte à donner ce qui appartient à chacun; & puifque vous êtes toute à Dieu par le don que vous en venez de faire, vous n'avez plus droit de difpofer de vous-même.

Vous faites un acte de *Prudence*, qui ne peut être plus grand, dans le peu d'eftime que vous avez de votre propre volonté, que de vous abandonner toute à la Providence de Dieu, afin qu'elle faffe en vous ce qui lui plaît.

Vous faites un acte de *Force*; puifque fans perdre courage, vous perfévérez; & que fans vous rebuter, vous fouffrez fouvent dans cette Oraifon les peines, les combats des tentations, des

féchereffes, & des penfées importunes, qui ne manquent pas alors de vous perfécuter plus cruellement : & en cela même, vous faites un grand acte de *Patience*, parce que vous fupportez toutes ces peines dans la vue de la volonté de Dieu.

Mais ce qui s'exerce le plus hautement en cet état, c'eft l'*Humilité*; puifque pendant qu'une perfonne n'a aucun fentiment de ce qu'elle fait; qu'au contraire il lui femble qu'elle ne fait rien, ne pouvant voir ce qu'elle fait, elle s'humilie à plein fond : elle confeffe qu'elle n'eft propre à quoi que ce foit, & que ce qu'elle a de bon vient de Dieu, fans qu'elle ait jamais mérité de le recevoir.

Vous donnez encore par ce moyen de dignes *louanges* à la Grandeur de votre Dieu; puifque, comme dit S. Hyerôme, la vraie maniere de bien louer cette fouveraine Majefté, c'eft le filence, faifant taire toutes vos louanges, & confeffant qu'il ne vous appartient pas de louer un fi grand Seigneur, ni de traiter avec lui.

Vous faites un acte de la vertu de *Libéralité*, & un autre de *Magnanimité*; puifque vous donnez à Dieu tout ce que vous avez de meilleur, c'eft-à-dire, votre ame même, & votre volonté toute entiere.

Enfin vous pratiquez prefque toutes les Vertus, que je n'explique pas davantage: parce que je n'ai point de termes pour exprimer les grands biens, qui fe trouvent renfermés dans cette humble, pure, & véritable maniere de prier en filence, & en abandon.

4. C'eft celle que le divin Maître nous enfeigna dans le Jardin, où pendant trois heures qu'il y pria, toute fon Oraifon ne fut, que *d'abandon*

à la volonté de son Pere ; & où dans cet état il souffrit tout ce qu'il plut à ce même Pere, jusqu'à sentir les rigueurs de l'agonie & de la Croix.

Voilà, ma chere Fille, ce que vous avez à imiter, en vous crucifiant vous-même avec sa divine Majesté, pour ne vivre plus en vous, mais dans la très-pure volonté de Notre Seigneur : que je bénis, & que je supplie de vous faire entendre ces vérités par les mérites de sa Passion & de sa Mort.

5. De toutes les vertus que j'ai marquées, & qui se pratiquent dans cette Oraison sans que l'ame s'apperçoive de ce qu'elle fait, il arrive qu'elle se trouve avancée, & même établie dans une foi très-vive, sans connoître par où elle a reçu tant de biens. Elle se trouve remplie d'une ferme espérance, & d'une ardente charité, & de toutes les autres vertus qui naissent de ces trois principales, que vous exercez d'abord dans votre Oraison ; puisque selon S. Gregoire, les trois vertus Théologales sont les fontaines & les sources de la vraie perfection de l'ame : & comme dans le Ciel la vie éternelle des Bienheureux s'entretient par la connoissance qu'ils ont des trois divines Personnes, de même en ce monde la vie spirituelle des ames se soutient par l'exercice intérieur de ces trois grandes vertus.

6. Mais pour vaquer à cette Oraison plus purement & plus spirituellement, gardez-vous bien, en faisant ce que je vous ai conseillé, de vous occuper pour lors à considérer que Dieu est présent dans votre ame & dans votre cœur : car encore que ce soit une bonne chose, néanmoins ce seroit vous l'*imaginer d'une maniere limitée*, ce ne seroit pas le croire assez simplement ; & en quelque sorte, ce seroit faire tort à sa Grandeur in-

finie, que de la regarder comme renfermée en quelque lieu ; puis qu'elle remplit toutes choſes.

Ne vous inquiétez pas auſſi à penſer *de quelle façon* Dieu ſe trouve préſent où vous êtes : comme font quelques-uns, qui emploient tout le tems de leur priere à répéter ces paroles dans leur eſprit : *Vous êtes ici, Seigneur : Je crois mon Dieu, que vous êtes ici préſent.*

Ne vous embarraſſez-pas non plus de *ſavoir*, ſi vous êtes recueillie, ni ſi votre Oraiſon va bien, ou mal. Ne vous amuſez point à réflechir ſur ce que vous opérez ; ni à penſer ſi vous mettez en pratique ou non, les vertus que je vous ai marquées, ou autres choſes pareilles. Ce ſeroit occuper votre eſprit en ces foibles conſidérations ; & rompre le fil de la parfaite Oraiſon.

Ce ſeroit de même, que ſi un homme qui lit, ou qui étudie, faiſoit ſans ceſſe réflexion ſur ce qu'il fait, & ne s'occupoit qu'à penſer qu'il lit à préſent, & qu'à vouloir à tout moment examiner s'il lit. Ce ſeroit ſans doute ſe détourner de ſa principale fin ; parce qu'au fond, il ne faut ſe mettre en Oraiſon qu'afin que Dieu faſſe de nous ce qui lui plait, & qu'il opére dans notre ame ce qui lui ſera plus avantageux.

Tout autre exercice intérieur ne ſerviroit qu'à troubler cette opération divine ; comme un Peintre ne réuſſiroit pas à faire le portrait d'une perſonne qui ſe remueroit ſans ceſſe. Ainſi donc, quand vous vous trouvez dans ce repos ſpirituel, quelque bonne penſée, & quelque réflexion que vous formiez, elle vous diſtraira, & empêchera que Dieu n'opére dans votre ame les miſéricordes qu'il vous veut faire.

7. Qu'il ſoit béni éternellement, de ce qu'il

veut bien nous porter lui-même, où notre foiblesse & notre nonchalance ne peut arriver : si bien que quand l'ame s'est une fois mise entre les mains de ce Tout-puissant Seigneur, il ne faut plus qu'elle se souvienne de soi-même. C'est ainsi qu'en parle S. Augustin au Ch. 10. du 9. Livre de ses Confessions : *Que toutes les imaginations cessent,* dit-il, *que les Cieux se taisent : que l'ame même garde en soi un profond silence, & qu'elle s'abandonne toute à Dieu, comme si elle ne pensoit plus à soi.* Et le Bienheureux Pierre d'Alcantara, dans le huitieme Avis qu'il donne sur l'Oraison, dit, *que la personne qui prie doit s'oublier, & tout ce qu'elle fait ; parce que, comme disoit un des Anciens Peres, la parfaite Oraison, est celle où celui qui prie ne se souvient pas qu'il est actuellement en priere.*

8. Perdez donc bien la mémoire de vous-même : abîmez-vous dans la foi nue & obscure de la Divinité : vous ne serez jamais en plus grande sureté, & ne ferez jamais plus de profit que quand il vous semblera d'être perdue & anéantie dans cet abîme. Vous ne savez pas peut-être de quelle maniere cette perte arrive à l'ame, il faut que je vous l'explique par une comparaison ; & quoiqu'elle soit assez naturelle, elle est pourtant bien au-dessous de la vérité.

Imaginez-vous avoir pris un petit poisson dans la mer, & que vous le mettez dans un vase plein d'eau, où vous prenez plaisir de le voir nager : le pauvre animal est toujours en danger d'être repris, d'être blessé, d'être maltraité : Mais si vous le rejettez dans la mer, où il s'engouffre aussitôt & se dérobe à votre vue, direz-vous pour cela qu'il soit perdu ? & n'est-il pas en plus grande

fureté que lorſque vous le gardiez plus étroitement ?

C'eſt ainſi que vous vous jettez, & que vous vous noyez, ce ſemble, dans la foi obſcure de Dieu : vous penſerez peut-être, ſelon votre façon de concevoir, être perdue : & cependant vous ne ſerez jamais en état d'un plus grand avancement ſpirituel, jamais plus en ſureté, jamais plus éloignée de tout péril, & de toute tromperie du Démon. Comme dans ce profond néant il n'y a rien de ſemblable, le Tentateur n'y peut pénétrer, & jamais votre ame ne fut mieux occupée, que quand elle a perdu l'appui d'elle-même, & que toute l'*inquiétude*, que toute la *réflexion*, que tout le *ſenſible* eſt détruit.

En cet état de foi pure, & ſans mêlange d'aucune choſe créée, l'*entendement* croit en Dieu, & la *volonté* l'aime, avec une délicateſſe d'eſprit qui ne l'embarraſſe point des affections naturelles, dont le propre eſt de ternir la pureté de l'amour ſpirituel.

Cette maniere de prier avec un parfait abandon de tout le *ſenſible*, eſt un Paradis ſur la terre. D'où vient que S. Auguſtin, au lieu que j'ai marqué, dit encore : que *ſi cette Contemplation étoit de durée, elle ſeroit quaſi là même choſe que celle dont les Saints jouiſſent au Ciel. Oui, en vérité*, pourſuit-il, *ſi elle étoit de durée, ce ſeroit comme qui ſeroit entré dans la pleine jouiſſance de Dieu.* O que ce Docteur éclairé dit vrai ! car il n'y a de différence entre la contemplation de la Terre & celle du Ciel, qu'en ce point, c'eſt qu'au Ciel, on regarde Dieu face à face, & ici bas on le conſidére ſous le voile de la foi.

9. Mais à propos de cette doctrine de S. Au-

guſtin, il faut que je vous donne un avis, afin que cette Oraiſon devienne en vous toujours *plus parfaite.* C'eſt que, ſuppoſé que la contemplation ſoit plus excellente & l'amour plus exquis lors qu'il y a moins de ſenſible; & que l'un & l'autre ſoit plus durable dans un même acte continué que dans pluſieurs différens, ſans doute la meilleure Oraiſon, & le plus ardent amour doit reſſembler à ceux qui ſe pratiquent dans le Ciel; où, comme l'enſeigne S. Thomas, ce n'eſt qu'un acte continué de contemplation, & d'amour.

Je voudrois donc que tous vos jours, tous vos mois, toutes vos années, & votre vie toute entiere fut employée dans un ACTE *continuel de contemplation avec une* FOI *la plus ſimple*, *&* *un* AMOUR *le plus pur qu'il ſeroit* POSSIBLE. De maniere qu'après vous être abandonnée une fois à la volonté divine, & vous être une fois miſe dans la foi de Dieu préſent en toutes choſes; TACHEZ DE CONTINUER CET ACTE, & de vous y maintenir ſans ceſſe. Quand vous employeriez beaucoup d'heures à cette Oraiſon, quand vous y paſſeriez les nuits juſqu'à la pointe du jour, ne vous embarraſſez pas de nouveaux actes; mais *continuez* celui de foi & d'amour que vous avez fait dès le commencement, lors que vous vous êtes totalement abandonnée entre les mains de notre Seigneur.

10. En cette diſpoſition, quand vous vous mettrez en priere, il ne ſera pas toujours néceſſaire de vous donner à Dieu de nouveau; puiſque vous l'avez déja fait. Car comme ſi vous donniez un diamant à votre amie, après l'avoir mis entre ſes mains, il ne faudroit plus lui dire, & lui repliquer

tous les jours, que vous lui donnez cette bague, que vous lui en faites un présent; il ne faudroit que la laisser entre ses mains sans la reprendre, parce que pendant que vous ne la lui ôtez pas, & que vous n'en avez pas même le désir, il est toujours vrai de dire que vous lui avez fait ce présent, & que vous ne le révoquez pas. Ainsi quand une fois vous vous êtes absolument mise entre les mains de notre Seigneur par un amoureux abandon, vous n'avez qu'à demeurer là: gardez-vous de l'*inquiétude* & des *efforts* qui tendent à faire de nouveaux actes, & ne vous amusez pas tant à redoubler vos affections *sensibles*: elles ne font qu'interrompre la pure simplicité de l'acte spirituel, que produit votre volonté.

Ce qui est de plus important, c'est de n'ôter pas à Dieu ce que vous lui avez donné, en faisant quelque chose notable contre son divin bon plaisir. Car pourvu que cela n'arrive pas, l'essence & la continuation de votre abandon, & de votre conformité au vouloir de Dieu dure toujours, parce que les fautes légéres que l'on fait sans y bien penser, ne détruisent pas le point essentiel de cette conformité.

11. J'avoue que *peu* de personnes arrivent à cet état de foi si grande & si continue, par un même acte d'amour purement spirituel. Mais je vous découvre *mon désir*; & comme je voudrois que tout le monde tâchât de connoître d'où vient que l'on ne continue pas dans cette façon de prier. C'est sans doute, qu'il semble à plusieurs que les exercices de la vie humaine interrompent cet acte d'amour continué; pour cet effet ils s'efforcent d'en faire de nouveaux, & de sensibles, afin de s'assurer, de connoître & de sentir ce qu'ils font.

Cependant il eſt certain que ce qui n'eſt point contre la volonté de Dieu, ne trouble point l'abandon, ni la conformité au divin vouloir.

O que ce grand homme & fameux ſpirituel *Grégoire Lopez* avoit excellemment compris cette pureté d'eſprit ! Sa vie étoit une perpétuelle Oraiſon, & un acte continuel de contemplation & d'amour de ſon Dieu, & de ſon prochain ; & cet acte étoit en lui ſi pur, ſi ſpirituel, & pour ainſi dire, ſi ſec, & ſi reſervé à ne donner rien au ſenſible, qu'il ſembloit plutôt un Séraphin dans un corps, qu'un homme comme les autres. Il diſoit, qu'il ne vouloit pas donner le moindre morceau à la nature, mais il tenoit l'homme intérieur, tellement ſéparé de l'extérieur, qu'en choſe quelconque il ne vouloit avoir aucun commerce avec les ſens. Et depuis qu'il fut arrivé à cet acte continuel de foi, d'abandon & d'amour, il ne ſe permettoit ni ſoupir, ni oraiſon jaculatoire, ni quoique ce ſoit de ſenſible. C'eſt-là, ma Fille, où je voudrois bien vous voir arrivée: & ce Serviteur de Dieu poſſédoit cette vertu en un ſi éminent degré, que ſon compagnon, le Licencié Loza, ſoupirant un jour en ſe promenant, & laiſſant ſortir un hélas ! il lui dit, qu'il falloit bien ainſi donner à la nature quelque morceau à manger, de peur qu'elle ne mourût de faim.

12. J'ai voulu au reſte vous découvrir le ſecret de cette ſpirituelle & continuelle façon de prier, afin que vous vous avanciez dans cette voie, que vous vous défaſſiez peu à peu des mouvemens ſenſibles des actes redoublés, & de la réflexion volontaire dans l'Oraiſon, vous aſſurant qu'en vous débarraſſant de toutes ces choſes, vous mon-

terez au plus ſublime état de l'eſprit. Je vous l'ai dit encore pour vous faire entendre, que ſi quelquefois, ſoit dans l'Oraiſon, ſoit déhors, vous goûtez quelques *douceurs* & quelques *tendreſſes d'affections*, vous ſachiez que ce n'eſt pas en cela que conſiſte la pureté de l'eſprit. Ce n'eſt qu'un acte mêlé des ſenſibilités de la nature, qui ne porte aucune ſureté d'amour de Dieu : ce n'eſt qu'un goût du ſens intérieur, qui dans ce moment prend plaiſir à ce qu'il fait.

Pour vous expliquer mieux ce que je dis, il faut que je me ſerve des paroles du grand Contemplatif, *Richard de S. Victor*, qui dans le Traité qu'il a fait ſur les Cantiques, parle de la ſorte. *La tendreſſe & la douceur que l'on ſent dans les choſes de Dieu, eſt en quelque maniere charnelle. On s'y peut tromper, & ſouvent c'eſt plutôt un effet de l'humanité, que de la grace; elle part plus du corps que du cœur, & plus des ſens que de l'eſprit & de la raiſon. De ſorte que quelquefois on s'attache plutôt au moins bon, parce qu'il eſt ſavoureux; qu'au plus avantageux, parce qu'il eſt moins agréable. C'étoit avec une pareille tendreſſe que les Diſciples aimoient, & prioient le Dieu incarné pendant qu'il vivoit au monde; ils ne vouloient pas être ſéparés de ſa perſonne; & en cela ils ne l'aimoient pas purement, & ils agiſſoient plus par le motif de leur plaiſir que de leur devoir. Ainſi*, pourſuit Richard, *un homme ſenſuel & imparfait peut croire qu'il aime Dieu, non pas parce qu'il l'aime beaucoup; mais parce qu'il ſent la douceur de ſa grace : cependant le véritable ami ſe connoît, non pas lors qu'il reçoit des bienfaits, mais lors qu'il eſt accablé de tentations & de travaux.*

Jugez de là combien de perſonnes ſpirituelles ſe trompent dans leurs douceurs & dans leurs

tendres recueillemens, s'imaginant que ce soit un délicat amour de Dieu, quoique ce ne soit bien souvent qu'un véritable amour propre.

Mais je ne m'en étonne pas, car puisque les Disciples, nourris des mamelles mêmes de la Doctrine de Jésus-Christ, & élevés sous un si grand Maître, ne se purent bien défaire de cet amour doux & sensible; ce n'est pas merveille que les spirituels de notre tems n'y arrivent pas. Mais rendons graces très-humbles à un si bon Maître, qui les a instruits, & nous aussi, à quitter toutes choses pour le suivre en *vérité*, dans une perpétuelle *souffrance*, jusqu'à la mort de la Croix.

13. Aimez cela charitablement, ma fille. Apprenez-bien cette leçon de cet excellent Maître. *Oubliez-vous de vous-mêmes.* Vuidez-vous de tout ce qui est vôtre, afin que Dieu vous remplisse de lui; puisque, comme disoient les Peres du tems de Cassien. *Où vous n'êtes pas, c'est-là justement que Dieu se trouve.*

Je ne vous parlerai pas plus au long sur ce sujet; mais j'en vais imprimer un petit Livre, où vous pourrez voir plus amplement tout ce qui regarde la doctrine dont je viens de vous donner l'abrégé. Je prie Notre Seigneur qu'il vous conserve, & qu'il vous rende telle que le désire sa divine Majesté. Ainsi soit-il. *A Madrid, du Couvent de Notre-Dame de la Merci le 23. Juillet* 1628.

Remarques faites par l'Auteur d'une Traduction Italienne de cette même Lettre.

1. LA Vénérable Mere *de Chantal*, premiere Fille de S. François de Sales, & qui eut tant de part à la fondation de l'Ordre de la Visitation,

pratiqua excellemment cette doctrine, comme il paroît dans le billet écrit de sa main à son saint Directeur, & rapporté dans sa vie; en ces termes:

Mon très-cher Pére, je ne sens plus *cet abandon, ni cette douce confiance, & je ne puis plus faire aucun* acte : *cependant il me semble que mes dispositions présentes sont plus solides & plus fermes que jamais. Mon esprit se trouve en une très-simple unité ; quant à sa partie supérieure, il ne s'unit pas, parce qu'aussitôt qu'il veut faire un acte d'union, ce qu'il tente trop souvent, il y sent de la difficulté, & connoît clairement, qu'il n'est pas nécessaire de s'unir, mais de* demeurer *uni. Mon ame ne veut autre chose que cette union pour lui servir d'exercice du matin, de la sainte Messe, de préparation à la Communion, & d'actions de graces.*

Sur tout cela, le St. répondit, qu'il *approuvoit tous ses sentimens intérieurs*, la conviant *de ne s'en divertir jamais*, & la priant, *de se souvenir que la demeure de Dieu est établie dans la paix.*

Une autre fois la même Mere lui écrivit ces paroles, aussi rapportées dans sa Vie.

J'ai tâché de faire des actes plus précis de mon simple regard, de ma totale résignation, & de mon anéantissement devant Dieu : mais sa bonté m'en a reprise; & m'a fait entendre, que tout cela naît de mon amour propre, & qu'en cela j'offense mon ame.

II. Enfin cette même Doctrine fut enseignée à la Vénérable Mere *Jeanne de* JESUS-CHRIST, de l'Ordre de la Merci, comme il se voit dans sa Vie, chap. 20. où l'Auteur rapporte, que le jour de la Purification de la Sainte Vierge 1615. étant à l'Oraison du matin, elle se proposa de faire quantité d'actes ; & comme elle demeura fort long-tems occupée dans le premier, elle s'en

attrifta ; mais la fainte Vierge lui apparût, portant fon divin Enfant, qui lui dit : *Ma fille, faites un acte d'amour pour moi, & demeurez-y ; parce que vous me plairez davantage en celui-là feul, qu'en vous laffant à vous efforcer d'en produire beaucoup d'autres.*

III. Enfin, puifque le deffein particulier que l'on a eû dans ce petit ouvrage, a été de perfuader qu'il y a des changemens à faire dans l'Oraifon ; & que l'intérieur d'une Ame ne doit pas toujours rouler fur un même pied : on a cru qu'il feroit bon d'appuyer le tout, premierement de la pratique de S. *François de Sales*, que Dieu a rendu dans ce fiécle l'Aigle des Directeurs. Car il n'eût pas plutôt accepté la conduite de la vénérable Mere de Chantal, qu'il changea fa maniere d'Oraifon, pour la mettre en liberté de fuivre l'attrait intérieur ; & dès-lors elle commença d'entrer dans la liberté des Enfans de Dieu, avec une grande fuavité intérieure, étant attirée à une forte d'Oraifon toute cordiale, & intime qui porte une fainte & refpectueufe familiarité de l'ame avec l'Epoux célefte.

O Dieu (dit depuis cette parfaite Amante) *que ce jour là me fut heureux ! Il me fembla, que mon Ame changeoit de face, & qu'elle fortoit de la captivité intérieure, où les avis de mon premier Directeur m'avoient tenue jufqu'alors.* En fa vie, *ch.* 15.

Secondement pour l'inftruire pleinement fur une matiere auffi importante, non moins pour les autres, que pour elle même, il lui donna les avis fuivans.

AVIS FORT UTILES POUR LA VIE INTÉRIEURE,

Donnés par S. François de Sales à la très-digne Mere de Chantal.

Tiré du Monastere de la Visitation de Sainte-Marie de Turin.

POUR connoître, lors que l'on ne peut agir intérieurement, si c'est que Dieu attire l'ame à la simplicité, & tranquille attention en sa présence, il y a trois marques.

(1) La premiere, de voir si on ne peut plus méditer ; qu'on n'y ait plus de goût comme auparavant : au contraire, on y trouve de l'aridité.

(2) La seconde est, quand le cœur voit n'avoir aucune envie de fixer son imagination, ni les sens, en aucune chose particuliere, ni intérieure, ni extérieure.

(3) La troisiéme plus certaine est, si votre ame prend plaisir d'être seule avec attention amoureuse à Dieu, sans considération particuliere, en paix intérieure, qui est repos, sans acte, (a) ni exercice des puissances, mémoire, entendement, & volonté ; au moins de discours, qui est d'aller de l'une à l'autre : mais seulement avec l'attention & regard général & amoureux.

Il faut avoir ces marques pour quitter la Méditation : & encore que l'ame semble ne rien faire en cette attention, & ne s'emploier à rien, à rai-

(a) *De propre effort.*

son

ſon qu'elle n'opére pas avec les ſens ; qu'elle ne croie pas ſe perdre, & être inutile. Car encore que les puiſſances de l'ame ceſſent, l'intelligence demeure ; & enfin, qu'il vous ſuffiſe, au cas dont nous traitons, que c'eſt aſſez que l'entendement ſoit abſtrait de toutes choſes particulieres, ſoit ſpirituelles, ſoit temporelles, & que la volonté n'ait envie de penſer ni aux unes ni aux autres : cela s'entend quand l'occupation ſe fait ſeulement en votre intellect, ma Fille ; car quand elle ſe communique conjointement à la volonté, ce qui eſt preſque toujours, peu, ou plus ; l'ame ne ceſſe pas d'entendre, ſi elle y veut regarder, qu'elle eſt occupée : d'autant qu'elle ſe ſent priſe d'amour, ſans ſavoir ni entendre ce qu'elle aime.

Dieu en cet état eſt l'agent particulier, qui dreſſe & enſeigne ; & l'ame eſt celle qui reçoit des biens très-ſpirituels qu'on lui donne, qui ſont l'attention, & l'amour divin tout enſemble. Alors l'ame doit aller ſeulement avec un *regard amoureux* à Dieu, ſans particulariſer d'autres actes, que ceux auxquels elle ſe ſent inclinée par lui ; demeurant en ſoi comme penſive, ſans faire aucune diligence, avec ce *regard amoureux*, *ſimple & ſincere ;* comme qui ouvriroit les yeux avec une œillade d'amour ; puiſque Dieu traite alors avec l'ame en maniere de donner, avec une attention ſimple & amoureuſe ; & que l'ame traite auſſi avec lui, en forme de recevoir, avec une connoiſſance & regard ſimple & amoureux, pour conjoindre ainſi amour à amour.

Que ſi l'ame veut agir du ſien, ſe comportant d'autre maniere que d'une *attention amoureuſe*, *très-ſimple*, *tranquillement*, *ſans diſcourir ;* elle em-

pêchera les biens que Dieu lui communique en l'attention amoureuse.

Il s'ensuit donc, que votre ame doit être fort débrouillée, tranquille, & calme, en la maniere de Dieu; car cela requiert un esprit si libre, & anéanti, que *quelque chose que l'ame voulût faire alors de pensée particuliere, ou discours, ou goût, où elle s'appuyeroit, cela l'empêcheroit*, inquiéteroit, & feroit du bruit au profond silence qui doit être en l'ame selon le sens & l'esprit, pour entendre cette profonde & délicate parole que Dieu dit au cœur en cette solitude; écoutant en une profonde paix & tranquillité; où l'ame doit ouïr ce que Dieu parle, autant que cette paix dure en elle.

Quand donc il arrivera, que l'ame se sentira mettre en silence, & aux écoutes, *le regard amoureux doit être très-simple, sans souci, ni réflexion:* ensorte qu'elle s'oublie presque pour être toute attentive, afin que l'ame demeure ainsi libre pour faire ce que l'on voudra d'elle.

Notez ma Fille, que dès lors que l'ame commence d'entrer en simple & oisif état, elle ne doit en aucun tems & saison s'employer aux méditations, ni s'attendre à des vues & faveurs spirituelles: au contraire demeurant tout debout sans appui, l'esprit délivré de tout, comme Habacuc: (*a*) *Je veillerai debout à garder mes sens, les laissant à bas: Je tiendrai ma démarche ferme sur la munition de mes puissances; ne leur laissant faire aucune pensée d'elles-mêmes. Je contemplerai ce qui me sera dit, je recevrai ce qui me sera communiqué paisiblement.* Car ma Fille, il est impossible que cette très-haute Sagesse puisse être reçue, que par un esprit

(*a*) Habac. 2. v. 1.

abstrait, & détaché des sucs & satisfactions particulieres.

Mettez votre ame en liberté, dans la paix, calme; tirez-la du suc & servitude de son opération; & ne l'inquiétez par aucun soin ni sollicitude, ni d'en bas ni d'en haut, la réduisant dans la solitude; car tant plutôt elle parviendra à cette oisiveté tranquille, avec tant plus d'abondance on lui infusera l'esprit de Sagesse divine, amoureuse, tranquille, solitaire, paisible, & suave; & ce peu que Dieu opére en l'ame dans ce saint loisir & solitude, est un bien inestimable, plus que vous ne sauriez penser.

Dieu bâtit en chaque ame, comme il lui plait, un édifice surnaturel. Mortifiez votre nature, & anéantissez ses opérations en tout ce qui peut contrarier les desseins de Dieu; car cela est votre devoir; & celui de Dieu, de vous diriger au bien surnaturel par des moyens que vous ne pouvez savoir. Dans le loisir, l'affection se déploie, comme il est expédient; & alors nous sentons les traits de l'amour divin bien plus pénétrans. Le soin enveloppe l'esprit, le repos le développe: il sera nécessaire que toute l'affection humaine des ames, par une maniere ineffable, se liquefie de soi-même, & se lance totalement en la volonté de Dieu; car autrement, comment Dieu seroit-il *tout en tout*, s'il restoit quelque chose en l'ame de l'homme?

Comme la Sagesse de Dieu, à laquelle il faut unir l'entendement, n'a ni moyens, ni maniere aucune, ne tombant sous borne, ni intelligence distincte & particuliere; & comme pour joindre en parfaite union l'ame & la Sagesse divine, il est besoin qu'elles conviennent en certains moyens

de ſimilitude entr'elles; de là vient que l'ame doit être pure & ſimple en la maniere qu'elle pourra, non limitée, ni modifiée avec quelque limite de bornes expreſſes, ou images; puiſque Dieu n'eſt compris là deſſous : auſſi l'ame pour s'unir à Dieu, ne doit avoir de forme, ni d'intelligence diſtincte.

La perfection de la mémoire eſt, qu'elle ſoit tellement abſorbée en Dieu, que l'ame oublie toutes choſes en ſoi-même, & repoſe ſuavement en Dieu ſeul, loin de tout bruit des penſées, & imaginations folâtres. Tant plus on évacuera la mémoire des formes & choſes notables qui ne ſont point Divinité, ou Dieu humaniſé, dont le ſouvenir aide toujours à la fin, comme celui qui eſt le vrai chemin, le guide, & l'auteur de tout bien : tant plus on mettra la mémoire en Dieu, & on la tiendra plus vide, pour eſpérer qu'il la remplira.

Donc, ce que l'on doit faire pour vivre en pureté & entiere eſperance de Dieu, c'eſt qu'autant de fois qu'il ſe préſentera des formes & images diſtinctes, ſans s'y arrêter, on tourne ſoudain l'ame à Dieu, vide, & toujours avec affection amoureuſe; ne penſant, ni regardant ces choſes ſinon autant que leur mémoire ſervira pour faire & entendre ce à quoi on eſt obligé; & encore, ſans les goûter, ni affectionner, de peur qu'elles ne laiſſent quelque accroche ou détourbier en l'ame. Par ainſi vous ne devez laiſſer de penſer, & vous ſouvenir de ce que vous avez à faire & devez ſavoir, pourvû que ce ſoit ſans attache.

TABLE
DES CHAPITRES
DU MOYEN COURT, &c.

CHAPITRE I.

FIN.

COURTE APOLOGIE POUR LE MOYEN COURT, &c.

A raison de quelques Oppositions qu'on a suscitées contre ce petit Ouvrage.

COURTE APOLOGIE POUR LE MOYEN COURT, &c.

SOMMAIRE.

§. I.

1. 2. 3. *Que le motif, le tems, le but, la matiere de ce petit livre, devoient l'avoir mis à couvert de tout soupçon & de tout mauvais sens. Raison du silence de l'auteur sur cela; & du présent écrit.*

JE n'ai contribué à l'impression du petit livre intitulé *Le moyen court & facile de faire Oraison*, que par ma soumission, ainsi que je l'ai déja déclaré dans la Préface; n'ayant jamais eu d'intention d'écrire que pour ma propre édification & celle de quelques personnes auxquelles j'étois singulierement unie par les liens d'une charité toute chrétienne, & parce que je me suis persuadée que l'aveugle obéissance devoit prévaloir chez moi à une humilité propriétaire. Depuis cette impression, quantité de personnes ont crû en le lisant qu'il y avoit bien des choses aux-

quelles on pouvoit donner un mauvais sens, quoiqu'il eût dû, ce semble, être plus excusable par le long tems qu'il étoit écrit avant les fâcheux bruits produits par des gens qui ayant abusé de l'exercice du monde le plus pur & le plus utile, ont corrompu ce qu'il y avoit de plus saint, & ont contraint même les personnes les plus charitables de former des préjugés contre les sentimens les plus chrétiens, lors qu'ils sont couverts de termes peu usités ; à cause que la corruption, qui s'est glissée dans le lieu saint, laisse une présomption fâcheuse contre tout ce qui regarde l'intérieur. Comme il n'étoit alors mention d'aucune de ces choses, & qu'ainsi que je l'ai dit, je n'avois eu nulle intention de faire mettre ce petit Ouvrage sous la presse, je ne m'attachai pas à en expliquer tous les endroits qui pouvoient faire quelque peine, ni à ne me point servir de termes auxquels on pût donner un mauvais tour ; quoique je proteste devant Dieu, qui est témoin de tout ce qui se passe dans le cœur de l'homme, que, lorsque je l'écrivis, je n'avois jamais ouï parler de tant d'horribles choses que l'on a depuis ce tems publiées, & que je l'écrivis avec un cœur simple & sincere.

2. Lors qu'il fut imprimé pour la premiere fois, l'acueil favorable que les personnes, qui l'ont depuis combattu, lui firent, me persuada qu'il pouvoit être d'autant plus utile aux ames, que l'exercice de la Présence de Dieu, que je tâchois d'y insinuer, me l'avoit été à moi-même. Je ne me suis jamais proposé d'autre but dans tout ce que j'ai écrit que de faire connoître l'avantage qu'il y a de *marcher en la présence de Dieu.* J'avoue que j'ai désiré avec ardeur que le cœur de tous

les Chrétiens fut rempli de cette adorable Présence ; & loin que je puisse m'imaginer qu'un exercice si saint pût causer aucun mal, je suis convaincue que c'est la source de tout bien, & la clef de la perfection. Je fais même plus de justice aux personnes qui se sont trouvé peinées par sa lecture : je crois qu'ils approuvent, qu'ils estiment, qu'ils respectent cet exercice de la Présence de Dieu, qui est le sûr moyen de rendre l'homme de charnel, spirituel, & de le faire vivre sur la terre d'une vie toute angelique : car quelle apparence y auroit-il de croire que des Chrétiens, qui font profession de piété, se pussent persuader qu'un exercice qui fait le bonheur des Anges, pût nuire aux hommes ? je fais, dis-je, plus de justice à ces personnes ; & je crois que le zele qu'ils ont, leur faisant tout appréhender, leur a donné de la défiance de ce qui étoit mal expliqué dans un tems où presque tout est à craindre.

3. J'ai demeuré jusqu'à présent dans le silence, laissant au Public le droit de censurer ou d'approuver un livre où je ne voulois prendre aucune part. Je me contentois de l'assurance que j'avois au-dedans de moi-même de l'éloignement où j'ai toujours été de tout ce qui seroit le moins du monde suspect ; & je croyois qu'il étoit meilleur pour moi de porter en secret toutes les humiliations qui pourroient me revenir d'une censure publique, que de me mêler d'expliquer de nouveau ce qui est obscur pour les personnes qui n'ont pas une forte expérience des voies intérieures par lesquelles Dieu a conduit les plus grands Saints : car pour celles qui ont cette expérience, je ne doute point qu'elles ne découvrent au travers de quelques mots obscurs que mon igno-

rance m'a fait gliſſer, la ſimplicité de la vérité cachée ſous un habit qui la déguiſe aux yeux des autres hommes. Je me contentois, dis-je, dans ces décris publics de reſter dans un ſilence exact; & j'en aurois toujours uſé de la même maniere, ſi on n'avoit ſouhaité de moi que j'éclairciſſe ces endroits, & que je fiſſe voir à tous ceux qui les liront comment ils ſe doivent entendre. Peut-être mon ignorance fera-t-elle que je les obſcurcirai encore en voulant les éclaircir; mais je me contenterai de cette ſeconde faute involontaire, puiſque je ne l'aurai faite que par ſoumiſſion.

§. II.

4. 6. *Qu'il faut diſtinguer ici deux ſortes d'inſtructions; dont les unes ſont générales & pour tous; les autres particulieres & pour des perſonnes plus avancées. Explication de ceci.*

7. 8. *Notre ſoumiſſion à Dieu par obéiſſance eſt le but de tout l'Ouvrage, Le Silence intérieur qu'il recommande ne va que là, & non à ſupprimer les bonnes penſées.*

9. *Explication de quelques conſeils ou avis particuliers pour des perſonnes de certains états.*

10. *Touchant la* mortification.

11. 12. *Touchant l'état* paſſif, *& le renoncement.*

13. 14. *Touchant la* Confeſſion, *ſon examen, l'oubli des fautes.*

4. Il y a des inſtructions *générales* dans ce petit livre; il y en a de particulieres.

Les générales ſont celles qui apprennent à chercher Dieu dans le fond du cœur, à ſe recueillir, à faire une lecture méditée, une Oraiſon d'affection, à tâcher d'acquérir la Préſence de Dieu en

toutes

toutes choses. L'Exercice de la présence de Dieu, la priere du cœur, est donc généralement pour tous les Chrétiens; puis qu'une priere que les lévres articulent, & que le cœur ne forme pas, ne peut passer pour priere. Dieu nous dit dans l'Ecriture; (a) *Ce peuple m'honore des lévres, mais son cœur est loin de moi.* Il faut donc prier de cœur; il faut marcher dans la vue de Dieu: il suffit d'être Chrétien pour être obligé de prier & d'agir de cette sorte. Ces principes donc sont généraux pour tous les Chrétiens.

5. Il y a des avis *singuliers* & qui ne sont pas pour tous; mais seulement pour les personnes qui, après avoir été touchées de Dieu, ont goûté le bonheur d'une Présence plus infuse qu'acquise, que Dieu conduit d'une maniere particuliere & comme par la main; qui éprouvent la douceur de son domaine, & qui ont au-dedans d'eux-mêmes ce témoignage dont parle St. Paul. (b) de la Filiation divine; qui ont passé par les douces rigueurs de la pénitence la plus exacte; qui ont travaillé solidement & avec courage à la mortification de leurs sens & de leurs passions, sans quoi ils ne pourroient être intérieurs: car il est impossible que l'homme sensuel devienne spirituel; s'il devient spirituel, il faut nécessairement qu'il cesse d'être sensuel.

6. Ces seconds avis ne sont donc que pour les personnes mortifiées, qui travaillent sincérement à l'entier renoncement d'eux-mêmes, qui aspirent à la pratique des conseils Evangeliques, qui ont la Loi de Dieu gravée dans le fond de leur cœur; qui sont animés de la Charité pure, quoiqu'ils ne présument pas de l'être, qui sont dans

(a) Matth. 15. v. 8. (b) Rom. 8. v. 16.

la pratique exacte des plus pures vertus, qui travaillent sans cesse à la mortification de leur esprit propre, & au renoncement de leur volonté par une soumission continuelle à la volonté de Dieu; qui ont du goût spirituel, & non pas toujours sensible pour la croix & l'humiliation, qui reçoivent également les biens & les maux de la main de Dieu.

Cette disposition étant le fruit de la priere du cœur & de la Présence de Dieu, & ne se trouvant que dans ceux qui savent plus prier de cœur que de bouche; il faut donc avant toutes choses enseigner aux Chrétiens cette priere du cœur, & l'exercice de la présence de Dieu : & lorsqu'à la faveur de ces deux exercices ils seront parvenus à l'aquisition des vertus dont nous venons de parler, quoiqu'ils ne soient pas encore perfectionnés, ils pourront se servir des avis qui sont donnés pour les personnes plus avancées.

Comme ceci n'avoit point été expliqué, on a crû que l'on vouloit mettre tout le monde également dans une disposition *passive*, qui ne dépendent pas de nous, ne peut jamais être opérée par notre travail, quoiqu'elle en puisse être le fruit, Dieu donnant après une fidele pratique son infusion divine.

7. Si nous étions bien convaincus de notre extrême impuissance, du fonds de corruption qui est en nous, qui se glisse dans les meilleures choses, de la facilité que nous avons à corrompre par notre orgueil & par la vaine complaisance les œuvres les plus vertueuses, nous conviendrions plus aisément de la nécessité où nous sommes de nous laisser conduire par le Saint Esprit, de soumettre notre opération à celle de Dieu, &

de faire comme un enfant qui tient la plume sous un excellent écrivain, qui pour ne point faire de faux traits se laisse conduire & manier au gré du maître qui l'enseigne.

J'avoue simplement que je ne comprens pas qu'il y ait plus d'humilité à se rendre le principe de nos propres actions, qu'à se laisser mouvoir à l'Esprit de Dieu : comme l'obéissance extérieure est la plus sûre marque de l'humilité extérieure; la soumission & la dépendance à l'Esprit de Dieu est la plus forte preuve de l'humilité intérieure. C'est cette double humilité, ou si vous voulez, cette double OBÉISSANCE, que l'on a tâché d'insinuer dans tout ce petit Ouvrage. Toutes les autres maximes qui y sont décrites, ne sont qu'une suite de celle-là : car si on dit qu'il faut se taire devant Dieu, on suppose que Dieu parlant au fond du cœur, il invite lui-même au silence, & on ne le fait que pour lui obéir.

8. On a crû que l'on vouloit en parlant du *Silence intérieur* supprimer toutes les bonnes pensées & toutes les paroles du cœur. Les pensées de l'esprit, qui sont produites par les affections épurées d'un cœur qui aime son Dieu, sont très-bonnes. Ce ne sont pas celles-là qu'il faut supprimer; mais celles que la créature forme souvent plus pour satisfaire son esprit, que pour échauffer son cœur. Il faut que le cœur agisse & tende incessamment à son Dieu par l'affection : mais lors que cette même affection attire dans ce cœur l'infusion de la grace, il faut que ce même cœur, qui s'ouvroit comme une bouche pour parler, s'ouvre en se taisant pour recevoir la nourriture divine. C'est donc apprendre à préparer le cœur; & lorsque ce cœur est préparé, comme dit le

Roi-Prophête, (*a*) *Mon cœur eſt préparé*, & que Dieu ayant écouté la préparation de ce cœur ſe plait de s'y communiquer par une charité infuſe, ſe ſoumettre en ſe taiſant avec une humilité pleine de reſpect.

C'eſt à cela que ſe réduiſent toutes les pratiques du petit livre.

9. Mais comme il y a outre la pratique quantité d'expériences que les perſonnes qui marchent dans la voie de l'eſprit peuvent faire, c'eſt ce qui a obligé de donner certains conſeils, non comme choſes que tous doivent pratiquer; mais ſeulement les perſonnes de cet état. Ceux, à ce que l'on m'a dit, qui ont fait le plus de peine, ſont ceux-ci.

10. Premierement, où il eſt parlé *de la mortification*. (*) On dit, que j'ai voulu détruire les mortifications extérieures, lorſque j'ai fait voir combien le recueillement intérieur eſt néceſſaire à la mortification extérieure. Si on examinoit l'endroit où il eſt dit : (*b*) *Je n'entens pas par-là qu'il ne faille pas ſe mortifier. La mortification doit toujours accompagner l'Oraiſon ſelon ſes forces, l'état d'un chacun, & l'obéiſſance. Mais je dis qu'il ne faut pas ſe fixer à telles ou telles auſtérités ; mais ſuivant l'attrait intérieur & s'occupant de la préſence de Dieu, ſans penſer à la mortification en particulier, Dieu en fait faire de toutes ſortes ; & il ne donne point de relâche aux ames qui ſont fideles à s'abandonner à lui, qu'il n'ait mortifié en elles tout ce qu'il y a à mortifier.* Il eſt aiſé à voir par ce que je viens de rapporter, que l'on n'a jamais prétendu détruire la mortification extérieure, ſi néceſſaire pour devenir intérieur : mais faire concevoir, qu'elle tire ſa

(*a*) Pſ. 107. v. 2. (*) Chap. X. (*b*) La même n. 3.

principale force du recueillement intérieur. Cette maniere de faire les pénitences en ôte le défaut, qui eſt la propre volonté & l'inconſidération. Lorſque l'on fait voir la néceſſité d'une pratique, on ne donne pas pour cela l'excluſion aux autres : c'eſt pourquoi on avoit déclaré dans la Préface, que ſi on ne parloit pas de toutes ces choſes en particulier, on ne laiſſoit pas d'en faire tout le cas que l'on doit ; mais que ne s'étant propoſé qu'un but, qui étoit d'inſtruire de l'Oraiſon, & de la pratique de la préſence de Dieu, on n'avoit pas mis quantité de maximes que l'on reſpecte, & que les autres livres enſeignent.

Il eſt encore donné dans la page 41 (*a*) une pratique très-utile pour la mortification extérieure.

11. Lorſqu'il eſt parlé de l'*état paſſif*, on n'entend jamais un état pareil à celui d'une choſe inanimée, dont on fait ce que l'on veut ſans qu'elle y puiſſe même contribuer par ſa ſoumiſſion. Il n'en eſt pas de même de l'homme, qui fait des actions d'autant plus nobles & relévées qu'elles ſont plus conformes aux vouloirs divins ; puiſque c'eſt véritablement la volonté de Dieu qui donne le prix & la valeur à une action. Or l'action qui nous fait ſoumettre librement & volontairement à la motion divine, & qui fait que nous nous laiſſons agir par l'action de Dieu, pouvant faire des actions de propre volonté, eſt ſans doute un ACTE très-méritoire, étant une obéiſſance à Dieu très-parfaite. Je croyois avoir ſuffiſamment expliqué cet endroit dans le Chap. *des actes*, qui eſt le XXI. pour qu'il ne fit point

(*a*) Edit de Lyon. (Ici Ch. 10. n. 3. voyez auſſi Ch. 7. n. 2. 3.)

de difficulté. De plus j'ai fait voir dans le Chap. XII. (*a*) parlant du *Silence* intérieur, qu'il n'étoit point causé par la disette, mais par l'abondance d'une opération de Dieu intérieure plus forte que la nôtre, qui en nous faisant taire à tout & de tout, nous apprend ce langage de la Divinité.

Ce n'est donc point un silence causé par une inaction vague, & forgée par un esprit imaginaire; mais une obéissance rendue au vouloir divin. Or si, selon l'Ecriture, (*b*) *Obéir à Dieu, vaut mieux que d'offrir la graisse des moutons*, il est aisé de conclure que cette soumission pratiquée dans le silence intérieur, lorsque Dieu le forme en nous, est une très-bonne œuvre.

12. Car je n'ai point prétendu parler dans cet ouvrage pour des ames qui n'ayant nul attrait intérieur, ni aucune mortification, se fabriquent des dévotions à leur mode; mais pour celles qui [c] étant dans la pratique du renoncement intérieur & extérieur, suivent Jésus-Christ par le petit sentier de la croix & de la mort à eux-mêmes, pratiquent les conseils évangeliques autant qu'il est en leur pouvoir, & sur-tout la pauvreté d'esprit, qui n'est autre que l'humilité sincere; cette pauvreté d'esprit étant la base & le fondement de la vie de l'esprit. Si nous vivons selon l'esprit, il est sûr que nous mourrons à notre homme charnel; & si nous mourrons à tout ce qui n'est point Dieu, nous vivrons à Dieu seul : mais comme la pratique du renoncement à tout nous fait vivre de la vie de l'esprit, & nous communique de plus en plus cette vie; aussi la vie de l'esprit pratiquée comme nous l'avons dit, nous fait re-

(*a*) N. 3. 4. (*b*) 1 Rois 15. v. 22. (*c*) ou, *entrant*.

noncer à nous de plus en plus : car qui voudroit attendre d'être parfaitement renoncé pour vivre de la vie de l'esprit, ne pouvant parvenir au parfait renoncement que par cette vie, n'y parviendroit jamais : de même celui qui prétend être spirituel sans se renoncer soi-même, prétend une chimere, dont il ne viendra jamais à bout.

L'intérieur bien pris est la source de la vie : c'est la paix & la joie au S. Esprit. L'intérieur mal pris & fabriqué par la propre volonté seroit une source de Mort.

13. On a eu beaucoup de peine sur ce qui est dit dans la Section XV. *de la Confession.* Je crois que les esprits pleins de droiture n'en auroient aucune si on s'étoit expliqué nettement. Je n'ai nullement prétendu que la maniere d'*examen* dont il est parlé, fût propre pour tous : je me figurois l'avoir éclairci en disant, que l'*examen doit être conforme à l'état de l'ame.* Je n'ai prétendu parler que pour les ames que Dieu attire singulierement, & qu'il conduit d'une maniere particuliere, dont l'opération souveraine interdit souvent le raisonnement & la propre réflexion; dans le cœur desquelles Dieu infuse un amour plein d'onction, un amour douloureux & une doulour amoureuse, qui leur ferme souvent la bouche aux pieds d'un Confesseur qui connoît leur simplicité. Je n'ai jamais ni crû ni prétendu que ce fut une pratique propre au commun des Chrétiens. Bon Dieu! combien en sont éloignés ceux qui étant tous charnels, ne vivent que par les sens, & ne connoissent aucune des opérations de l'Esprit Saint dans les ames!

14. Lors que j'ai parlé dans la même Section, (nomb. 4.) de *l'oubli des fautes*, je ne

parle que pour les ames pures, qui par la miséricorde de Dieu sont affranchies de la volonté de pécher, quoi qu'elles ne soient pas exemtes des foiblesses qui sont attachées à la nature corrompue. Ces personnes, auxquelles Dieu ne laisse pas passer la moindre faute sans la leur reprocher, sont étonnées que souvent lors qu'elles se confessent, ces foiblesses sont disparues de leur mémoire; elles s'en inquiétent, & croient s'en ressouvenir à force de réflexions, ce qui est pour elles un travail autant pénible qu'inutile, qui les trouble sans effet, & leur fait perdre l'amour douloureux. Ces personnes étant accoutumées à une grande pureté de vie, éprouvent que les fautes les plus considérables se présentent à leur esprit sitôt qu'elles s'approchent du tribunal : mais les autres fautes qui ont été effacées par la bonté de Dieu après la correction qu'il leur en a faite, disparoissent de leur esprit. Comment trouvera t'on à redire sur ce que l'on porte ces ames à demeurer en repos, en oubliant des fautes que les Confesseurs ne jugent pas eux-mêmes être une matiere suffisante pour appuyer leur absolution? Il est aisé de voir par là, qu'il n'y a que le défaut d'explication qui puisse faire de la peine.

§. III.

15. *Solutions de quelques autres difficultés suscitées sur deux ou trois sujets particuliers. Si par la doctrine de la résignation acquise, on anéantit l'usage du* Pater, *ou de l'Oraison Dominicale.*

16. 17. 18. *De* l'union essentielle, *empêchée par la propriété ou concupiscence de l'esprit, de la des-*

truction de laquelle propriété nait la vraie connoissance de soi, de Dieu, l'amour pur, toutes les vertus solides, & enfin l'union avec Dieu par la parfaite charité.

19. *Ce que c'est que la remanence d'une* impureté superficielle.

20. *Sur l'état* permanent *de la grace.*

15. Il reste encore quelques difficultés, qui sont celles, à ce que l'on m'a dit, contre lesquelles on tire de plus fâcheuses conséquences. J'espére qu'elles ne feront aucune peine, lors que je les aurai expliquées avec ma simplicité ordinaire, protestant que je soumets encore ce que j'écris ici, comme j'avois déja soumis le petit livre.

La premiere de ces difficultés est, que l'on dit, qu'en faisant voir qu'à force de se résigner à la volonté de Dieu, l'ame lui devient soumise & conforme, on ôte l'usage du *Pater*, puisque Jésus-Christ, qui nous ordonne de dire le *Pater*, veut que nous demandions toujours cette conformité; & que celui qui seroit fort résigné, n'auroit plus besoin de dire le *Pater*. A cela je réponds, que le plus résigné ne s'exemtera jamais de dire le *Pater* pour ces motifs : car quoique l'on sache que l'on puisse en cette vie acquérir par la grace de Dieu l'entiere résignation, nul ne présume pour soi d'avoir cette résignation : & lorsque Dieu fait écrire des maximes qui regardent la perfection, celui qui les écrit ne présume point d'avoir acquis la perfection, & n'y pense pas même : il se contente d'écrire, sans retour sur soi, suivant les lumieres qui lui sont données.

Mais pour répondre aux objections, je dis,

que, si nous ne pouvions acquérir par la grace de Dieu la parfaite résignation, Jésus-Christ ne nous auroit pas ordonné de demander, *que votre volonté soit faite* : on demanderoit ou une chimere, ou une chose que l'on ne peut jamais obtenir. Si on ne demande par la volonté de Dieu que ce que l'on peut obtenir, on peut donc parvenir en cette vie à la résignation parfaite, qui est la conformité & uniformité de notre volonté à celle de Dieu. Pourquoi ne pourrions-nous avoir dans la nouvelle Loi, quoiqu'elle soit une Loi de grace, ce que les Saints de l'ancienne ont eu d'une maniere très-éminente? (*a*) Qui pourra dire qu'Abraham en sacrifiant à Dieu son fils unique, n'étoit pas parfaitement résigné? & Job, qui dans les pertes les plus extrêmes ne fait que bénir le Nom du Seigneur, & nous apprend que nous devons recevoir avec une égalité parfaite les biens & les maux de la main du Seigneur, seroit-il soupçonné de n'avoir pas la parfaite résignation? Concluons-donc, que l'on peut acquérir la parfaite résignation; mais que cette acquisition étant ignorée presque toujours de celui qui la posséde, n'est pas une exclusion de dire le *Pater*. Il n'y a point de paroles dont on ne puisse tirer des conséquences favorables ou

(*a*) Il est à remarquer qu'il n'est parlé ici que de la parfaite résignation, & non du péché veniel.

(*b*) Cette conséquence qu'on vient de rejetter, n'est pas seulement désavantageuse; elle est même absurde & tout à fait nulle. Car puisque tout homme qui dit le *Pater*, ne prie pas pour soi seulement, mais pour toute la généralité, soit des hommes, soit du Christianisme, comme il paroît par les termes pluriels de *notre* & de *nous*, qui y sont exprimés dès le commencement jusqu'à la fin; quand quelqu'un pour sa personne seroit le plus parfaitement ré-

désavantageuses. Je prie le Lecteur d'en tirer de favorables de ce qui n'a été écrit qu'avec une entiere simplicité & par obéissance.

16. La seconde difficulté est sur ce que j'écris de l'*union à Dieu*, supposant que l'union à Dieu puisse être dès cette vie. C'est une vérité qui est écrite par tant de Saints, & dont Jésus-Christ nous a donné la certitude, demandant (*a*) cette union pour nous, que cela ne fait nulle difficulté.

Ce qui a paru en faire aux personnes qui m'en ont parlé, c'est que je dis, que l'*union essentielle*, ou immédiate, ne se peut faire que *par la perte de la propriété*. Ils disent ne point connoître d'autre propriété que la concupiscence: & tirant de là une conséquence, ils soutiennent, que la concupiscence demeurant en nous tant que nous vivons, c'est une erreur de dire que l'on puisse être affranchi en cette vie de la concupiscence. Que si l'union essentielle ou immédiate ne se peut lier que par l'entier affranchissement de la concupiscence, elle n'est donc point pour cette vie; puisque c'est une erreur de dire qu'il y ait un état entierement affranchi de la concupiscence.

17. Ces raisons qui en un sens sont très-justes, convainquent d'abord les esprits, & laissent aisément la pensée que le sentiment contraire est erronné. Cependant il n'y a rien d'erronné dans ce qui est avancé là-dessus dans le petit Livre; mais bien des sentimens mal expliqués. Je sou-

signé, & qu'il fautoit même qu'il l'est, cela ne pourroit l'empêcher de faire toutes les demandes du *Pater* pour tous en général, ou pour tout le corps dont il fait qu'il est membre. Moïse, si résigné, si fidéle à Dieu, & si Saint, en prioit-il moins pour le peuple d'Israël, en disoit-il moins au Seigneur; *Effacez nos iniquités, & nos péchés, & possédez-nous comme votre héritage*? *Exod.* 34. v. 9.

(*a*) *Jean* 17. v. 21.

mets pourtant ce que je dis ici.

Ce que j'ai toujours qualifié du nom de *propriété*, eſt dans l'*eſprit* ; & ce à quoi j'ai donné le nom de *concupiſcence*, eſt dans la *chair*. La *propriété*, ſelon ce que je comprens, eſt concupiſcence d'*eſprit*, qui en s'appropriant ce qui n'eſt dû qu'à Dieu, corrompt ce qu'il y a de meilleur. Elle prend ſa part en tout ce que Dieu fait : c'eſt la mére des péchés de l'eſprit, la ſource des larcins & des déguiſemens intérieurs, par laquelle l'homme ſe dérobe à lui-même la connoiſſance de ce qu'il eſt, & ſe revêt des rapines qu'il a faites à ſon Dieu. Je dis que cette *propriété* eſt entierement oppoſée à l'union à Dieu, & que Dieu la détruit avant que d'honorer l'ame de ſon Union.

Comment la détruit-il ? En donnant à l'homme une réelle expérience de ce qu'il eſt, en le dépouillant de ſes uſurpations : & c'eſt là véritablement la connoiſſance de Dieu & de ſoi-même, que S. Auguſtin demandoit avec tant d'inſtance.

Cette connoiſſance qui vient de l'expérience fonciere de ce que nous ſommes, eſt la ſûre & la véritable CONNOISSANCE DE NOUS-MEMES.

La CONNOISSANCE DE DIEU, qui procéde du *dépouillement* de nos uſurpations, eſt la connoiſſance la plus parfaite que nous puiſſions avoir en cette vie : car nous connoiſſons Dieu par la foi dans ſon tout ; & nous nous connoiſſons par la même foi dans notre néant.

Cette double connoiſſance produit l'AMOUR PUR & déſintéreſſé, qui voulant tout pour le tout, ne prétend & ne veut rien pour le néant que le néant même.

C'eſt la ſource de l'HUMILITÉ parfaite, de la patience, de la douceur & des autres vertus; car celui qui ne mérite rien, ne prétend rien, & ne croit pas qu'on lui faſſe de tort.

Cette déſappropriation eſt ce qui rend l'ame ſimple, ſoumiſe & réſignée & qui par conſéquent la diſpoſe pour être unie à la ſuprême & ſimple vérité, qui n'eſt autre que Dieu même par le moyen de la pure charité.

19. La troiſiéme difficulté eſt dans la Section XXIV: (a) où il eſt parlé de la purification de l'or, & d'une *impureté ſuperficielle*. Dieu m'eſt témoin que je n'ai jamais prétendu parler d'autres choſes que de certains défauts extérieurs & purement naturels que Dieu laiſſe aux plus grands Saints pour les dérober à leur orgueil, & à la vue des hommes, qui ne jugent que ſelon l'apparence, pour les préſerver de la corruption & les (b) *cacher dans le ſecret de ſa face*: & comme lorſque je l'écrivis, il n'avoit jamais été fait mention des abus dont on a parlé depuis, & que cela ne m'étoit jamais tombé dans l'eſprit, je ne m'imaginai jamais que l'on pût en tirer de pareilles conſéquences. Ceci eſt d'autant plus croyable qu'il n'y eſt parlé que d'une ame déja purifiée & éprouvée par le feu de la tentation & de la tribulation.

20. La derniere difficulté eſt, que l'on dit, que j'ai voulu établir un *état permanent* & de confirmation en grace dont on ne *pût décheoir* en cette vie.

A cela je réponds, que j'ai prétendu effectivement établir un *état permanent*; mais non pas un état dont *on ne puiſſe décheoir*. Je m'explique.

(a) Chap. 24. nomb. 4. (b) Pſ. 30. v. 21.

J'appelle un *état permanent* pour l'intérieur celui qui est affranchi des vicissitudes continuelles que l'on éprouve dans les commencemens de la vie spirituelle, avant qu'une longue habitude ait établi l'ame dans le bien, & que l'exercice de la Présence de Dieu ait rendu cette présence comme naturelle, & que de l'éloignement où nous retient notre propre volonté, il nous ait [a] fait entrer dans la parfaite résignation en la maniere que nous l'avons expliqué ; c'est ce que j'appelle *permanence*, n'ayant jamais pensé, ni à la justice, ni à la grace sanctifiante, étant trop ignorante pour savoir ces choses. J'ai donc voulu parler de cette permanence, dont Jésus-Christ lui-même nous a parlé, dont S. Jean nous instruit d'une maniere si belle dans ses Epîtres. Jésus-Christ a dit [b] *Si quelqu'un fait ma volonté*, parlant de la parfaite résignation, *nous viendrons à lui, & nous ferons notre demeure en lui.* Cette demeure marque une permanence intérieure. Jésus-Christ ne dit-il pas, [c] *Demeurez en mon amour ?* St. Jean [d]. *Celui qui demeure en charité, demeure en Dieu ;* & le reste de ses Epîtres, que je ne cite pas pour éviter la longueur. St. Paul n'a-t-il pas dit ; [e] *Nous sommes assurés*, ce mot est très-expressif, *que ni la mort, ni la vie — ne nous sépareront jamais de la charité de Dieu, qui est en Jésus-Christ Notre Seigneur ?*

Il n'y a rien qui n'ait un sens désavantageux ; & un sens très-excellent. Si on veut bien lire ce petit livre avec une prévention pleine de charité, telle que l'exige, ce semble, la simplicité avec

(*a*) *ou*, nous ait laissé & permis d'entrer. (*b*) Jean 14. v. 21. 23. (*c*) Jean 15. v. 9. (*d*) 1 Jean 4. v. 16. (*e*) Rom. 8. v. 38. 39.

laquelle il l'a été écrit, je m'assure, que les nuages qui se sont élevés contre lui, se dissiperont facilement ; & que la charité du lecteur suppléant à mon ignorance, lui fera goûter la vérité telle que je l'ai voulu dire, quoique mal exprimée. J'ai toujours écrit par obéissance ; & j'ai soumis tout ce que j'ai écrit, & le soumets encore, protestant que j'aimerois mieux mourir que de m'écarter le moins du monde de l'Esprit de l'Eglise. Aussi ne me suis-je pas mise en peine de ce que l'on pouvoit faire de ce petit livre : quelque destinée qu'il pût avoir, je serai contente ; puisque je ne cherche uniquement que la volonté de Dieu, qui se trouve aussi bien dans la destruction de nos ouvrages, que dans leur succès. Avril 1690.

Indice & Sommaire de la Courte Apologie.

§. I.

§. II.

§. III.

LES

LES TORRENS SPIRITUELS.

TRAITÉ

Dans lequel sous l'emblême d'un TORRENT, on voit,

Comment Dieu, par la VOIE DE L'ORAISON passive en Foi, *purifie & dispose prochainement les ames qui doivent arriver ici à une vie nouvelle, & toute divine.*

Retouché & augmenté sur une Copie revue par l'Auteur.

AMOS Ch. V. v. 24.

Revelabitur quasi aqua judicium, & justitia quasi Torrens fortis.

Mes jugemens, *pour purifier les ames de leurs péchés*, se manifesteront comme de l'eau, & ma justice en façon d'un gros Torrent.

LES TORRENS SPIRITUELS.

PREMIERE PARTIE.

LETTRE DE L'AUTEUR.

à son CONFESSEUR,

Servant de PRÉAMBULE.

Vive Jésus, Marie, Joseph!

C'Est en leurs noms, & pour obéir à Votre Révérence, que je vais commencer à écrire ce que je ne sais pas moi-même, tâchant autant qu'il me sera possible de laisser conduire mon esprit & ma plume au mouvement de Dieu, n'en faisant point d'autre que celui de ma main. Mais comme mes infidélités, & la pente naturelle que nous avons à mêler ce qui est nôtre à ce que Dieu fait, pourroient bien m'engager, sans le vouloir, à mêler mes atomes & mes impuretés parmi les rayons divins; j'espére que Notre Seigneur vous les fera distinguer; & que cette impureté ne pouvant s'allier au Soleil, servira à le mieux découvrir, & à faire connoitre davantage sa pureté. Je reconnois donc que tout ce qui se trouvera de bon, sera de Notre Sei-

gneur, n'y ayant moi-même aucune part, puisque lorsque je commence à écrire, je ne sais point ce que je dois écrire; & que même s'il me venoit des pensées sur cela, je les regarderois comme des distractions; & l'attention que j'y ferois, comme des infidélités notables. Tout ce qui se trouvera gâté, sera mon propre: & comme je sais que c'est à votre lumiere, mon très cher Pere, que ceci sera exposé, j'écris simplement & sans retour ce qui me viendra dans l'esprit, laissant à Votre Révérence le soin de séparer le vil du précieux, l'humain du divin, & l'erreur de la vérité.

CHAPITRE I.

1. *Les ames touchées de Dieu sont poussées à sa recherche.*
2. 3. *Mais en différentes manieres, expliquées par une similitude, & reduites à trois.*

1. SITÔT qu'une ame est touchée de Dieu, & que son retour est véritable & sincere; après la premiere purgation, que la confession & la contrition ont faite, Dieu lui donne un certain instinct de retourner à lui d'une maniere plus parfaite, & de s'unir à lui. Elle sent alors qu'elle n'est pas créée pour les amusemens & les bagatelles du monde: mais qu'elle a un centre & une fin où il faut qu'elle tâche de retourner, & hors de laquelle elle ne trouve jamais de véritable repos.

2. Cet instinct est mis dans l'ame d'une maniere très-forte; en quelques ames plus, & en d'autres moins, selon les desseins de Dieu: mais

elles ont toutes une impatience amoureuſe de ſe purifier, & de prendre les voies & moyens néceſſaires pour retourner à leur ſource & origine, ſemblables aux rivieres, qui après qu'elles ſont ſorties de leurs ſources, ont une courſe continuelle pour ſe précipiter dans la mer. Vous voyez même que de toutes ces rivieres les unes vont gravement & lentement; & les autres vont avec plus de vîteſſe : Mais il y a des fleuves & des *Torrens* qui courent avec une impétuoſité effroyable, & que rien ne peut arrêter. Toutes les charges que vous pourriez leur donner, & les digues que vous pourriez mettre pour empêcher leur cours, ne ſerviroient qu'à en redoubler la violence.

3. Il en eſt ainſi de ces ames. Les unes vont doucement à la perfection, & elles n'arrivent jamais à la mer, ou que très-tard, ſe contentant de ſe perdre dans quelque riviere plus forte & plus rapide, qui les entraîne avec elle dans la mer : les autres, qui ſont les ſecondes, y vont plus fortement & plus promptement que les premieres. Elles y portent même avec elles quantité de ruiſſeaux : mais elles ſont lentes & pareſſeuſes en comparaiſon des dernieres, qui ſe précipitent avec tant d'impétuoſité, qu'elles ne ſont même bonnes à gueres de choſes. On n'oſe naviguer ſur elles, ni leur confier aucune marchandiſe, ſi ce n'eſt en certains endroits & en certains tems. C'eſt une eau folle & téméraire, qui ſe bat contre les rochers, qui effraye de ſon bruit, & qui ne s'arrête à rien : Les ſecondes au contraire, ſont plus agréables & plus utiles : leur gravité plaît, & elles ſont toutes chargées de marchandiſes ; & on y va ſans crainte & ſans péril.

Il faut voir avec l'aide de la grace ces trois sortes de différentes personnes sous ces trois figures que j'ai proposées, & commencer par les premieres pour heureusement finir par les dernieres.

CHAPITRE II.

De la premiere voie, qui est active & de Méditation.

1–5. *Ce qu'elle est, ses foiblesses, usages, occupations, avantages, &c.*

6–9. Avis *capital, dont l'inobservance est la source de presque toutes les disputes & difficultés qu'on fait naître des voies passives, & qu'on leur objecte ensuite absurdement.*

10–12. *Ames pour la méditation : elles doivent être menées par là aux affections. Avis touchant leur sécheresse & impuissance.*

13. 14. *Lectures, Livres, Auteurs spirituels & intérieurs, combattus des autres mal à propos.*

15. 16. *Avis touchant les Directeurs, soit bons, soit mauvais.*

17–19. *Capacité & incapacité des ames. Les simples sont plus propres que les grands raisonneurs.*

1. Les premieres ames sont celles, qui après leur conversion s'adonnent à la *Méditation*, ou aux œuvres mêmes de charité : elles font quelques austérités extérieures : enfin elles tâchent peu-à-peu de se purifier, d'essuyer certains péchés notables, & même des veniels volontaires. Elles travaillent selon leurs petites forces à avancer peu-à-peu, mais foiblement & petitement.

2. Comme leur source n'est pas abondante, la sécheresse les fait quasi tarir. Il y a des endroits même dans les tems d'aridité où elles se desséchent tout-à-fait. Elles ne laissent pas de couler de la source; mais c'est si foiblement, qu'à peine s'en apperçoit-on. Ces rivieres ne portent point ou peu de marchandises; & si, pour le besoin public, il faut leur en faire porter, il faut en même tems que l'art supplée à la nature, & trouver le moyen de les grossir, ou par la décharge de quelques étangs, ou par le secours de quelques autres rivieres de même espece, que l'on joint & unit à elles, lesquelles rivieres jointes ensemble augmentent l'eau : & se sécourant les unes les autres, se mettent en état de porter quelques petits bâteaux, non dans la mer, mais dans quelques-unes de ces maîtresses rivieres dont nous parlerons ci-après.

3. Ces ames-ci sont ordinairement peu appliquées au-dedans. Elles travaillent au-déhors, & ne sortent gueres de la Méditation : aussi ne sont-elles pas propres à de grandes choses. Elles ne portent point pour l'ordinaire de marchandises : cela veut dire, qu'elles n'ont rien pour les autres; & Dieu ne se sert ordinairement de ces ames si ce n'est pour porter quelques petits bâteaux, c'est-à-dire, pour quelques œuvres de miséricorde corporelle : encore pour s'en servir il leur faut décharger des étangs de graces sensibles, ou les unir à quelques autres dans la Religion, où plusieurs d'une grace médiocre ne laissent pas de porter un petit bâteau, non dans la mer même, qui est Dieu, où elles n'entrent jamais dans cette vie, mais bien dans l'autre.

4. Ce n'est pas que ces ames ne se sanctifient

par cette voie. Il y a même quantité de bonnes ames qui paſſent pour très-vertueuſes, qui ne la paſſent pas, Dieu leur donnant des lumieres conformes à leur état, & qui ſont quelquefois très-belles, & font l'admiration des ſpirituels ordinaires. Il y a même quelques-unes de ces ames qui ſur la fin de leur vie reçoivent quelques lumieres paſſives, ſelon la fidélité qu'elles ont eue dans leur voie; mais pour l'ordinaire elles ne ſortent point d'elles-mêmes : toutes leurs graces & leurs lumieres étant d'une maniere créée, je veux dire, proportionnées à leur capacité, ſont diſtinguées, apperçues, & accompagnées de ferveurs; & plus ces mêmes lumieres ſont diſtinguées, apperçues, & accompagnées de ferveurs, plus elles s'y attachent, & ne trouvent rien de plus grand en cette vie.

5. Les plus favoriſées de ces ames pratiquent la vertu avec beaucoup de généroſité. Elles ont mille inventions ſaintes & mille pratiques pour ſe porter à Dieu & pour demeurer en ſa préſence. Le tout cependant ſe fait par leurs propres efforts, aidés & ſecourus de la grace. Mais dans ces ames, leur opérer paroît excéder celui de Dieu, & celui de Dieu ne fait que concourir avec le leur.

6. Je crois que qui voudroit porter ces ames à une Oraiſon plus élevée, n'y réuſſiroit pas, pour pluſieurs raiſons. La premiere eſt, que comme ces ames n'ont rien de ſurnaturel qu'à meſure de leur travail, ſi vous leur ôtez leur travail, vous empêchez le cours des graces; ſemblables à ces pompes, qui ne donnent de l'eau qu'à meſure qu'elles ſont agitées. Vous remarquerez même en ces ames une grande facilité à raiſonner, à

s'aider de leurs puiſſances, une activité toujours vigoureuſe & forte, un déſir de faire toujours quelque choſe de plus & de nouveau pour ſe perfectionner: & dans les ſéchereſſes, une anxiété pour s'en défaire, auſſi bien que de leurs défauts.

7. Ces ames ont beaucoup de haut-&-bas. Tantôt elles font merveilles, d'autres fois elles languiſſent & rampent, & elles n'ont jamais une conduite unie; d'autant que le principal de leur Oraiſon étant dans les puiſſances, lorſque ces puiſſances ſont deſſéchées, ſoit faute de travail de leur part, ſoit faute de correſpondance de la part de Dieu; elles tombent dans le découragement, ou bien elles s'accablent d'auſtérités & d'efforts pour retrouver par elles-mêmes ce qu'elles ont perdu. Elles n'ont jamais, comme les autres ames, une profonde paix ni le calme dans leurs diſtractions; au contraire, elles ſont toujours alertes pour les combattre, ou pour s'en plaindre. Elles ſont pour l'ordinaire ſcrupuleuſes, entortillées dans leurs voies, à moins qu'elles n'aient l'eſprit d'une force aſſez raiſonnable.

8. Il ne faut donc pas porter ces ames à l'Oraiſon paſſive: car ce ſeroit les ruiner ſans reſſource, leur ôtant les moyens d'avancer vers Dieu. Car comme une perſonne qui ſeroit obligée de voyager, & qui n'auroit ni bâteaux, ni carroſſes, ni aucunes autres voies que celle d'aller à pied, ſi vous lui ôtiez les pieds, vous la mettriez hors d'état d'avancer. De même ces ames, ſi vous leur ôtiez leur opérer, qui eſt leurs pieds, elles n'avanceroient jamais.

9. Et je crois que c'eſt ce qui fait aujourd'hui les conteſtations qui arrivent parmi les perſonnes d'Oraiſon. Celles qui ſont dans la *paſſive*, connoiſ-

ſant le bien qui leur en revient, y voudroient faire marcher tout le monde : les autres, au contraire, qui ſont dans la *Méditation*, voudroient borner tout le monde à leur voie : ce qui feroit une perte & un dommage qui ne ſe peut dire. Que faut-il donc faire ? Il faut prendre le milieu, & voir ſi les ames ſont propres à une voie ou à l'autre.

10. Le Directeur expérimenté le pourra connoître par l'oppoſition qu'elles ont à demeurer en repos & à ſe laiſſer conduire par l'Eſprit de Dieu, par un fourmillement de fautes & de défauts dans leſquels elles tombent ſans quaſi les voir ou les connoître ; ou ſi ce ſont des perſonnes d'une ſageſſe & prudence humaine, par une certaine adreſſe à couvrir & à elles & aux autres leurs défauts, par une attache à leurs ſentimens, & par quantité de fautes que l'on ne peut expliquer, & que le Directeur expérimenté connoîtra.

Les faut-il donc laiſſer toute leur vie dans le raiſonnement ? Je crois que ſi elles ſont aſſez heureuſes que de trouver un Directeur habile, il ne laiſſera pas de les faire bien plus avancer : & un nombre infini d'ames qui ne croient être propres que pour la méditation, arriveroient à la perfection la plus conſommée, ſi elles trouvoient un Directeur avancé. Et tant s'en faut qu'un Directeur de grace leur nuiſe ; il leur ſervira infiniment, les faiſant marcher ſelon toute l'étendue que Dieu veut d'elles, ne prévenant pas la grace, ni ne différant pas de la ſuivre ; mais la ſecondant, & y faiſant correſpondre : au lieu qu'un Directeur d'une grace commune arrête les ames, empêche qu'elles n'avancent, & ſe les approprie.

11. Le Directeur expérimenté portera donc ces ames-ci à faire moins de raisonnemens & plus d'affections : il les dénuera peu-à-peu de leur raisonnement, y substituant les bonnes affections en la place : & s'il voit ces ames peu-à-peu se simplifier, & goûter plus l'affection que le raisonnement, le raisonnemment tarissant peu-à-peu, c'est une marque qu'il y a quelque chose à faire dans ces ames pour le spirituel (*a*).

12. Il faut remarquer cependant que si le raisonnement tarissoit par la foiblesse du sujet, & que ces ames se sentissent portées, non à aimer, mais seulement à ne rien faire par une stupidité & fainéantise, il faut les porter à s'exercer. Si elles ne le peuvent pas par l'entendement, du moins par l'affection & la volonté : car les ames qui commencent à se dessécher par grace, ne sont pas plus imparfaites plus elles se dessèchent : au contraire, elles ont un instinct de se poursuivre elles-mêmes pour se combattre, & de poursuivre la lumiere pour la retrouver & la suivre. Il faut donc les aider, & le porter, non à se dénouer, mais à se remplir plus la volonté que l'entendement. Il ne faut pas les porter à se reposer; mais à courir de toutes leurs forces selon leur petit pouvoir, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de soulager leur travail & leur marcher par quelque voiture, ou plutôt, suivant ma premiere comparaison, jusqu'à ce que ces petites rivieres foibles trouvent le fleuve ou la grande riviere, qui les reçoit dans son sein & les porte dans la mer.

13. Je ne sais pourquoi l'on crie si fort contre les livres spirituels & les personnes qui écrivent &

(*a*) *Ou le* surnaturel.

parlent des voies intérieures. Je soutiens que cela ne peut nuire, si ce n'est à quelques ames qui veulent se perdre pour leur plaisir, à qui non-seulement ces choses nuisent, mais tout le reste; semblables aux araignées, qui convertissent les fleurs en venin : mais aux ames humbles & désireuses de leur perfection, cela ne leur peut nuire; d'autant qu'il est impossible qu'une ame puisse les comprendre & en faire usage si le don ne lui en est donné : & quelques lectures qu'elles puissent faire, elles ne peuvent se figurer des états, qui étant surnaturels, ne peuvent tomber sous l'imagination, mais bien sous l'expérience: & de plus, quand la personne se voudroit tromper par elle-même, & se servir des termes qu'elle auroit lûs, le Directeur habile dans les interrogations qu'il lui feroit, verroit bien la tromperie. De plus, l'état d'une ame dans un degré, en suppose toutes les suites, & la perfection va d'un pas égal avec l'avancement intérieur.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des ames avancées dans l'Oraison qui auront des défauts en apparence plus grands que des ames communes : mais ils ne sont pas de même ni quant à la nature, ni quant à la qualité.

14. La seconde raison pourquoi je dis que ces livres ne peuvent faire de mal, c'est qu'ils portent avec soi tant de morts, de détachemens, tant de choses à vaincre & à détruire, que l'ame n'auroit jamais assez de force pour l'entreprendre si son intérieur n'est vrai. Et quand même elle l'entreprendroit, elle auroit par ses seules pratiques l'effet de la méditation, qui n'est, que de travailler à se détruire. Toute la différence est, que l'ame n'agiroit pas par un principe divin, mais

feulement vertueux : ce que le Directeur expérimenté découvriroit.

15. C'eft pourquoi une ame ne doit jamais fe conduire elle-même, ni craindre d'avoir un Directeur trop éclairé. C'eft fe vouloir tromper foi-même que d'en vouloir chercher un autre; & par une lâcheté de courage vouloir borner l'Efprit de Dieu en bornant fa perfection à telle ou telle chofe.

Ce que je conclus de cela, c'eft qu'il faut toujours choifir le Directeur le plus fpirituel : qui en quelque degré que l'on foit, fervira : & Dieu vous accordera, ô vous qui n'efpérez rien de furnaturel, par cet homme qui lui eft fi cher, ce qu'il ne vous accorderoit pas à vous-mêmes.

16. Mais pour ces Directeurs qui s'approprient les ames, qui les veulent conduire à leur mode, & non à celle de Dieu ; qui veulent donner des bornes à fes graces, & pofer des limites pour les empêcher d'avancer; pour ces Directeurs, dis-je, qui ne connoiffent qu'une voie & qui y veulent faire marcher tout le monde; les maux qu'ils font aux ames font fans reméde; parce qu'ils les tiennent arrêtées tout le tems de leur vie à certaines chofes qui empêchent Dieu de fe communiquer infiniment.

Quel compte ne leur faudra-t-il pas rendre de ces ames? S'ils n'ont pas de lumiere pour les conduire, que ne les laiffent-ils aller à d'autres maîtres plus avancés? Ils devroient avoir affez de charité pour le leur confeiller eux-mêmes. Il me femble qu'il faudroit agir dans la vie fpirituelle, comme l'on fait dans l'Ecole. On ne retient pas toujours les écoliers dans une même claffe. On les fait paffer dans d'autres plus élevées; &

de ſon mieux; & qu'elle attende en patience que l'amour même ſe faſſe aimer à ſa mode, & non à la vôtre. Des ſujets ſimples, courts, affectifs, & raiſonnés, ſont les meilleurs pour des commençans. Des vérités ſolides, lûes, & un peu digérées hors de l'Oraiſon, feront autant que la méditation; mais faites leur employer le tems de l'Oraiſon à beaucoup aimer.

CHAPITRE III.

1. 2. *De la* SECONDE *voie du retour de l'ame à Dieu, qui eſt la voie* Paſſive, *mais de* lumiere, *& de deux ſortes d'introductions à elle.*

3–6. *Deſcription de ces ames & de leurs avantages éclatans.*

7–17. *Pluſieurs précautions & obſervations néceſſaires touchant ces ames, leur conduite, diſpoſitions, pratiques, perfections, imperfections & épreuves.*

1. LES ſecondes ames ſont comme ces grandes rivieres qui vont à pas lents & graves. Elles coulent avec pompe & majeſté. On diſtingue leur courſe, qui a de l'ordre. Elles ſont chargées de marchandiſes, & peuvent aller elles-mêmes dans la mer ſans s'écouler dans d'autres rivieres; mais elles n'y arrivent que tard, leur marcher étant grave & lent: de plus il y en a quelques-unes qui n'y entrent jamais; & pour la plupart, elles ſe perdent dans d'autres plus grands fleuves, ou bien elles aboutiſſent à quelque bras de mer. Pluſieurs de ces rivieres-ci ne ſervent qu'à porter des marchandiſes; & elles en ſont très-chargées. On les peut retenir par des écluſes,

ses ; & les détourner par certains endroits. Telles sont les ames qui sont dans *la voie passive de lumiere*. Leur source est très-abondante. Elles sont chargées de dons, de graces, & de faveurs céleſtes. Elles font l'admiration de leur siécle : & quantité de Saints qui brillent dans l'Eglise comme des étoiles lumineuses, n'ont jamais passé ce degré.

2. Ces ames-ci sont de deux manieres. Les unes ont commencé par la voie commune; & ont été ensuite attirées à la contemplation passive par la bonté de Dieu, qui a eu pitié de leur travail inutile, sec & aride, ou pour une récompense de leur premiere fidélité.

Les autres sont prises comme tout-à-coup : elles ont été saisies par le cœur, & elles se sentent aimer sans avoir appris à connoître l'objet de leur amour. Car il y a cette différence entre l'Amour divin & l'amour humain ; que le dernier suppose une connoissance de l'objet : parce que comme il est au dehors, il faut que les sens s'y portent ; & les sens ne s'y portent que parce qu'il leur est communiqué : les yeux voient, & le cœur aime. Il n'en est pas de même de l'Amour divin. Dieu ayant une puissance absolue sur le cœur de l'homme ; & étant son principe & sa fin, il n'est pas nécessaire qu'il lui fasse connoître ce qu'il est. Il le prend d'assaut, sans donner de bataille. Le cœur est impuissant de lui résister sans que Dieu use d'une autorité absolue & de violence, si ce n'est en quelques-uns, où [a] il l'a fait pour faire éclater son pouvoir. Il prend donc ces ames de cette maniere, les faisant brûler tout d'un coup : mais

(a) autre, *il permet cela.*

pour l'ordinaire, il leur donne des éclairs de lumiere qui les éblouissent & les enlevent.

3. Rien n'est si lumineux ni si ardent que ces ames. Les Directeurs sont charmés lorsqu'ils les ont sous leur conduite. Et comme le travail de ces ames-ci n'est pas essentiel, aussi sont-elles plutôt parfaites, selon le degré qu'elles ont à perfectionner : Car comme Dieu ne veut pas d'elles une perfection si éminente que de celles qui suivent, ni une purification si profonde : aussi leurs défauts sont plutôt [a] épuisés.

4. Ce n'est pas que ces ames dont je parle, ne paroissent bien plus grandes que celles qui suivent à ceux qui n'ont pas le discernement divin. Car elles arrivent extérieurement à une perfection éminente, Dieu élevant leur capacité naturelle à un degré éminent. Elles ont des unions admirables, Dieu s'accommodant à leur capacité, qu'il rehausse extraordinairement en quelque maniere. Mais cependant ces personnes ne sont jamais anéanties véritablement, & Dieu ne les tire pas de leur être propre pour l'ordinaire pour les perdre en lui.

5. Ces ames-ci font pourtant l'admiration & l'étonnement des hommes. Dieu leur donne dons sur dons, graces sur graces, lumieres sur lumieres, visions, révélations, paroles intérieures, extases, ravissemens, &c. Il semble que Dieu n'ait pas d'autre soin que d'enrichir & d'embellir ces ames, que de leur communiquer ses secrets. Toutes les douceurs sont pour elles.

6. Ce n'est pas qu'elles ne portent de grandes croix; de fortes tentations, qui sont comme les ombres qui rehaussent l'éclat de leurs vertus : car

(a) autr. *essuyés.*

ces tentations font repouffées avec vigueur : ces croix font portées avec force : elles en défirent encore davantage : elles font toutes feu & flammes, toute langueur, tout amour. Elles ont un grand cœur, prêt à tout entreprendre : Enfin; en très-peu de tems elles font des prodiges, & les miracles de leur fiécle. Dieu fe fert d'elles pour en faire : & il femble qu'il fuffife qu'elles défirent quelque chofe pour que Dieu le leur accorde. Il femble que Dieu faffe fon plaifir d'accomplir tous leurs défirs & de faire toutes leurs volontés. Elles font dans une mortification très-grande : elles portent de très-grandes auftérités, les unes plus, les autres moins, felon leur état & leur degré : car dans chaque état il y a bien des degrés ; & les uns arrivent à une perfection bien plus éminente que les autres. Dans la même voie il y a bien des degrés différens.

7. Le Directeur peut beaucoup nuire à ces ames, ou beaucoup leur aider : parce que s'il n'entend pas leur voie, ou il les combattra & leur fera bien de la peine, comme l'on fit à Ste Théréfe ; ce qui pourtant n'eft pas le plus à craindre ; ou bien il les admirera trop ; & leur fera connoître à elles-mêmes le cas qu'il en fait ; & c'eft ici où eft le grand dommage que l'on fait aux ames, parce qu'on les amufe autour d'elles, les arrêtant aux dons de Dieu ; au lieu de les faire courir à Dieu par fes dons.

Le deffein de Dieu dans la diftribution, & même dans la profufion qu'il leur fait de fes graces, eft pour les faire avancer vers lui : mais elles en font un ufage tout différent : elles s'y arrêtent, elles les confiderent, les regardent, & fe les approprient ; d'où viennent les vanités, les com-

plaisances, la propre estime, la préférence que l'on fait de soi aux autres, & souvent la perte & la ruine de l'intérieur.

8. Ces ames-ci sont admirables pour elles-mêmes; & quelquefois par une grace spéciale elles peuvent beaucoup aider aux autres, particulierement si elles ont été pécheresses. Mais pour l'ordinaire ces ames ne sont pas si propres à la conduite que celles qui suivent; car comme elles sont (*a*) très-fortes en Dieu, & dans un degré éminent, elles ont de l'horreur pour le péché, & souvent de l'éloignement pour les pécheurs, & certaines antipathies, qui sont de grace. Si ces ames sont Supérieures, elles n'ont pas une certaine compassion de mére pour les pécheurs: Et comme elles n'ont pas éprouvé les miséres qu'on leur découvre, elles s'en étonnent & s'en formalisent. Elles veulent une perfection trop forte des ames, & ne les y acheminent pas peu à peu; & s'il leur tombe entre les mains des ames dans l'affoiblissement, elles ne les aident pas selon leur degré & selon les desseins de Dieu, & même souvent les écartent de leur voie. Elles ont peine à converser avec les ames imparfaites, préférant leur solitude & leur vie à tous les accommodemens de charité.

9. Si on entend parler ces personnes, & que l'on ne soit pas divinement éclairé, on les croira dans les mêmes voies des dernieres, & même plus avancées. Elles se servent des mêmes termes de *morts*, de *perte*, *d'anéantissement*, &c: & il est bien vrai qu'elles meurent, en leurs manieres, qu'elles s'anéantissent & se perdent: car souvent leurs puissances sont perdues ou suspendues à l'Oraison: elles perdent même l'u-

(*a*) autr. *trop*.

ſage de s'en ſervir & d'opérer avec: car tout ce qu'elles reçoivent, c'eſt paſſivement. Ainſi ces ames ſont paſſives ; mais en lumiere, en amour, en force. Si vous examinez de près les choſes, & que vous converſiez avec ces perſonnes, vous verrez qu'elles ont des volontés très-bonnes, & même admirables. Elles ont des déſirs des plus grands & éminens du monde : elles portent la perfection où elle peut aller : elles ſont détachées : elles aiment la pauvreté : cependant elles ſont & feront toujours propriétaires ; & même de la vertu ; mais d'une maniere ſi délicate, que les ſeuls yeux divins le peuvent découvrir.

19. La plupart des Saints dont les vies ſont ſi admirables, ont été conduits par cette voie. Ces ames ſont ſi chargées de marchandiſes, que leur courſe eſt fort lente. Que faut-il donc faire à ces ames ? Ne ſortiront-elles jamais de cette voie ? non, ſans un miracle de la providence, & ſans une conduite d'une direction divine, qui porte ces ames non à réſiſter à ces graces, non à les regarder ; mais à les outrepaſſer, enſorte qu'elles ne s'y arrêtent pas un moment : car ces vues ſur elles-mêmes ſont comme des écluſes, qui empêchent l'eau de couler.

11. Il faut que le Directeur leur faſſe connoître qu'il y a une autre voie plus ſûre pour elles, qui eſt la Foi : que Dieu ne leur donne ces graces qu'à cauſe de leur foibleſſe. Il faut, dis-je, que le Directeur les porte à paſſer du ſenſible au ſurnaturel, de l'apperçu & aſſuré aux très-profondes & très-aſſurées ténèbres de la foi : qu'il ne paroiſſe faire aucun cas de tout cela : qu'il ne les en faſſe pas écrire, à moins que l'ame ne fût dans un avancement ſi notable dans ſa voie,

qu'ayant des connoissances nécessaires à être sûes, il les leur fasse écrire : encore est-il mieux qu'elles ne les écrivent point : car aussi bien, ce n'est pas sur ces connoissances qu'il faut assurer rien ; mais sur la Providence. Il est bon de connoître les desseins de Dieu, de travailler à les exécuter : mais c'est la seule Providence qui en doit fournir les moyens, & les faire exécuter. C'est-là où il ne peut y avoir de tromperie.

Il est aussi inutile de vouloir discerner si ces choses sont de Dieu ou non, puisqu'il faut les outrepasser : car si elles sont de Dieu, elles s'exécuteront par la Providence en nous y abandonnant ; & si elles n'en sont point, nous ne serons pas trompés ne nous y arrêtant pas.

12. Ces ames-ci ont bien plus de peine d'entrer dans la voie de foi que les premieres ; & pour l'ordinaire elles n'y entrent jamais à moins que Dieu n'ait quelque dessein extraordinaire sur elles, & qu'il ne les destine à la conduite des autres. Car comme ce qu'elles ont est si grand & si fort de Dieu, qu'elles en sont certifiées, & qu'elles ont même vû accomplir ce qu'elles ont prédit, elles ne croient point qu'il y ait rien de plus grand dans l'Eglise de Dieu. C'est pourquoi elles s'y tiennent attachées. Ces personnes sont sages, prudentes, elles ont souvent un zéle trop fort contre les foibles & les pécheurs. Elles ne feroient pas une fausse démarche, tant elles sont compassées : mais ce qu'elles veulent, elles le veulent très-imparfaitement, & très-fortement. O Dieu, que de propriétés spirituelles, qui paroissent de grandes vertus aux ames qui ne sont pas éminemment éclairées, & qui paroissent de grands défauts & bien dangereux à celles

qui le sont ! car les ames de cette voie regardent comme vertus ce que les autres considérent comme des défauts subtils ; & même la lumiere ne leur en est pas donnée : & lors qu'on leur en parle, elles n'y entrent pas.

13. Ces ames sont formes dans leurs opinions : & comme leur grace est grande & forte, elles s'en tiennent plus assurées. Elles ont des régles & des mesures dans leurs obéissances, & la prudence les accompagne : enfin elles sont fortes & vivantes en Dieu, quoi qu'elles paroissent mortes. Elles sont bien mortes quant à leur opérer propre, recevant les lumieres passivement ; mais non quant à leur fond.

14. Ces ames ont aussi souvent le silence intérieur, la paix savoureuse, certains enfoncemens en Dieu, qu'elles distinguent & expriment bien : mais elles n'ont pas cette pente secrette à n'être rien, comme les dernieres. Elles veulent bien être rien par un certain anéantissement apperçu, une humilité profonde, un certain abattement sous le poids immense de la grandeur de Dieu, qui leur fait d'autant plus de peine à porter qu'elles sentent plus fortement ce poids de Dieu. Tout cela est un anéantissement où on loge sans être anéanti. On a le sentiment de l'anéantissement ; mais on n'en a pas la réalité : car cela soutient encore l'ame, & cet état lui est plus satisfaisant qu'aucun autre : car il est plus sûr, & elles le savent bien.

15. Ces ames pour l'ordinaire n'arrivent en Dieu qu'en mourant, si ce n'est des ames privilégiées, que Dieu destine à être les lumieres de son Eglise, ou pour les sanctifier plus éminemment : & celles-là, Dieu les dépouille peu à peu

de toutes leurs richesses. Mais comme il y en a peu d'assez courageuses après tant de biens pour les vouloir perdre ; peu aussi, & moins que l'on ne peut dire, passent ce degré, le dessein de Dieu étant peut-être qu'elles ne le passent pas : & que comme (a) *il y a plusieurs demeures dans la maison de son Pere*, elles n'occupent que celle-ci, ou bien faute de courage, ou bien faute de Directeurs éclairés : ceux qui les conduisent, croiroient peut-être les avoir perdues, s'ils les voyoient décheoir de ces dons & de ces graces éminentes. Laissons-en les causes dans le dessein de Dieu.

16. Quelques-unes de ces ames n'ont pas ces dons gratuits, mais seulement une force généreuse & intime, un amour secret, doux & paisible, général & vigoureux, qui consomme leur perfection & leur vie. Ces ames sont adroites à cacher leurs défauts & à les déguiser, y donnant toujours quelque couleur ou prétexte.

17. Les Epreuves des ames dont je viens de parler, sont aussi extraordinaires que leur état. Elles viennent du Démon : & quoiqu'elles soient d'une extrême violence, & toutes autres en apparence que celles qui doivent suivre, elles leur servent cependant encore de soutien. Elles sont livrées au Démon, qui exerce sur elles ce que peut sa malice : mais elles sont gardées toutes entieres malgré les effroyables excès de ces esprits malins. Il faut une lumiere bien grande pour discerner le soutien caché dans un état si terrible : mais l'expérience le fait connoître.

(a) Jean 14. v. 2.

CHAPITRE IV.

De la Troisieme Voie *des ames, qui retournent à Dieu, qui est la voie* Passive en Foi, *& de son premier degré.*

1--4. *Description abrégée de toute cette voie sous la similitude d'un* Torrent.

5--10. *Pente de l'ame vers Dieu, ses propriétés, obstacles, effets, expliqués par la similitude du feu.*

11--18. *Ce qui arrive à l'ame appellée de Dieu à la* voie passive en foi. *Description du* premier degré *de cette troisieme voie, & de l'état de l'ame qui y est.*

19. 20. *Le repos qu'elle y prend lui seroit nuisible, si Dieu ne l'en tiroit pour l'avancer.*

1. Pour les ames du *troisieme degré*, ou de cette troisieme voie, que dirons-nous, sinon que ce sont comme des Torrens qui sortent des hautes montagnes? Elles sortent de Dieu même : & elles n'ont pas un moment de repos, qu'elles ne soient perdues en lui. Rien ne les arrête. Aussi ne sont-elles chargées de rien. Elles sont toutes nues, & vont avec une rapidité qui fait peur aux plus assurées. Ces torrens coulent sans ordre çà & là par tous les endroits qu'ils rencontrent propres à leur faire passage. Ils n'ont ni leurs lits réguliers, comme les autres, ni leur démarche dans l'ordre. Vous les voyez courir par tout ce qui leur fait passage, sans s'arrêter à rien. Ils se brisent contre les rochers. Ils font des chûtes qui font bruit. Ils se salissent quelquefois passant par des terres qui ne sont pas soli-

des. Ils les entraînent à cause de leur rapidité. Quelquefois ils se perdent dans des fonds & dans des abîmes où il y a bien de l'espace sans les retrouver : enfin on les revoit un peu paroître ; mais ce n'est que pour se mieux précipiter de nouveau dans un nouveau gouffre & plus profond & plus long. C'est un jeu de ces torrens de se montrer & de se perdre, & de se briser contre des rochers. Leur course est si rapide, que les yeux ne la discernent pas. Ce n'est qu'un certain bruit général, confus & ténébreux. Mais enfin après bien des précipices & des abîmes, après avoir été bien battus des rochers, après s'être bien perdus & retrouvés, ils rencontrent la mer, où ils se perdent heureusement pour ne jamais se retrouver.

2. Et c'est là, où autant que ce torrent a été pauvre, vil, inutile, & dépouillé de marchandises ; autant est-il enrichi admirablement : Car il n'est pas riche de ses propres richesses, comme les autres rivieres, qui ne contiennent qu'une certaine quantité de marchandises, ou certaines raretés ; mais il est riche des richesses de la mer même. Il porte sur son dos les plus gros navires : C'est la mer qui les porte, & c'est lui ; parce qu'étant perdu en la mer, il est devenu une même chose avec la mer.

3. Il est à remarquer, que le fleuve ou torrent ainsi précipité dans la mer, ne perd pas sa nature, quoiqu'il soit si changé & si perdu, qu'on ne le connoisse plus. Il est toujours ce qu'il étoit ; mais son être est confondu & perdu ; non quant à la réalité, mais quant à la qualité : car il prend tellement la qualité de l'eau marine, que l'on ne voit plus rien qui lui soit propre : & plus il s'abîme, s'enfonce, & demeure dans la mer,

plus il perd sa qualité pour prendre celle de la mer.

4. A quoi n'est-pas propre alors ce pauvre torrent ? Sa capacité est sans bornes, puis qu'elle est celle de la mer même. Ses richesses sont immenses, quoiqu'il n'en posséde aucunes; puis qu'elles sont celles de la mer même. Il est alors capable d'enrichir toute la terre. O heureuse perte ! qui te pourroit décrire, & le gain qu'a fait ce fleuve inutile & propre à rien, méprisé & appréhendé (*a*), qui étoit un étourdi à qui l'on n'osoit confier le moindre bâteau; puisque ne pouvant se conserver soi-même, & se perdant si souvent, il l'auroit abîmé avec lui? Que dites-vous du sort de ce torrent, ô grandes rivieres, qui coulez avec tant de majesté, qui êtes la joie & l'admiration des peuples, qui vous glorifiez dans la quantité des marchandises étalées sur votre dos ? Le sort de ce pauvre torrent, que vous regardiez avec mépris, ou du moins avec compassion, qui étoit le rebut de tout le monde, qui paroissoit n'être propre à rien, qu'est-il devenu, & à quoi est-il propre à présent, ou plutôt, à quoi n'est-il pas propre ? qu'est-ce qui lui manque? Vous êtes à présent ses servantes; puisque les richesses que vous portez sont ou (*b*) pour le décharger de celles dont il abonde, ou pour lui en porter de nouvelles.

Mais avant que de parler du bonheur d'une ame ainsi perdue en Dieu, il faut commencer par l'origine, & ensuite poursuivre par degrés.

5. L'ame, comme il a été dit, étant sortie de Dieu, a une pente continuelle à retourner en lui; parce que comme il est son principe, il est

(*a*) *Autr.* appréhendé qu'il étoit, un fou & un étourdi.
(*b*) *C. a. d.* venues & prises de lui, de la mer.

aussi sa derniere fin. Sa course seroit infinie si elle n'étoit interrompue, ou empêchée, ou tout-à-fait arrêtée par le péché & l'infidélité continuelle. C'est ce qui fait que le cœur de l'homme est dans un perpétuel mouvement, & ne peut trouver de repos qu'il ne soit retourné à son principe & à son centre, qui est Dieu; semblable au feu, qui étant éloigné de sa sphére, est dans une agitation continuelle, & ne trouve son repos que lors qu'il y est retourné : & c'est là que par un miracle naturel, cet élement, si actif de lui-même qu'il consume tout par son activité, est dans un repos parfait.

O pauvres ames qui cherchez du repos dans cette vie, vous n'en trouverez jamais qu'en Dieu. Tâchez d'y rentrer, & c'est là où toutes vos pentes & peines, vos agitations & anxiétés seront reduites dans l'unité du repos.

6. Il est à remarquer, que plus le feu s'approche de son centre, plus aussi approche-t-il du repos, quoique sa vîtesse pour y retourner, augmente : mais sitôt qu'aucun sujet ne le retient plus, aussitôt il s'élance en haut avec une vîtesse incroyable, qui augmente à mesure qu'il approche: quoique sa vîtesse augmente, son activité diminue. Il en est de même d'une ame : sitôt que le péché ne la retient plus, elle court d'une maniere infatigable pour retrouver Dieu : & si par impossible elle étoit impeccable, rien n'empêcheroit sa course, qui seroit si prompte, qu'elle y arriveroit bientôt. Mais aussi, plus elle approcheroit de Dieu, plus sa course redoubleroit, & plus cette même course deviendroit paisible : car le repos, ou plutôt la paix, puisque ce n'est pas alors repos, mais une course paisible, augmen-

teroit : de ſorte que la paix redoubleroit la courſe, & la courſe augmenteroit la paix.

7. Ce qui fait le trouble alors, ce ſont les péchés & les imperfections, qui arrêtent pour quelque tems la courſe de cette ame, ou plus ou moins, ſelon la grandeur de la faute. Alors l'ame ſent très-bien ſon activité : comme ſi lorsque le feu remonte à ſa ſphére il rencontroit quelqûes obſtacles, comme quelque morceau de bois, ou de la paille, il reprendroit ſa premiere activité pour conſumer cet obſtacle ou entre-deux : & plus l'obſtacle ſeroit grand, plus ſon activité redoubleroit. Si c'étoit un morceau de bois, il faudroit une plus longue & plus forte activité pour le conſumer; mais ſi ce n'étoit qu'une paille, en un moment elle ſeroit conſumée, & n'arrêteroit que très-peu ſa courſe. Vous remarquerez que cet obſtacle, que le feu rencontreroit, ne ſerviroit qu'à augmenter ſa courſe, & qu'à lui donner un nouvel empreſſement de ſurmonter tous ces obſtacles pour s'unir à ſon centre. Il eſt à remarquer encore, que plus le feu rencontreroit d'obſtacles, & plus les obſtacles ſeroient conſidérables; plus ils retarderoient ſa courſe; & s'il s'en trouvoit inceſſamment & toujours de nouveaux, ce ſeroient autant de ſujets qui le tiendroient attaché & l'empêcheroient de retourner d'où il eſt ſorti. On voit par expérience que ſi on donne toujours du bois au feu, vous l'arrêterez toujours, & l'empêcherez de jamais remonter en haut.

8. Il en eſt de même des ames. Leurs inſtincts & pentes naturelles les portent à Dieu. Elles courroient inceſſamment, ſans jamais s'arrêter dans leurs courſes, ſi ce n'étoit les empêchemens

qu'elles rencontrent. Ces empêchemens sont les péchés & les fautes, qui mettent d'autant plus d'obstacles à leur retour à Dieu, qu'ils sont forts & de durée; ensorte que si elles péchent incessamment, elles demeurent arrêtées sans jamais arriver : & si elles meurent en péché, elles sont hors d'état pour jamais d'arriver, n'étant plus en voie & en course, & tout étant terminé pour elles. Les autres qui meurent dans un autre empêchement moindre, qui est le péché veniel, vont dans le feu du Purgatoire achever de consumer ce que le feu de l'amour n'a pas consumé en cette vie; & les autres avancent autant, ou plus ou moins, que ces obstacles, qu'elles se fournissent elles-mêmes, sont plus ou moins forts.

9. Les ames qui n'ont jamais péché mortellement, doivent donc beaucoup plus avancer que les autres. Cela est vrai pour l'ordinaire : mais cependant il semble que Dieu prenne plus de plaisir à faire [a] *abonder ses miséricordes où le péché a plus abondé.*

Je crois qu'une des causes de cela, qui est dans les ames qui n'ont pas péché, vient de ce qu'elles ont une estime extraordinaire de leur propre justice, en tous les chefs où elle s'étend. Si elles sont vierges, elles sont idolâtres de leur pureté, & ainsi du reste : & cette attache, estime ou amour désordonné de leur propre justice, est un obstacle plus difficile à surmonter que les plus gros péchés ; à cause que l'on ne peut point avoir une attache si forte aux péchés, qui sont si hideux d'eux-mêmes, comme on en a en sa pro-

(a) Rom. 5. v. 20.

pre justice ; & Dieu, qui ne violente pas la liberté, laisse jouir ces ames à leur plaisir de leur sainteté, pendant qu'il prend ses délices à purifier la boue des plus misérables. Et pour réussir dans son dessein, il donne un feu & plus fort & plus ardent, qui consume par son activité ces grosses fautes plus facilement qu'un feu plus léger ne consume les plus légers obstacles. Il semble même que Dieu prenne plaisir à faire de ces ames criminelles le trône de son amour, afin de faire voir son pouvoir, & comment il peut consommer & rétablir en son premier état cette ame défigurée, & même la rendre plus belle que celle qui n'a pas été salie.

10. Ces ames donc qui ont péché, & pour lesquelles j'écris, laissant les autres à part, trouvent avoir un grand feu, qui consume en un moment tous leurs défauts & empêchemens. Elles s'élancent avec d'autant plus de force, que ce qui les retenoit étoit plus fort & plus difficile à consumer. Elles se trouvent souvent arrêtées par des fautes notables que leurs anciennes habitudes avoient contractées : mais ce feu les consume & passe outre, & cela tant & tant de fois, & si souvent, qu'il n'en trouve plus. Il faut remarquer, que plus il va consumant, plus il avance, & plus les obstacles qu'il rencontre sont faciles à consumer ; ensorte qu'à la fin ce ne sont plus que des pailles, qui loin d'empêcher sa course, ne servent qu'à le rendre plus ardent.

Tout ceci exposé & supposé, il est aisé d'en faire l'explication, & de le concevoir comme il est. Il faut donc prendre l'ame dans son premier état, & poursuivre, si Dieu, qui fait écrire ces

choses, que l'on ne voit qu'à mesure qu'elles s'écrivent, veut que l'on poursuive.

11. Dieu destinant l'ame pour lui-même, & pour la perdre en lui d'une maniere admirable, & très-peu connue aux spirituels ordinaires, commence par lui faire sentir intérieurement son éloignement.

Sitôt qu'elle a senti & connu son éloignement, cette inclination qui est en elle, de retourner à son principe, & qui étoit comme éteinte par le péché, se réveille. Alors l'ame conçoit une véritable douleur de ses péchés, & sent avec peine & inquiétude le mal que lui cause cet éloignement.

Ce sentiment inquiet ainsi mis dans l'ame, lui fait chercher les moyens de se défaire de cette peine, & d'entrer dans un certain repos qu'elle voit de loin, mais qui ne sert qu'à redoubler cette inquiétude, & à augmenter son désir de le poursuivre & de le trouver.

12. Quelques-unes de ces ames, faute d'être instruites qu'il faut chercher Dieu dans leur fond, & là le poursuivre sans sortir de chez elles, se portent à la méditation, & à chercher au déhors ce qu'elles ne trouveront jamais qu'au dedans. Cette méditation, à laquelle elles sont pour l'ordinaire très-peu habiles, parce que Dieu, qui désire autre chose d'elles, ne permet pas qu'elles trouvent rien en cet exercice, ne sert qu'à augmenter leur désir: car leur blessure est au cœur, & elles veulent mettre l'emplâtre au déhors. Cependant c'est flatter leur mal, & non le guérir. Elles combattent long-tems avec cet exercice, & leur combat redouble leur impuissance. Et si ces ames, dont Dieu prend soin lui-même, ne rencontrent

contrent quelqu'un qui leur fasse connoître qu'elles prennent le change, elles perdront leur tems, & le perdront autant de tems qu'elles demeureront sans secours.

13. Mais Dieu, tout plein de bonté, ne manque pas de leur faire trouver par providence ce secours, quand ce ne seroit qu'en passant, & pour quelques jours. Ce secours n'est point recherché par elles, quoi qu'elles sentent bien ce qui leur manque sans deviner le reméde; mais par un pur effet de la Providence elles le trouvent sans le chercher. Car comme elles sont proprement les vrais enfans de providence, Dieu leur fait trouver sans rien d'extraordinaire ce dont elles ont besoin; mais comme tout naturellement.

14. Lors donc que ces ames sont instruites par quelqu'un que la Providence leur envoie, qu'elles n'ont garde d'avancer, parce que leur blessure est au-dedans & qu'elles veulent guérir le déhors; lors qu'on les fait retourner au-dedans d'elles-mêmes, & chercher dans le fond de leur cœur ce qu'elles cherchent inutilement au-déhors; alors ces pauvres ames éprouvent avec un étonnement qui les ravit & les surprend tout ensemble, qu'elles ont au-dedans d'elles-mêmes un trésor qu'elles cherchoient si loin. Elles se pâment de joie dans leur liberté nouvelle. Elles sont toutes étonnées que l'Oraison ne leur coûte plus rien; & que plus elles se concentrent, s'enfoncent & s'abîment en elles-mêmes, plus elles goûtent un certain je ne sais quoi qui les ravit & les enléve; & elles voudroient toujours aimer & s'enfoncer ainsi.

Vous remarquerez, s'il vous plait, que ce qu'elles goûtent, quelque délicieux qu'il paroisse,

si elles sont destinées à la pure foi, ne les arrête pas ; mais les porte par là même à courir après ce je ne sais quoi qu'elles ne connoissent pas. L'ame n'est plus qu'ardeur & qu'amour. Elle croit déja être en Paradis : car ce qu'elle goûte au-dedans étant infiniment plus doux que toutes les douceurs de la terre, elle les quitte sans peine, & quitteroit tout le monde pour jouir un moment dans son fond de ce qu'elle expérimente.

Cette ame s'apperçoit donc, que son Oraison devient quasi continuelle. Son amour augmente de jour en jour ; & il devient si ardent, qu'elle ne le peut contenir. Ses sens se concentrent si fort, & le recueillement s'empare tellement de toute elle-même, que tout lui tombe des mains. Elle voudroit toujours aimer & n'être point interrompue.

15. Et comme l'ame en cet état n'est pas assez forte pour ne se point dissiper par les conversations, elle les fuit & les craint. Elle voudroit toujours être en solitude, & toujours jouir des embrassemens de son Bien-aimé. Elle a au-dedans d'elle un Directeur qui ne lui laisse prendre de plaisir à rien, & ne lui laisse pas faire une faute sans la reprendre fortement & sans lui faire sentir par ses froideurs combien la faute lui déplait.

Ces froids de Dieu dans les fautes, sont à l'ame des pénitences plus terribles que les plus grands châtimens. Elle est reprise d'un regard inutile, d'une parole précipitée. Il semble que Dieu n'ait d'autre soin que de corriger & de reprendre cette ame, & que toute son application soit pour sa perfection. Elle est elle-même étonnée, & les autres aussi, de voir qu'elle a plus changé en un

mois par cette voie, même en un jour, qu'en plusieurs années par l'autre voie. O Dieu, il n'appartient qu'à vous de corriger & de purifier les ames!

L'ame est instruite de toutes les mortifications sans en avoir jamais entendu parler. Si elle pense manger quelque chose à son goût, elle est retenue comme par une main invisible: si elle va dans un jardin, elle n'y peut rien voir, pas même retenir une fleur, ni la regarder. Il semble que Dieu ait mis des sentinelles à tous ses sens. Elle n'ose entendre une nouvelle. C'est alors qu'elle peut dire ces paroles qu'elle est (a) *entourée de haies & d'épines*; car si elle veut prendre quelque essor, elle se sent piquée au vif.

Elle voudroit alors, principalement dans le commencement, se consumer d'austérités. Il semble qu'elle ne tient plus à la terre, tant elle s'en sent détachée. Ses paroles ne sont que feu & flammes.

Dieu a encore une autre maniere de punir cette ame; mais c'est lorsqu'elle est plus avancée; c'est qu'il se fait sentir à elle plus fortement & amiablement après sa chûte. Alors la pauvre ame est abimée de confusion. Elle aimeroit mieux le châtiment le plus rude que cette Bonté de Dieu après sa chûte, qui la fait mourir & abîmer de confusion.

16. Alors l'ame est si pleine de ce qu'elle sent, qu'elle en voudroit faire part à tout le monde. Elle voudroit apprendre à tout le monde à aimer Dieu. Ses sentimens pour lui, sont si vifs, si purs, & si éloignés de l'intérêt, que les Directeurs qui l'entendroient parler, s'ils n'étoient pas ex-

(a) Osée 2. v. 6.

périmentés dans ces voies, la croiroient au sommet de la perfection. Elle est féconde en belles choses, qu'elle couche par écrit avec une facilité admirable. Ce sont des *sentimens* profonds, vifs & intimes. Il n'y a plus de raisonnemens ici, mais rien qu'amour le plus ardent & le plus fort. L'ame durant le jour se sent saisie & prise par une force divine qui la ravit & la consume, & la tient jour & nuit sans savoir ce qu'elle fait. Ses yeux se ferment d'eux-mêmes. Elle a peine à les ouvrir. Elle voudroit être aveugle, sourde & muette, afin que rien n'empêchât sa jouissance. Elle est comme ces ivrognes qui sont tellement pris & possédés du vin, qu'ils ne savent ce qu'ils font, & ne sont plus maîtres d'eux-mêmes. Si ces personnes veulent lire, le livre leur tombe des mains, & une ligne leur suffit : à peine en tout un jour peuvent-elles lire une page, quelque assiduité qu'elles y donnent. Ce n'est pas qu'elles comprennent ce qu'elles lisent; elles n'y pensent pas : mais c'est qu'un mot de Dieu, ou l'approche d'un livre, réveille ce secret instinct qui les anime & brûle ; ensorte que l'amour leur ferme & la bouche & les yeux.

17. C'est ce qui fait qu'elles ne peuvent dire des prieres vocales, ne les pouvant prononcer. Un *Pater* les tiendroit une heure. Une pauvre ame, qui n'est pas accoutumée à cela, ne sait ce que c'est; car elle n'a jamais rien vû ni ouï de pareil, & elle ne sait pourquoi elle ne peut prier. Cependant elle ne peut résister à un plus puissant qui l'enléve. Elle ne peut craindre de mal faire, ni ne s'en met pas en peine : car celui qui la tient ainsi liée, ne lui permet ni de douter que ce ne soit lui qui la tient ainsi liée, ni de se défendre :

car si elle vouloit faire effort pour prier, elle sent que celui qui la posséde, lui ferme la bouche, & la contraint par une douce & aimable violence de se taire.

Ce n'est pas que la créature ne puisse résister, & parler avec effort : mais, outre qu'elle se fait une grande violence, c'est qu'elle perd cette paix divine, & sent bien qu'elle se desséche. Il faut donc que cette ame se laisse mouvoir au gré de Dieu, & non à sa mode : & si on a alors un Directeur qui ne soit pas expérimenté, & qui oblige cette ame à prier vocalement, outre qu'il lui fait souffrir une gêne très-grande, c'est qu'il lui fait un tort irréparable.

18. C'est alors que l'ame a un désir de souffrir si véhément, qu'il la fait languir & mourir. Elle voudroit payer pour les péchés de tout le monde & satisfaire à Dieu. C'est alors qu'elle commence à ne pouvoir gagner les indulgences ; & l'amour ne lui permet pas de vouloir abréger ses peines.

19. L'ame en cet état croit être dans le silence intérieur ; parce que son opérer est si doux, si facile, & si tranquille, qu'elle ne l'apperçoit plus. Elle croit être arrivée au sommet de la perfection ; & elle ne voit rien à faire pour elle que de jouïr du bien qu'elle posséde. Ce degré dure long-tems & va peu à peu s'augmentant, & très-souvent il y a des ames qui ne le passent pas, & qui y sont toute leur vie, lesquelles ne laissent pas d'être des saints & l'admiration de tous les hommes.

L'ame a dans ce degré certaines sécheresses passagéres & courtes, qui ne la tirent pas de son degré ; mais qui servent à l'avancer.

20. Ces ames cependant si brulantes & si désireuses de Dieu, commencent à se reposer en

cet état, & à perdre insensiblement l'activité amoureuse qu'elles avoient pour courir après Dieu, se contentant de leur jouissance, qu'elles croient être Dieu-même. Et c'est un malheur pour elles irréparable que ce repos & cette cessation qu'elles font de leur course, si Dieu par une bonté infinie ne les tiroit au plus vîte de cet état pour les faire passer dans celui qui suit.

Mais avant que d'en parler, il faut dire les imperfections de ce degré.

CHAPITRE V.

1--3. Imperfections *de ce premier degré, tant intérieures, que par rapport à l'extérieur.*

4. *Méprise qu'on y fait.*

5. *Marque de la passiveté de cet état.*

6--10. *Continuation des imperfections & méprises de ce degré.*

11--14. *Avis de conduite.*

15--19. *Sécheresses spirituelles, entremêlées d'un amour tendre, mais intéressé, & qui a besoin des épreuves & purifications du degré suivant.*

1. L'Ame qui est dans le degré dont je viens de parler, y peut avancer beaucoup, & y avance aussi très-fort, allant d'amour en amour & de croix en croix: mais elle tombe si souvent, & elle est si propriétaire, que l'on peut dire qu'elle ne va qu'à pas de tortue, quoiqu'elle paroisse à elle & aux autres courir infiniment. Ici ce torrent est dans un pays uni, & n'a pas encore trouvé la pente de la montagne pour se précipiter & prendre une course qui ne doit plus être arrêtée.

2. Les défauts de l'ame dans ce degré sont une certaine estime d'elle-même, plus cachée & plus enracinée qu'elle n'étoit avant que d'avoir reçu ces graces & faveurs de Dieu : un certain dédain & mépris secret des autres que l'on voit si éloignés de sa voie : une facilité à se scandaliser de leurs fautes ; & une certaine dureté pour les péchés & pour les pécheurs : un zéle de S. Jean avant la venue du S. Esprit, qui vouloit (a) *faire descendre le feu du Ciel* sur les Samaritains pour les consumer : une certaine confiance en son salut & en sa vertu, ensorte qu'il semble qu'on soit impeccable : un orgueil secret, qui fait, principalement au commencement, qu'on a peine des fautes qu'on a faites en public : on voudroit être impeccable : on a un maintien recueilli, & ce recueillement paroît aux autres : on se rend propriétaire des dons de Dieu, & on en fait comme s'ils étoient à nous. On oublie sa foiblesse & sa pauvreté par l'expérience qu'on a de sa force ; ensorte qu'on perd la défiance de soi-même, & qu'on ne craint point de s'exposer aux occasions.

Quoi que tous ces défauts, & plusieurs autres, soient dans les personnes de ce degré, elles ne les connoissent point ; & il leur paroît même plus d'humilité qu'aux autres, à cause que leur humilité est plus comprise : mais patience ! ces défauts se feront sentir & toucher en leur tems.

3. La grace qu'elles sentent si fort en elles-mêmes, leur étant un témoignage qu'il n'y a rien à craindre pour elles, elles s'exposent sans mission divine à parler. Elles voudroient communiquer ce qu'elles sentent à tout le monde. Il est vrai

(a) Luc 9. v. 54.

qu'elles font quelque bien aux autres ; car leurs paroles toutes de feu & de flammes, embrafent les cœurs qui les écoutent : mais outre qu'elles ne font pas le bien qu'elles feroient, fi elles étoient dans le degré où l'ordre de Dieu porte à répandre ce que l'on a, c'eft que leurs graces n'étant pas encore en plénitude, elles donnent de leur néceffaire, au lieu de ne donner que de leur abondance; enforte qu'elles fe defféchent elles-mêmes : comme vous voyez plufieurs baffins d'eau au-deffous d'une fontaine, la feule fontaine donne de fa plénitude, & les autres baffins ne fe répandent les uns dans les autres que de la plénitude que la fource leur communique : mais fi on bouche ou fi on détourne la fource, & que les baffins ne laiffent pas de couler, alors comme ils n'ont plus de fource, ils fe defféchent eux-mêmes. C'eft ce qui arrive aux ames de ce degré. Elles veulent fans ceffe répandre leurs eaux : & elles ne s'apperçoivent que tard, que l'eau qu'elles ont, n'étoit que pour elles ; & qu'elles ne font pas en degré de la communiquer, parce qu'elles ne font pas en fource. Elles font comme ces phioles de liqueur que l'on répand. On trouve tant de douceur dans l'odeur qu'elles rendent en s'épanchant, que l'on ne s'apperçoit pas de la perte que l'on en fait.

4. C'eft dans ce degré où on prend aifément le change, prenant le moyen pour la fin : & comme il eft très-long en certaines ames, & que même il y en a quelques-unes qui ne le paffent pas, on prend cet état, principalement fur la fin, pour l'état confommé. Ce qui eft bien fe méprendre. Il eft vrai qu'il y a bien du rapport : & à moins que le Directeur n'ait paffé tous les états, il croira

aisément que l'ame est dans la consommation, quoi qu'elle en soit infiniment éloignée. Et ce qui le lui fait croire plus aisément, c'est que l'ame pratique toutes les vertus avec une force admirable. Elle se surmonte aisément ; elle ne trouve rien de difficile, parce que (a) *l'amour est forte comme la mort.*

5. Il faut remarquer aussi, que les vertus paroissent être venues dans l'ame sans aucunes peines : car l'ame dont je parle n'y pense pas, puisque toute son occupation est un Amour général, sans motif ni raison d'aimer. Demandez-lui ce qu'elle fait à l'Oraison & durant le jour; elle vous dira, qu'elle aime. Mais quel motif ou quelle raison avez-vous d'aimer? elle n'en sait, ni n'en connoît rien. Tout ce qu'elle sait, est qu'elle aime & qu'elle brûle de souffrir pour ce qu'elle aime. Mais c'est peut-être la vue des souffrances de votre Bien-aimé, ô ame, qui vous porte ainsi à vouloir souffrir. Hélas! dira-t-elle, elles ne me viennent pas dans l'esprit. Mais est-ce donc le désir d'imiter les vertus que vous voyez en lui? Je n'y pense pas. Mais que faites vous donc? J'aime. N'est-ce pas la vue de la beauté de votre Amant qui enleve votre cœur? Je ne regarde pas cette beauté. Qu'est-ce donc? Je n'en sais rien. Je sens bien dans le plus profond de mon cœur une blessure profonde, mais si délicieuse, que je me repose dans ma peine, faisant mon plaisir de ma douleur.

6. L'ame croit alors avoir tout gagné & tout consommé : car quoiqu'elle soit pleine des défauts que je viens (b) de dire, & d'une infinité d'autres très-dangereux, qui se sentent mieux dans le degré suivant qu'ils ne se peuvent exprimer alors ;

(a) Cant. 8. v. 6. (b) Ci-dessus nomb. 2.

elle se repose dans la perfection qu'elle croit avoir acquise : & s'arrêtant aux moyens, qu'elle croit être la fin, elle y demeureroit toujours attachée, si Dieu ne faisoit rencontrer à ce torrent, qui est comme un lac paisible sur le haut de la montagne, la pente de la montagne, pour le faire précipiter, & prendre une course d'autant plus rapide, que la chûte qu'il fera sera plus profonde.

7. Il me semble que l'ame de ce premier degré, même dans les plus avancés, a une certaine habitude à cacher ses défauts & à elle & aux autres. Elle trouve des excuses & des prétextes; elle ne les dit jamais ingénûment; non par volonté, mais par un certain amour de sa propre excellence, par une dissimulation habituelle sous laquelle elle se cache. Elle n'a pas tant de paix dans ses miseres : au contraire, elle se sent affligée extraordinairement. Elle a un certain empressement de s'en purifier. Elle le dit historiquement. Celles qui paroissent le plus, sont celles qui lui font le plus de peine. Elle goûte & savoure les dons de Dieu. Elle en a un amour d'elle-même secret plus fort que jamais; une estime de sa voie extraordinaire; un secret désir de se produire; une certaine composition extérieure; une modestie gênée & affectée; un fourmillement de réflexions lorsqu'elle est tombée en quelque défaut apparent; une facilité à juger des autres; & avec tous ces défauts mille propriétés attachées à ses dévotions : préférant l'Oraison au devoir de sa famille, elle est cause de mille péchés que font ceux avec qui elle est.

8. Ceci est d'extrême conséquence : car l'ame se sentant attirée d'une maniere si douce & si forte, voudroit toujours être seule, & en Oraison;

& elle en fait plus que ne porte son état & extérieur & intérieur. Le premier cause mille bruits, fait faire mille fautes, fait négliger les obligations essentielles : & le second épuise peu-à-peu les forces de l'ame & sa vigueur amoureuse, & lui cause des sécheresses qui n'étant pas de l'ordre de Dieu, lui nuisent loin, de lui servir.

9. Il arrive de là deux inconvéniens : le premier, que l'ame veut trop être en Oraison & en solitude lors qu'elle en a la facilité : le second est, que lors qu'elle y a épuisé sa vigueur amoureuse, comme c'est par sa faute, elle n'a pas la même force dans la sécheresse : elle a peine à rester si long-tems en Oraison : elle en abrége facilement le tems : elle va quelquefois se divertir dans les objets extérieurs : elle s'abat, se décourage, s'afflige, croyant avoir tout perdu ; & fait tout ce qu'elle peut pour se procurer la présence & l'amour de Dieu.

10. Mais si elle étoit assez forte pour tenir une vie égale, & ne point faire plus dans l'abondance que dans la sécheresse, elle satisferoit à tout. Elle est incommode au prochain, pour qui elle n'a pas de la condescendance, se faisant une affaire de se relâcher un peu pour le contenter : elle a une sévérité & un silence trop austére où il n'en faudroit pas ; & dans d'autres rencontres elle a un babil qui ne finit point pour les choses de Dieu. Une femme fera scrupule de plaire à son mari, de l'entretenir, de se promener & de se divertir avec lui ; & n'en fera point de parler deux heures sans nécessité avec des dévots & des dévotes. C'est un abus horrible.

Il faut satisfaire à son devoir de quelque nature qu'il soit, & quelque peine que cela nous cau-

ſe, quoique même on croie y faire des fautes. & ce procédé nous fera profiter infiniment davantage; non comme nous croyons, mais en nous faiſant mourir. Il ſemble même que Notre Seigneur nous faſſe connoître que cela lui plaît, par la grace qu'il y répand. J'ai connu une perſonne qui jouant aux cartes avec ſon mari par condeſcendance, éprouvoit une union ſi forte & ſi intime, qu'elle n'en éprouva jamais de pareille dans l'Oraiſon: & cela lui étoit ordinaire dans tout ce que ſon mari vouloit qu'elle fit, quelque répugnance qu'elle y eût: & ſi elle y manquoit pour mieux faire, ſelon ſa penſée, elle connoiſſoit fort bien qu'elle ſortoit de ſon état & de l'ordre de Dieu. Ce qui n'empêchoit pas que cette perſonne ne fit ſouvent de ces fautes, parce que l'attrait du recueillement, l'excellence de l'Oraiſon, que l'on préfére à ces pertes de tems apparentes, entraînent inſenſiblement l'ame, & lui font prendre le change. Et c'eſt ce qui paroît ſainteté en la plupart.

11. Cependant les ames deſtinées à la foi ne font pas longtems & ſouvent de ces mépriſes: parce que comme Dieu les veut conduire dans ſon ordre divin, il leur fait bien ſentir leur manquement. Et la différence d'une ame deſtinée pour la foi, & d'une autre, eſt, que la derniere demeure dans ces dévotions ſans peines; c'eſt lui arracher l'ame que de la tirer de ce tranquille amour: mais l'autre n'a pas de repos dans le repos même qu'elle n'ait ſatisfait à ſon devoir; & lors qu'elle y reſte malgré l'inſtinct de quitter le repos, c'eſt une infidélité qui lui cauſe de la peine.

12. Il arrive auſſi que l'ame par cette mort &

cette contrariété se sent plus fortement attachée ou attirée à son repos intérieur : car c'est le propre de l'homme, de s'attacher plus fortement à ce qui lui est plus difficile à avoir, du moins s'il a un peu de courage ; & de s'affermir par la contrariété, voulant plus fortement les choses auxquelles on s'oppose. Cette peine, de ne pouvoir avoir le repos qu'à demi, augmente son repos, & fait que dans l'*action* même elle se sent tirée d'une maniere si forte, qu'il semble qu'il y ait en elle deux ames & deux conversations tout à la fois, & que celle du dedans est infiniment plus forte que celle du déhors. Mais si l'ame veut quitter son *obligation* pour l'*Oraison*, elle ne trouve plus rien, & son attrait se perd.

13. Je n'entends pas l'*Oraison* d'obligation, & dont on s'est fait un devoir auquel il ne faut manquer que par impuissance ; mais je parle d'une Oraison que l'on voudroit rendre continuelle, où on se sent entraîné par la force du recueillement. Je n'entends pas non plus par l'*action* celle de propre choix ; mais celle du devoir absolu : Car si la personne a du tems après avoir satisfait à ses obligations, qu'elle le donne à l'Oraison, & qu'elle y emploie tout le tems qu'elle pourra. Alors cela lui servira infiniment. Il faut aussi sous prétexte de l'*obligation* ne se point charger d'actions non nécessaires : l'amour d'un mari, des enfans, de l'économie, pourroit bien se mêler avec le nécessaire : l'empressement naturel d'achever une chose commencée, tout ceci se découvrira aisément par une ame qui ne se flatte pas. Ceci n'est pas si dangereux.

14. Lorsque le recueillement est bien fort, pour l'ordinaire l'ame ne tombe pas dans ces der-

niers défauts; mais bien dans les autres, d'excéder dans la retraite. Lorsque la sécheresse commence, il est plus à craindre qu'elle ne se charge d'occupations, à cause de la peine des sens à demeurer en Oraison. Mais il faut tenir ferme, & y être aussi exact que dans le recueillement. J'ai connu une personne qui en faisoit plus lorsqu'elle lui étoit la plus pénible, se roidissant contre la peine même : Mais ceci nuit à la santé, à cause de la violence & de la peine des sens & de l'entendement, qui ne pouvant s'arrêter à aucun objet, & étant privé de la douce correspondance qui le tenoit auprès de Dieu, en a des tourmens horribles, jusques-là, que l'ame souffriroit plutôt les plus grandes austérités, que la violence qu'il faut faire pour s'arrêter sans soutien auprès de Dieu. Ici la peine est intolérable, & la nature en est comme dans la rage. Cette personne dont je parle, passoit quelquefois deux & trois heures de suite dans cette pénible Oraison : & comme Dieu lui avoit donné beaucoup de courage, elle se laissoit dévorer à sa peine, quoiqu'elle sentit ses sens dans la rage. Et cette personne m'a avoué, que l'austérité qui paroît la plus étrange lui auroit passé pour des délices plutôt que de rester ainsi : Et quelquefois elle en faisoit pour se soulager: ce qui n'étoit pas une petite infidélité. Mais comme cette violence si forte dans des sujets si foibles pourroit ruiner le corps & l'esprit, je crois qu'il est mieux de ne diminuer ni augmenter l'Oraison pour les dispositions différentes.

15. Ces sécheresses si pénibles & si douloureuses, dont je viens de parler, qui passent parmi certains spirituels peu éclairés pour des états terribles, & des épreuves de Dieu les plus fortes,

n'appartiennent qu'à ce premier degré de foi, & font souvent causées par l'épuisement : & cependant les ames qui les ont passées, croient être mortes, & en écrivent & parlent comme du passage le plus douloureux de la vie spirituelle. Il est vrai qu'elles n'ont point l'expérience du contraire ; & très-souvent l'ame n'a pas le courage de passer outre, quoi que ce soit-là si peu de chose : Car ici, dans ces peines, qui sont comme un feu brûlant, l'ame y est bien laissée de Dieu, qui retire d'elle son secours apperçu ; mais ce sont néanmoins les sens qui les causent : parce qu'étant habitués à agir, voir, sentir & goûter, & que n'ayant jamais éprouvé des privations pareilles, & ne trouvant pas ailleurs où se repaître, ils sont dans un désespoir épouvantable.

L'ame ne laisse pas ici d'être en vigueur ; elle se tient ferme si elle a du courage. Sa peine lui est glorieuse, & elle n'est pas de longue durée : car les forces de l'ame ne sont pas alors en état de porter long-tems un tel poids : elle retourneroit en arriere chercher de la nourriture, ou bien elle quitteroit tout.

16. C'est pourquoi Notre Seigneur ne tarde gueres à revenir : quelquefois même la fin de l'Oraison ne se passe pas sans qu'il revienne. Et s'il ne vient pas dans la fin de l'Oraison, il revient durant le jour d'une maniere plus forte. Il semble qu'il se repente d'avoir fait souffrir l'ame, sa bien-aimée, ou qu'il lui veuille payer avec usure ce qu'elle a souffert pour son amour. Si cela dure quelques jours, ce sont alors des peines intolérables. Elle l'appelle doux & cruel. Elle lui dit, s'il ne l'a blessée que pour la faire mourir ? Mais cet aimable Amant rit de sa peine ; & revient mettre

ſur la plaie un baume ſi doux, qu'elle voudroit toujours ſentir de nouvelles bleſſures pour avoir toujours un nouveau plaiſir dans une guériſon qui lui rend non-ſeulement ſa premiere ſanté, mais même une ſanté plus abondante.

17. Juſqu'ici ce ne ſont que des jeux d'amour, où l'ame s'accoutumeroit aiſément ſi l'Ami ne changeoit de conduite. O pauvres ames, qui vous plaignez des fuites de l'Amour! Vous ne ſavez pas que ce ne ſont que des feintes, que des eſſais, que des échantillons de ce qui doit ſuivre. Les heures d'abſence vous marquent les jours, les ſemaines, les mois & les années. Il faut apprendre à vos dépens à devenir plus généreuſes, à laiſſer aller & venir l'Epoux ſans lui rien dire. Il me ſemble que je vois ces jeunes Epouſes. Elles ſont dans les dernieres douleurs, lorſque leur Epoux les quitte pour peu que ce ſoit. Elles pleurent trois jours d'abſence comme s'il étoit mort, & elles ſe défendent tant qu'elles peuvent de le laiſſer aller. Cet amour paroît fort & grand : cependant il ne l'eſt nullement. C'eſt le plaiſir qu'elles ont de voir leur Epoux qu'elles pleurent. C'eſt leur propre ſatisfaction qu'elles recherchent. Car ſi c'étoit le plaiſir de leur Epoux, elles ſeroient auſſi contentes du plaiſir qu'il prend ſéparé d'elles à la promenade, à la chaſſe, & ailleurs, que de celui qu'il prend avec elles. C'eſt donc un amour intéreſſé, quoiqu'il ne paroiſſe pas tel à l'ame : au contraire, elle croit ne l'aimer que parce qu'il eſt aimable. Il eſt vrai, pauvres ames, que vous ne l'aimez que parce qu'il eſt aimable : mais vous aimez pour le plaiſir que vous trouvez dans cette amabilité.

18. Cependant vous voulez bien, dites-vous, ſouffrir

ſouffrir pour l'Ami. Il eſt vrai, pourvû qu'il ſoit témoin & compagnon de votre ſouffrance. Vous n'en voulez point de récompenſe, dites-vous. J'en demeure d'accord : mais vous voulez qu'il connoiſſe votre ſouffrance, & qu'il l'agrée. Vous voulez qu'il s'y plaiſe. Y a-t-il rien de plus juſte que de vouloir que celui pour qui l'on ſouffre, le ſache, l'agrée, & y prenne plaiſir? Oh, que vous êtes loin de compte! L'Amour jaloux ne vous laiſſera gueres jouir du plaiſir que vous prenez à le voir ſe ſatisfaire de vos douleurs. Il vous faudra ſouffrir ſans qu'il faſſe ſemblant ni de le voir, ni de l'agréer, ni de le ſavoir. C'eſt trop pour vous que d'être agréées. Et quelle peine ne ſouffriroit-on pas à ce prix? Quoi ! ſavoir que l'Amant voit nos peines, & qu'il y trouve un plaiſir infini ! O, c'eſt un trop grand plaiſir pour un cœur généreux ! Cependant je m'aſſure que la généroſité la plus forte de ceux de cet état ne paſſe point cela.

19. Mais ſouffrir ſans que l'Amant le ſache, lorſqu'il paroît mépriſer, & ſe détourner de ce que nous faiſons pour lui plaire ; n'avoir que du rebut pour ce qui ſembloit le charmer autrefois; le voir payer d'un froid & d'un éloignement effroyable ce que l'on fait pour ſon ſeul plaiſir, & ne point ceſſer de le faire ; voir qu'il ne paye nos pourſuites que de fuites effroyables ; ſe laiſſer dépouiller ſans ſe plaindre de tout ce qu'il avoit donné autrefois pour gages de ſon amour, & que l'ame croyoit avoir payé par ſon amour, par ſa fidélité & par ſa ſouffrance : non-ſeulement s'en voir dépouiller ſans ſe plaindre, mais voir enrichir les autres de ſes dépouilles, & ne pas laiſſer de faire toujours de même tout ce

qui peut contenter l'Ami quoi qu'absent : ne cesser de courir après : & si par infidélité ou par surprise on s'arrête pour quelque moment, redoubler sa course avec plus de vîtesse, sans craindre ni envisager les précipices, quoique l'on tombe & retombe mille fois, que l'ame soit si crotée, & si lasse, qu'elle perde ses propres forces pour mourir & expirer par les fatigues continuelles, où si quelquefois l'Ami se retourne & la regarde, il lui redonne la vie & l'empêche de mourir, tant ce regard lui cause de plaisir : jusqu'à ce qu'enfin l'Ami devienne si cruel, qu'il la (*a*) laisse expirer faute de secours; tout cela, dis-je, n'est point de cet état-ici; mais de celui qui suit.

Il faut remarquer ici, que le degré dont je viens de parler est très-long, à moins que Dieu n'ait dessein de faire beaucoup avancer l'ame; & plusieurs, comme j'ai dit, ne le passent pas.

CHAPITRE VI.

Deuxieme degré de la Voie Passive en Foi.

1-5. *Description abrégée de ce degré.*

6. 7. *Entrée dans ce degré, & efforts inutiles à s'en défendre.*

8-14. *Gradations & avancemens dans ce degré, où se trouvent plusieurs manifestations de Jésus-Christ à l'ame, & plusieurs usages & abus qu'elle en fait successivement, par où elle est acheminée à la mort mystique, ou au* troisieme *degré de cette voie passive en foi.*

1. LE torrent ayant commencé à trouver la pente de la montagne, commence aussi le *deu-*

(*a*) *Autr.* fasse.

xieme degré de la voie passive en foi. Cette ame, qui étoit si paisible sur cette montagne, s'y tenoit fort en repos, & ne songeoit pas à en descendre. Cependant faute de pente & de descente, ces eaux du Ciel par le séjour qu'elles faisoient sur la terre, commençoient à se corrompre : car il y a aussi cette différence des eaux qui ne coulent pas & ne se déchargent pas, de celles qui coulent & se déchargent, que les premieres, si ce n'est la mer, ou ces grands lacs qui lui ressemblent, se corrompent, & leur repos fait leur perte. Mais lors qu'étant sorties de leurs sources, elles ont une issue facile, plus elles coulent avec rapidité, plus aussi se conservent-elles.

2. Vous remarquerez que comme j'ai déja dit de cette ame, dès que Dieu lui a donné le don de la foi *passive*, il lui a donné en même tems un instinct de courir pour le trouver comme son centre. Mais cette ame si infidéle, quoi qu'elle se croie pleine de fidélité, étouffe par son repos cet instinct de courir, & demeureroit sans avancer, si Dieu ne reveilloit cet instinct en lui faisant trouver la pente de la montagne, où il faut qu'elle se précipite presque malgré elle. Elle sent d'abord perdre son calme, qu'elle croyoit posséder pour jamais. Ses eaux si tranquilles commencent à faire bruit. Le tumulte se met dans ses ondes, elles courent & se précipitent. Mais où courent elles? Hélas ! c'est à leur perte : à ce qu'elle s'imagine.

Si elles pouvoient vouloir quelque chose, elles voudroient se retenir, & retourner à leur calme. Mais c'est une chose impossible. La pente est trouvée : il faut se précipiter de pentes en pentes. Il n'est point encore ici question d'abîme

ni de perte. L'eau, l'ame paroît toujours, & ne se perd point dans ce *degré*. Elle se brouille & se précipite : une onde suit l'autre, & l'autre l'attrappe, & la choque par sa précipitation.

3. Cette eau rencontre pourtant sur la pente de cette montagne certains lieux unis, où elle prend un peu de relâche. Elle se plait dans la clarté de ses eaux ; & elle voit que ses chûtes, ses courses, ce brisement de ses ondes contre les rochers, n'ont servi qu'à la rendre plus pure. Elle se trouve délivrée de ses bruits & orages, & croit être déja arrivée au lieu de repos : & elle le croit avec d'autant plus de facilité, qu'elle ne peut douter, que l'état par lequel elle vient de passer, ne l'ait beaucoup purifiée. Car elle se voit plus claire, & elle ne sent plus la méchante odeur que certains endroits (*a*) corrompus lui faisoient sentir sur le haut de la montagne : elle a même acquis une pente, qui est un degré de connoissance de ce qu'elle est : elle a vû par ce trouble des passions, ou plutôt des ondes, (*b*) qu'elle n'étoit pas perdue, mais endormie.

4. Comme lors qu'elle étoit dans la pente de la montagne pour arriver à cet endroit uni, elle croyoit se perdre, & n'avoit plus d'espérance de recouvrer sa paix ; aussi à présent, qu'elle n'entend plus le bruit de ses ondes, qu'elle se voit couler si doucement & si agréablement sur le sable, elle oublie sa peine premiere, & ne croit pas qu'elle doive revenir : car elle voit qu'elle a acquis plus de pureté, & elle ne craint pas de se gâter : Car ici elle n'est point arrêtée, mais coule si doucement & si agréablement que rien plus. O

(*a*) *Autr.* croupis. (*b*) *Autr.* qu'elles (les passions) n'étoient pas perdues &c.

pauvre torrent ! Vous croyez avoir trouvé le repos & y être arrivé ! Vous commencez à vous plaire dans vos eaux ! Les créatures s'y mirent, & les trouvent très-belles. Mais vous voilà bien ſurpris lors qu'en coulant ſi doucement ſur le ſable, vous rencontrez ſans y penſer une pente plus forte, plus longue & plus dangereuſe que la premiere. Alors ce torrent recommence ſon bruit. Ce n'étoit qu'un bruit médiocre, & il devient inſupportable. Il fait un bruit & un tintamarre plus grand qu'auparavant. Il n'y a preſque plus de lit pour ce torrent; mais il tombe de rochers en rochers : il ſe précipite ſans ordre ni raiſon : il effraye tout le monde de ſon bruit : chacun craint de l'aborder.

5. O pauvre torrent ! que ferez-vous? Vous entraînez tout ce que vous trouvez dans votre furie : vous ne ſentez que la pente qui vous entraîne; & vous vous croyez perdu. Non, non, ne craignez point : vous n'êtes pas perdu : mais le degré de votre bonheur n'eſt pas encore arrivé. Il faudra bien d'autres bruits & d'autres pertes avant ce tems : Vous ne faites que commencer votre courſe.

Enfin ce torrent courant, ſent qu'il trouve encore le bas de la montagne & le pays uni. Il reprend ſon premier calme, & même plus grand : & après avoir paſſé de longues années dans ces alternatives, ſuit le troiſieme dégré, (a) *dont on remet à parler après avoir retouché les diſpoſitions à y entrer, & ſes premieres démarches.*

6. L'ame après avoir paſſé quelques années dans le lieu tranquille, dont nous avons parlé,

(a) Ceci eſt inſeré pour avertir de ce qui ſuit.

qu'elle croyoit posséder pour toujours, & avoir acquis les vertus, ce lui sembloit dans toute leur étendue; croyant toutes ses passions mortes, & lorsqu'elle pensoit jouir avec plus d'assurance d'un bonheur qu'elle croyoit posséder sans crainte de le perdre, elle est toute étonnée qu'au lieu de monter plus haut, ou du moins de demeurer dans un état égal, elle rencontre sans y penser le penchant de la montagne. Elle est étonnée qu'elle commence d'avoir de la pente pour les choses qu'elle avoit quittées. Elle voit tout d'un coup ce calme si grand se troubler. Les distractions viennent en foule : elles se battent & se précipitent l'une l'autre ; l'ame ne trouve que pierres en son chemin, que sécheresses, qu'aridités. Le dégoût se met dans ses prieres. Ses passions, qu'elle croyoit mortes, & qui n'étoient qu'assoupies, se réveillent.

7. Elle est toute étonnée de ce changement. Elle voudroit ou remonter d'où elle descend, ou du moins, s'arrêter là : mais il n'y a pas moyen. La pente de la montagne est trouvée. Il faut que cette ame (a) tombe. Elle fait de son mieux pour se relever de ses chûtes. Elle fait ce qu'elle peut pour se retenir & se raccrocher à quelque dévotion. Elle redouble ses pénitences. Elle se fait effort pour regoûter sa premiere paix. Elle cherche la solitude pour voir si elle la trouvera. Mais son travail est inutile. Elle voit que c'est sa faute : elle se résigne à souffrir l'abjection qui lui en revient, déteste le péché. Elle voudroit ajuster les choses : mais il n'y a pas moyen :

(a) *Non dans le péché ; mais dans une espece de privation du degré précédent & de son sentiment. Elle déchet toujours de ce qu'il y avoit de propre dans tous ses états.*

il faut que ce torrent ait son cours. Il entraîne tout ce qu'on lui oppose.

L'ame qui voit qu'elle ne trouve plus en Dieu de soutien, va cherchant si elle en trouvera dans la créature : mais elle n'en trouve point; & son infidélité ne sert qu'à l'effrayer davantage.

8. Enfin cette pauvre ame ne sachant que faire, pleurant par tout la perte de son Bien-aimé, elle est toute étonnée qu'il se présente de nouveau à elle. Cette vue charme d'abord cette pauvre ame, qui croyoit l'avoir perdu pour toujours. Elle se trouve d'autant plus fortunée, qu'elle s'apperçoit qu'il a apporté avec lui de nouveaux biens, une pureté nouvelle, une plus grande défiance d'elle-même. Elle n'a plus envie, comme la premiere fois, de s'arrêter : elle court toujours, mais c'est paisiblement, doucement, & elle craint encore de troubler sa paix. Elle appréhende de perdre de nouveau le trésor, qui lui est d'autant plus précieux que sa perte lui avoit été plus sensible. Elle craint de lui déplaire, & qu'il ne s'en aille encore une fois. Elle tâche de lui être plus fidéle, & de ne pas faire la fin des moyens.

9. Cependant ce repos l'enleve, la ravit, la rend plus paresseuse. Elle ne peut s'empêcher de le goûter, & elle voudroit toujours être seule. Elle a encore l'avidité ou la gourmandise spirituelle. L'arracher de la solitude & de l'Oraison, c'est lui arracher l'ame. Elle est encore plus propriétaire, ce qu'elle goûte étant plus délicat, & son goût étant devenu plus fin par la peine qu'elle a soufferte. Il semble qu'elle soit dans un nouveau repos.

10. Elle va doucement, lorsque tout d'un coup elle rencontre une nouvelle pente plus for-

te & plus longue que la premiere. Elle entre tout d'un coup dans une nouvelle surprise : elle veut se retenir; mais inutilement : il faut tomber : il faut courir par les rochers de rocher en rocher. Elle est étonnée qu'elle perd le goût de la priere & de l'Oraison. Il faut qu'elle se fasse des violences extrêmes pour y rester. Elle ne trouve que morts à chaque pas. Ce qui la vivifioit autrefois, est ce qui lui cause la mort.

Elle ne sent plus de paix; mais un trouble & une agitation plus forte que jamais, tant du côté des passions, qui (a) se réveillent avec d'autant plus de force, qu'elles paroissoient plus éteintes; que du côté des croix, qui se redoublent au-déhors, l'ame se trouve plus foible pour les porter Elle s'arme de patience : elle pleure : elle gémit : elle s'afflige : elle se plaint à son Epoux de ce qu'il l'a ainsi abandonnée : mais ses plaintes ne sont pas écoutées : plus elle s'afflige, plus elle se plaint de nouveau : tout lui devient mort : elle trouve tout ce qui est bon, difficile : elle sent pour le mal une pente qui l'entraîne.

11. Cependant elle ne se peut reposer dans la créature, ayant goûté du Créateur. Elle court encore plus fort; & plus les rochers & les obstacles sont forts & s'opposent à son passage, plus elle s'opiniâtre à redoubler sa course.

Elle est comme (b) *la colombe* de l'Arche, qui *ne trouvant pas sur la terre dequoi reposer ses pieds, est obligée de retourner.* Mais hélas ! que fera cette pauvre colombe lors qu'elle veut retourner en l'Arche, si le bon Noé ne lui tend sa main pour la reprendre ? Elle ne fait que

(a) *Mais sans consentement de l'esprit. Voyez l'Abrégé de la Perfection Chrét. Ch.* 8. (b) Gen. 8. v. 9.

voltiger autour de l'Arche, cherchant du repos sans en pouvoir trouver. Elle grommele autour de cette Arche, jusqu'à-ce que le divin Noé ayant compassion de sa persévérance & de ses gémissemens, ouvre enfin la porte, & la reçoive agréablement.

12. O invention toute admirable & toute amoureuse de la bonté de Dieu! Il n'amuse ainsi l'ame que pour la faire courir avec plus de vitesse. Il se cache pour se faire chercher. Il s'enfuit pour faire courir. Il laisse tomber en apparence, pour avoir le plaisir de soutenir & de relever. O ame forte & vigoureuse, qui n'avez jamais éprouvé ces jeux d'amour, ces jalousies apparentes, ces fuites aimables à l'ame qui les a passées, mais terribles à celle qui les expérimente! vous, dis-je, qui ne savez ce que c'est que les fuites d'amour, parce que vous êtes enivrées d'une possession continuelle de votre Bien-aimé; ou que s'il se cache, c'est pour si peu, que vous ne sauriez juger par une absence longue & ennuieuse, du bonheur de sa présence! vous n'avez jamais éprouvé votre foiblesse, & le besoin que vous avez de son secours: Mais pour ces pauvres ames ainsi délaissées, elles commencent à ne plus s'appuyer sur elles, & à ne s'appuyer que sur leur Bien-aimé. Les rigueurs de ce Bien-aimé leur ont rendu ses douceurs plus souhaitables.

13. Ces ames font souvent (*a*) des fautes à cause de leur affoiblissement, & que leurs sens ne trouvent plus d'appuis: & ces fautes les rendent si honteuses, qu'elles se cacheroient elles-mêmes si elles pouvoient de leur Bien-aimé. Hélas! dans

(*a*) *Comme d'inadvertance, de promptitude, &c. Voyez un peu plus bas.*

l'horrible confusion où elles se trouvent, il leur montre sa face pour un moment. Il les (*a*) *touche de son sceptre* comme un autre *Assuerus*, afin qu'elles ne meurent pas; mais ses caresses si courtes & si tendres ne servent qu'à augmenter leur confusion de lui avoir déplu.

D'autres fois il leur fait sentir par ses rigueurs combien leur infidélité lui déplait. O Dieu! si ces ames pouvoient devenir en poudre elles y deviendroient. Elle se mettent en cent postures pour réparer l'injure faite à Dieu : & si par quelques légéres promtitudes, qu'elles regardent comme des crimes, elles ont offensé le prochain, quelles satisfactions ne lui font-elles pas? Elles portent cela si loin, qu'elles s'en croient coupables comme d'injures qu'elles lui auroient faites, & lui en demandent pardon. Mais c'est grand pitié de voir l'état de cette pauvre ame qui a pû chasser son Bien-aimé : Elle fait tous ses efforts pour se corriger : Elle ne cesse de courir après lui : mais plus elle court, & plus il fuit : & s'il s'arrête, ce n'est que pour des momens, afin de lui faire reprendre haleine : ensuite elle rencontre un peu de repos : mais plus elle avance, plus ce repos devient court & délicat.

14. Elle voit bien, cette pauvre ame, qu'il faut mourir : car elle ne trouve plus de vie en rien : tout lui devient mort & croix : l'oraison, la lecture, la conversation, tout est mort: plus de goût à rien, ni aux pratiques des vertus, ni au secours des malades, ni à tout le reste qui rend une vie vertueuse. Elle perd tout cela, ou plutôt, elle y meurt, le faisant avec tant de peines & de dégoût, que ce lui est une mort. Enfin après avoir bien combattu, mais inutilement, après une longue

(*a*) Esther 5. v. 2.

ſuite de peines & de repos, de morts & de vies, elle commence à connoître l'abus qu'elle a fait des graces de Dieu, & combien cet état de mort lui eſt plus avantageux que celui de vie : car comme elle voit ſon Bien-aimé revenir; que plus elle avance, & plus elle le poſſéde purement; & que l'état qui précéde la jouiſſance eſt une purgation pour elle; elle s'abandonne de bon cœur à la *mort*, & aux allées & venues de ſon Bien-aimé, lui donnant toute liberté d'aller & de venir comme il lui plait. Elle connoît alors, que de le vouloir retenir, ce feroit une propriété défectueuſe. Elle eſt inſtruite de ce dont elle eſt capable. Elle perd peu-à-peu ſa propre jouiſſance, & eſt préparée par là à un état nouveau.

Mais avant que d'en parler, il faut dire, que plus l'ame avance, plus auſſi ſes jouiſſances ſont courtes, ſimples & pures, & plus ſes privations ſont longues, rudes & angoiſſeuſes : & cela, juſqu'à ce que l'ame ait perdu toute jouiſſance pour ne la plus (*a*) retrouver jamais : & c'eſt ici le *troiſieme degré* que l'on appelle *perte*, *ſépulture*, & *pourriture*. Celui-là, le ſecond, ſe termine à la mort, & ne paſſe pas outre.

CHAPITRE VII.

SECTION I.

1–4. TROISIEME *degré de la Voie paſſive en foi dans ſes commencemens & dans ſon progrès par pluſieurs morts particulieres qui menent à la mort totale, à*

(*a*) *A ſavoir* comme en ſoi-même & propriétairement, ainſi qu'il vient d'être dit.

l'ensevelissement, à la pourriture, & à la cendre.
5--8. *Durée de ce passage, où il ne faut ni s'avancer de soi, ni reculer.*
9--13. *Dépouillement de l'ame, & de trois sortes.*
14--19. *Premier degré du dépouillement de l'ame, qui concerne ses dons & faveurs, ou ses ornemens. Sa nécessité & ses effets.*

1. Vous voyez ces moribons, lors qu'on les croit expirés, reprendre tout d'un coup une nouvelle force, & faire cela jusqu'à ce qu'ils expirent. Comme une lampe qui n'a plus d'humeur, jette au milieu de l'obscurité quelques feux; mais ce n'est que pour mourir plus promptement : l'ame jette des feux, mais qui ne durent que des momens. Enfin, on a beau combattre contre la mort : il n'y a plus d'humide radical dans cette ame : le Soleil de justice l'a tellement desséchée, qu'il faut qu'elle expire.

2. Mais que prétend-il autre chose, cet aimable Soleil avec ses ardeurs rigoureuses, que de consumer cette ame? & cette pauvre ame ainsi brûlée se croit toute glace ! C'est que le tourment qu'elle souffre ne lui laisse pas connoître la nature de son supplice. Tant que le Soleil s'est couvert de nuages & lui a fait sentir ses rayons d'une maniere tempérée, elle sentoit bien sa chaleur, & croyoit brûler, bien qu'elle ne fut que très-peu échauffée : mais lors qu'il a dardé à plomb ses rayons, elle se sentoit rôtir & dessécher sans croire avoir seulement de la chaleur.

3. O aimable tromperie! ô Amour doux & cruel! N'avez-vous des amans que pour les trom-

per ainsi ? Vous blessez ces ames, & puis vous cachez votre dard, & vous les faites courir après ce qui les a blessées ! Vous les attirez ensuite, & vous vous montrez à elles ; & lorsqu'elles veulent vous posséder, vous vous enfuyez. Lorsque vous voyez l'ame reduite aux abois, & qu'elle perd haleine à force de courir, vous vous montrez un moment afin de lui faire reprendre vie pour les faire mourir mille & mille fois avec plus de rigueurs ! O rigoureux Amant ! innocent meurtrier ! Que ne tuez-vous tout d'un coup ? Pourquoi donner du vin à ce cœur qui expire, & redonner la vie pour la lui arracher de nouveau ? C'est donc là votre jeu ! Vous blessez à mort : & lorsque vous voyez le malade près d'expirer, vous guérissez sa blessure pour lui en faire de nouvelles ! Hélas ! on ne meurt ordinairement qu'une fois ; & les plus cruels bourreaux dans les persécutions allongeoient bien la vie aux criminels : mais ils se contentoient qu'ils la perdissent une fois. Mais vous plus impitoyablement vous nous ôtez mille & mille fois la vie, & en donnez de nouvelles !

4. O vie, que l'on ne peut perdre sans tant de morts ! ô *mort*, que l'on ne peut avoir que par la perte de tant de vies ! Tu viendras à la fin de cette vie. Mais pourquoi faire ? Peut-être que cette ame après que tu l'auras dévorée dans ton sein, jouira de son Bien-aimé. Elle seroit trop heureuse si cela étoit : mais il faut essuyer un autre supplice. Il faut qu'elle soit *ensevelie*, qu'elle *pourrisse*, & qu'elle soit reduite *en cendres*. Mais peut-être ne souffrira-t-elle plus, car les corps qui pourrissent ne souffrent plus. Oh ! il n'en est pas ainsi de l'ame. Elle souffre toujours ;

& le ſépulcre, la pourriture, le néant, lui ſont infiniment plus ſenſibles que la mort même.

5. Ce degré de *mort* eſt extrêmement long, & dure quelquefois les vingt & trente années, à moins que Dieu n'ait des deſſeins particuliers ſur les ames. Et comme j'ai dit que bien peu paſſoient les autres degrés, je dis que bien moins paſſent celui-ci.

C'eſt ce qui a tant étonné de gens, de voir des perſonnes très-ſaintes avoir vécu comme les Anges, & mourir dans des peines terribles, & quaſi dans le déſeſpoir de leur ſalut. On s'en étonne, & on ne ſait à quoi attribuer cela. C'eſt qu'elles mouroient dans ce degré de mort myſtique : & comme Dieu vouloit avancer leur courſe, parce qu'elles étoient proche de leur fin, il redoubloit leurs douleurs, comme à Taulere.

On me dira à cela, c'étoient des Saints, & conſommés ſelon leur degré & dans leur degré. Mais, ils n'avoient pas paſſé celui-ci ; ce qui n'empêche pas que ce ne fuſſent des Saints ; & grand nombre ſont canoniſés de l'Egliſe qui n'ont éprouvé ce degré qu'en mourant ; & pluſieurs n'y ſont jamais entrés. Auſſi quand je vois des ames qui diſent qu'elles courent ſi vîte, je ne puis m'empêcher de dire qu'elles ſe trompent. Elles ſont toutes conſommées, je le veux, oui, dans les états inférieurs, qu'elles ne paſſent peut-être pas : mais pour avoir parcouru celui-ci, je dis que cela n'eſt pas. Et cela ſe vérifie dans la ſuite.

6. Auſſi les ames qui ſont dans l'union, au premier degré qui commence la voie de la *foi nue*, dont je parle, ſe font tort de prendre pour elles les avis des états les plus avancés. Il faut laiſſer à Dieu de dénuer l'ame. Il le fera bien en maî-

tre ; & l'ame fécondera le dénuement & la mort fans y mettre d'empêchement. (*a*) Mais de le faire par foi-même, c'eft tout perdre, & faire un état vil d'un état divin. Vous voyez auffi des ames qui pour avoir lû ou avoir entendu parler du dénuement, s'y mettent d'elles-mêmes, & demeurent toujours ainfi fans avancer : car comme elles fe dénuent d'elles-mêmes, Dieu ne les revêt pas de lui-même. Car il faut remarquer, que le deffein de Dieu en dépouillant n'eft que pour revêtir. Il n'appauvrit que pour enrichir : & il devient dans le fecret le remplacement de tout ce qu'il ôte à l'ame. Ce qui n'eft pas en ceux qui fe dénuent d'eux-mêmes. Ils perdent bien à la vérité par leur faute les dons de Dieu : mais ils ne poffédent pas Dieu pour cela.

7. Dans ce degré l'ame ne fauroit trop fe laiffer dépouiller, vider, appauvrir, tuer ; & tout ce qu'elle fait pour fe foutenir, font des pertes irréparables : car c'eft conferver une vie qu'il faut perdre. Comme une perfonne qui ayant deffein de faire mourir une lampe fans l'éteindre, n'auroit qu'à n'y point mettre d'huile, elle s'éteindroit d'elle-même : mais fi cette perfonne en difant toujours qu'elle veut faire mourir cette lampe, ne ceffoit pas d'y mettre de tems en tems de l'huile, la lampe ne s'éteindroit jamais. Il en eft de même de l'ame qui prend vie pour peu que ce foit en ce degré : Si elle fe foulage, fi elle ne fe laiffe pas dénuer, enfin quelque acte de vie qu'elle faffe, elle retardera fa mort autant & plus de tems que fa vie fera longue.

8. O pauvre ame ! ne combattez pas contre la mort ; & vous vivrez par votre mort. Il me fem-

(*a*) Tout ceci eft fort à noter pour prévenir plufieurs abus, & les objections qu'on fait d'ordinaire à ce fujet.

ble que je vois ces gens qui se noient. Ils font tous leurs efforts pour venir sur l'eau : ils se tiennent à ce qu'ils peuvent : ils se conservent la vie autant de tems qu'ils ont de force : ils ne se noyent que lorsque les forces leur manquent. Il en est ainsi de ces ames. Elles se défendent tant qu'elles peuvent pour s'empêcher de périr. Il n'y a que le défaut de force & de puissance qui les fait expirer. Dieu qui veut avancer cette mort, & qui a pitié de cette ame, lui coupe les mains par où elle se tenoit attachée, & l'oblige ainsi de tomber dans le fond. Cette ame crie de toutes ses forces pour la douleur qu'elle ressent : mais il n'importe : Dieu est impitoyable ; & c'est une grande miséricorde de n'en point recevoir en cette rencontre. O Directeurs, soyez les aides de Dieu dans cette œuvre. Ne donnez pas (*a*) secours à cette ame. Et comme il ne vous est pas permis de contribuer à sa mort en l'enfonçant vous-même dans l'eau ; il ne vous est pas permis non plus de lui tendre la main pour la soutenir. Ne lui souffrez point d'appui, & soyez inexorables à leurs plaintes. Devenez de bronze pour elles, aussi bien que le Ciel l'est devenu : & si vous la voyez mourir, ne donnez pas de sépulture à son corps. L'amour lui en donnera une telle qu'il saura : la sépulture & la poussiere viendront ensemble.

9. Les croix suivent, les croix augmentent ; & plus les croix augmentent, plus l'impuissance de les porter devient forte ; ensorte qu'il semble à l'ame qu'elle ne les peut plus porter. Ce qui est plus pénible en cet état, que l'état de peine commence toujours par quelque chose qui pa-

(*a*) A savoir, pour la soutenir en sa propriété.

roit

roit faute à l'ame. Elle croit avoir contribué à ce mauvais état.

Enfin l'ame devient dans un état presque insensible. Elle commence à s'accoutumer à la peine, à être convaincue de son impuissance, de son inutilité, & à désespérer d'elle-même. Elle consent même (a) à la perte de toutes les faveurs, & il semble que Dieu les lui a ôtées justement. Elle n'espére plus même les posséder jamais.

Lorsqu'elle voit quelque ame de grace, sa peine redouble, & elle se sent enfoncée dans le plus profond de son néant. Elle voudroit pouvoir les imiter; mais voyant ses efforts inutiles, elle est contrainte de mourir & d'expirer. C'est alors qu'elle dit avec l'Ecriture, (b) *Tout ce que je redoutois m'est arrivé.* Quoi! perdre Dieu, dit-elle, & le perdre pour toujours sans espoir de le retrouver jamais! quoi! être privé d'amour pour le tems & pour l'éternité! ne pouvoir plus aimer celui que l'on connoit si aimable! Oh! n'est-ce pas assez, divin Amant, de rebuter votre créature? de vous détourner d'elle, sans qu'elle perde l'amour, & le perde, ce semble, pour toujours? Elle croit, cette pauvre ame, l'avoir perdu; mais cependant elle n'aima jamais plus fortement ni plus purement. Elle a bien perdu la vigueur, la force sensible de l'amour; mais elle n'a pas perdu l'amour: au contraire, elle n'aima jamais mieux. Cette pauvre ame ne le peut croire: cependant il est aisé de le connoître: car le cœur ne peut être sans amour. Si elle n'aimoit pas Dieu, il faudroit qu'elle aimât quelqu'autre

(a) *c. à. d.* que Dieu la prive de la jouissance aperçue de ses dons. (b) Job 3. v. 25.

chose : mais ici l'ame est bien éloignée de prendre plaisir à quoi que ce soit.

10. Ce n'est pas que les sens ne se courbent vers les créatures ; & c'est ce qui fait alors la grande peine de l'ame, qui regarde la révolte des passions & ses défauts involontaires comme des fautes horribles, qui lui causent la haine de son Epoux. Elle voudroit (*a*) se laver, se blanchir, & se purifier : (*b*) mais elle n'est pas plutôt lavée, qu'elle s'imagine retomber dans (*c*) un cloaque plus sale & infect que celui dont elle est sortie. Elle ne voit pas que c'est à force de courir qu'elle (*d*) se crotte, qu'elle se laisse tomber ; & que l'amour la transporte si fort, & la fait courir après lui avec tant de vitesse, qu'elle ne voit pas les mauvais pas. Cependant elle est si honteuse de courir en cet état, qu'elle ne sait où se mettre. Elle va avec une robe toute déchirée. Elle perd tout ce qu'elle a à force de courir.

11. Son Epoux aide à la dépouiller pour deux raisons : la premiere, parce qu'elle a sali ses habits si beaux & si magnifiques par ses vaines complaisances, & qu'elle s'est appropriée les dons de Dieu par quantité de réflexions & de regards d'amour propre : la seconde, parce qu'en courant elle seroit arrêtée (*e*) par cette charge : même la crainte (*f*) de perdre tant de richesses l'empêcheroit de courir.

(*a*) *Assavoir*, à sa maniere active & aperçue. (*b*) *Job.* 9. v. 30. 31. (*c*) Selon qu'elle en juge par l'horreur & l'aversion qu'elle a de ses fautes involontaires. (*d*) *c. à d.* qu'elle commet des fautes de précipitation & de surprise. St. Paul dit en ce sens qu'il faisoit le mal qu'il ne vouloit pas, & ne faisoit pas le bien qu'il vouloit. *Rom.* 7. v. 19.

(*e*) Par l'appropriation. (*f*) La crainte de perdre ses biens possédés propriétairement l'empêcheroit de courir à la vraie liberté en Dieu.

12. O pauvre ame ! qu'êtes-vous devenue ? Vous étiez autrefois les délices de votre Epoux, lorsqu'il prenoit tant de plaisir à vous orner & embellir : à présent vous êtes si nue, si déchirée, si pauvre, que vous n'oseriez ni vous regarder, ni paroître devant lui. Les hommes qui vous regardent, après vous avoir admirée autrefois, & qui vous voient ainsi déchirée, croient ou que vous êtes devenue folle, ou que vous avez commis les derniers crimes, qui ont porté l'Epoux à vous abandonner. Ils ne voient pas que cet Epoux jaloux, qui n'aime cette ame que pour lui, voyant qu'elle s'amusoit à ses ornemens, qu'elle s'y plaisoit, qu'elle s'y admiroit, qu'elle s'aimoit elle-même, voyant, dis-je, cela, & qu'elle cessoit quelquefois de le regarder afin de se regarder elle-même, & qu'elle diminuoit l'amour qu'elle avoit pour lui à force de se trop aimer, la dépouille, & fait disparoître toutes ses beautés & ses richesses de devant ses yeux.

L'ame dans l'abondance de ses biens, trouve du plaisir à se contempler : elle voit des amabilités en elle qui attirent son amour, & le dérobent à son Epoux. Pauvre folle qu'elle est ! Elle ne voit pas qu'elle n'est belle que des beautés de son Epoux : & que s'il les lui ôtoit, elle deviendroit si laide, qu'elle se feroit peur. De plus, elle néglige de suivre l'Epoux dans ses courses, dans les déserts, & par-tout où il va : elle craint de gâter son teint, de perdre ses pierreries. O Amour jaloux ! que vous faites bien de venir traverser cette orgueilleuse, & de lui ôter ce que vous lui avez donné, afin qu'elle apprenne à connoître ce qu'elle est ; & qu'étant nue & dépouillée, rien ne l'arrête dans sa course.

13. Notre Seigneur commence donc à dépouiller cette ame peu à peu, à lui ôter ses ornemens, (a) tous ses *dons*, *graces* & *faveurs*, qui sont comme des pierreries qui la chargent : ensuite, il lui ôte toutes ses (b) *facilités au bien*, qui sont comme ses habits : après quoi il lui ôte la *beauté de son visage*, qui sont des divines vertus (c) qu'elle ne peut pratiquer activement.

14. (1) Le *premier* degré de son dépouillement se fait des *graces*, *dons* & *faveurs*, *amour sensible* & *apperçu*. Elle s'en sent peu à peu dépouiller. Elle voit que son Epoux reprend peu à peu ce qu'il lui avoit donné de richesses. Elle s'afflige d'abord beaucoup de cette perte : Mais ce qui l'afflige le plus, n'est pas tant la perte des richesses, que la fâcherie de l'Epoux : Car elle croit que c'est par colére qu'il lui reprend ainsi ce qu'il lui avoit donné. Elle voit bien l'abus qu'elle en a fait, & les complaisances qu'elle y a eues : ce qui la rend si honteuse, qu'elle meurt de confusion. Elle le laisse faire, & ne lui ôse dire : Pourquoi reprenez-vous ce que vous m'avez donné ? car elle voit qu'elle le mérite par l'abus qu'elle en a fait : & dans un silence profond elle le regarde d'une maniere si pitoyable, qu'elle lui fait bien voir sa peine.

15. Quoi qu'elle garde le silence, il n'est pas profond, comme dans la suite : Elle l'interrompt par des pleurs & des soupirs entrecoupés. Mais elle est bien étonnée qu'en regardant l'Epoux, elle le voit tout en colére de ce qu'elle pleure la justice qu'il lui fait, de la mettre hors d'état d'abuser de ses biens, & de ce qu'elle pense peu à

(a) Quant à leur perception ou possession aperçue.
(b) De propre activité. (c) Quant à leurs actes propres & aperçus. Voyez *Perfect. Chrét. Chap.* 8. 9. & 10.

l'abus qu'elle en a fait. Cette ame s'apperçoit d'abord de sa faute & de sa méprise. Elle s'efforce de faire connoître à son Epoux qu'elle ne se soucie point de ses dons, pourvu qu'il ne soit pas fâché contr'elle. Elle lui témoigne que ses larmes & sa douleur viennent de lui avoir déplu. Il est vrai qu'alors la colere de l'Epoux, justement irrité, lui est si sensible, qu'elle ne pense plus à la perte de toutes ses richesses, mais à la colére de son Epoux. Elle se met en cent postures pour l'appaiser. Ses soupirs, ses gémissemens & ses larmes sont les expressions de sa douleur. Ceci est encore un défaut qui offense l'Ami : mais comme l'ame est encore foible, il le dissimule.

16. Après l'avoir laissé pleurer long-tems, il fait semblant d'être appaisé : il essuie lui-même ses larmes, & la console. O Dieu, quelle joie pour cette ame, de voir ces nouvelles bontés de l'Amour, après ce (*a*) qu'elle a fait ! Il ne lui rend pas cependant ses premieres richesses ; & l'ame ne s'en met pas en peine, se trouvant trop heureuse d'être regardée, consolée & flattée de son Bien-aimé. Au commencement elle reçoit ses caresses avec tant de confusion, qu'elle n'ose lever les yeux. Mais comme les biens présens font oublier les maux passés, elle s'abîme & se noie dans ces nouvelles caresses de son Epoux ; & ne songeant plus à ses miséres passées, elle se repait & se repose dans ces caresses, & oblige par là l'Epoux de se fâcher de nouveau, & de la dépouiller davantage.

17. Il faut remarquer que Dieu n'ôte à l'ame ses richesses que peu à peu ; une fois, l'une ; & après, l'autre : plus les ames sont foibles, plus

(*a*) autr. *qu'il.*

le dépouillement eſt long : & plus elles ſont fortes, plutôt il eſt fait, Dieu les dépouillant plus ſouvent & de plus de choſes à la fois. Mais quelque rude que ſoit ce dépouillement, il n'eſt cependant que des choſes de déhors & ſuperflues, c'eſt-à-dire, que des dons, des graces & faveurs ; mais non d'autres choſes. Cela ne ſe fait que l'une après l'autre, à cauſe de la foibleſſe de l'âme. Cette conduite eſt ſi admirable, c'eſt un ſi grand amour de Dieu pour l'âme, que l'on ne le croiroit jamais à moins de l'expérimenter : car l'ame eſt ſi pleine d'elle-même, & ſi paîtrie d'amour propre que ſi Dieu n'en uſoit ainſi, elle ſe perdroit.

18. On dira peut-être, ſi les dons de Dieu ſont un tel dommage, pourquoi les donner ? Dieu les donne par un excès de ſa bonté pour tirer l'ame du péché, de l'attache aux créatures, & la faire retourner à lui ; & s'il ne les lui donnoit pas, elle ſeroit toujours criminelle. Mais ces mêmes dons, deſquels il la gratifie pour la détacher des créatures & d'elle-même, pour ſe faire aimer d'elle du moins par reconnoiſſance, cette créature eſt ſi miſérable, qu'elle s'en ſert pour s'aimer & s'admirer; qu'elle s'y amuſe : & l'amour propre eſt ſi enraciné dans la créature, que ces dons l'ont augmenté : car elle trouve en elle-même de nouveaux charmes qu'elle n'y trouvoit pas autrefois ; elle s'enfonce : elle s'accroche à elle-même, s'approprie ce qui étoit à Dieu ; & ſe familiariſant trop avec lui, oublie l'eſclavage dont il l'a tirée, & mille autres choſes de cette nature. Il eſt vrai que Dieu pourroit l'en délivrer, comme il peut délivrer l'homme de ſon fonds de concupiſcence : mais il ne le fait pas pour des raiſons connues à lui ſeul.

19. L'ame ainsi dépouillée des dons de Dieu, perd un peu de l'amour d'elle-même, & elle commence à voir qu'elle n'est pas si riche qu'elle croyoit, & que ses richesses sont à son Epoux. Elle voit, dis-je, qu'elle en a abusé, & consent qu'il les garde & qu'il les (*a*) reprenne. „ Elle dit, „ je serai riche des richesses de mon Epoux; & „ quoi qu'il les garde, nous serons toujours en „ (*b*) communauté de biens: il ne les perdra pas. Elle devient même bien aise d'avoir perdu ces dons de Dieu: elle se trouve déchargée (*c*), plus légére pour marcher: Enfin, elle s'accoutume peu à peu à ce dépouillement: elle connoît qu'il lui a été utile & avantageux. Elle n'en a plus de chagrin. Elle s'ajuste du mieux qu'elle peut avec ses habits: & comme elle est belle, elle se contente de ce qu'elle ne laissera pas de plaire à son Epoux par ses agrémens & par ses habits propres, autant qu'elle faisoit avec tous ses ornemens.

---

§. II.

SECTION DEUXIEME.

20--24. *Second degré du dépouillement de l'ame, quant à ses habits, ou à sa facilité de pratiquer le bien extérieurement & d'une maniere aperçue: ses causes, qui sont qu'elle s'attribuoit cela & s'y complaisoit, au lieu de reconnoître combien elle est impuissante & dénuée de tout bien par elle-même.*

(*a*) *Qu'il en soit le maître absolu.* (*b*) *En vertu de son union de cœur & de volonté avec lui en toutes choses.*
(*c*) *Moins propriétaire & plus libre.*

20. Lorsqu'elle ne pense plus qu'à vivre en paix dans cette perte, & qu'elle voit clairement le bien qu'elle lui procure, & le dommage qu'elle s'étoit causé par le mauvais usage qu'elle a fait des dons qu'on lui a repris ; elle est toute étonnée que l'Epoux, qui ne lui avoit donné trêves qu'à cause de sa foiblesse, vienne avec plus de violence lui arracher *ses habits*.

O pauvre ame! que ferez-vous à ce coup ? C'est bien pis que l'autre fois : car ces habits sont nécessaires; & il n'est pas de la bienséance de s'en laisser dépouiller. Oh! c'est alors que l'ame s'en défend tant qu'elle peut. Elle fait voir à son Epoux les raisons qu'elle a pour ne pas aller ainsi nue: que cela lui seroit honteux à lui-même. Hélas, dit-elle, j'ai perdu toutes les richesses que vous m'aviez données, vos dons, la douceur de votre amour ! mais je pouvois encore faire des actions extérieures de vertus. Je faisois des charités. Je faisois l'Oraison avec assiduité, quoique vous eussiez ôté vos graces sensibles : mais de perdre tout cela, c'est à quoi je ne puis consentir. J'étois encore habillée selon ma qualité, & l'on me considéroit encore dans le monde comme votre Epouse: mais si je perds mes vêtemens, cela vous fera honte à vous-même. N'importe, pauvre ame, il faut consentir à cette perte. Vous ne vous connoissez pas encore. Vous croyez que vos habits sont à vous, & que vous pouvez toujours vous en servir. Mais je les ai acquis avec tant de soin : Vous me les avez donnés comme une récompense des travaux que j'ai soufferts pour vous. N'importe : il les faut perdre.

21. L'ame après avoir fait de son mieux pour les conserver, se sent dépouiller peu à peu. Tout

lui devient insipide. Elle ne trouve plus de goût à rien : au contraire, tout lui vient à dégoût, & elle est mise dans l'impuissance de le faire. Autrefois elle avoit des dégoûts, des peines ; mais non des impuissances. Mais ici, tout pouvoir lui est ôté. Les (a) *forces du corps & de l'ame* lui *manquent :* Elle en *perd même le souvenir* long-tems : l'inclination lui en reste, qui est comme la derniere robe, qu'il faut perdre à la fin (b).

22. Ceci se fait très peu-à-peu, & d'une maniere pénible ; parce que l'ame voit toujours que cela est venu par (c) sa faute. Elle n'ose plus rien dire : car ce qu'elle diroit, ne serviroit qu'à irriter son Epoux, dont la colere lui est plus rude que la mort. Elle commence à se connoître mieux, à voir qu'elle n'a rien à elle, & que tout est à son Epoux. Elle commence à entrer en défiance d'elle-même. Elle perd peu-à-peu l'amour qu'elle avoit pour elle-même.

Mais elle ne se hait pas encore : car elle est toujours belle, quoique nue.

Elle regarde de tems en tems l'Amant avec un regard pitoyable : mais elle ne dit pas un seul mot : elle s'afflige de son courroux. Il lui semble que ce seroit peu d'être dépouillée, si seulement elle n'avoit pas fâché son Epoux, & si elle ne s'étoit pas rendue indigne de porter ses habits nuptiaux.

23. Si elle avoit été confuse la premiere fois qu'on lui ôta ses richesses, la confusion de se voir nue lui est infiniment plus sensible. Elle ne voudroit pas paroître devant son Epoux, tant elle est honteuse. Cependant il faut rester & cou-

(a) *Psal.* 72. *v.* 22. & 26. (b) *Aussi quant au sentiment.* (c) *Par son appropriation.*

rir en cet état par-tout. Quoi ! ne lui ſera-t-il pas permis de ſe cacher ? Non : il faut ainſi paroître en public. Le monde commence à en avoir moins d'eſtime : on dit, „ Eſt-ce là cette ame, qui faiſoit l'admiration des hommes & des Anges ? „ voyez comme elle eſt déchue ! Sa confuſion redouble par ces paroles ; parce qu'elle connoît bien que ſon Epoux l'a dépouillée juſtement. Elle fait ce qu'elle peut afin qu'il la revête un peu : mais il n'en fera rien après l'avoir ainſi dépouillée de tout : ce qui eſt une miſéricorde infinie : car ſes habits la ſatisfaiſoient en la couvrant, & l'empêchoient de voir ce qu'elle étoit.

24. C'eſt une choſe bien étonnante pour une ame qui croyoit être bien avancée dans la perfection, de ſe voir ainſi déchoir tout d'un coup. Elle croit que ce ſont de nouvelles fautes, dont elle s'étoit corrigée, qui reviennent : mais elle ſe trompe : c'eſt qu'elle étoit cachée ſous ſes habits, qui l'empêchoient de ſe voir telle qu'elle eſt. C'eſt une (*a*) choſe horrible qu'une ame ainſi nue des dons & graces de Dieu, & l'on ne pourroit à moins d'expérience, ſavoir, ni croire ce que c'eſt.

---

§. III.

SECTION TROISIEME.

25--28. *Troiſieme degré du dépouillement de l'ame que Dieu conduit du 2. au 3. degré de la voie paſſive en foi. Cette troiſieme ſorte de dépouillement regarde l'ame quant à ſa beauté ; ou à ſes actes aperçus*

(*a*) Voyez *Jean de S. Samſon, maximes. Ch.* 22. (ou 17. Edit. de Col.)

des divines vertus, au lieu de quoi viennent des fautes de surprise. Effets de tout cela : comment Dieu laisse venir par là cette ame à un désespoir sensible.

29--33. *Item, à la vraie connoissance & haine de soi-même, & à la vraie pureté.*

34--38. *Intervalle & répit, suivi du redoublement des opérations précédentes jusqu'à la mort mystique.*

25. Mais c'est encore peu, si elle conservoit sa *beauté* : mais il [l'Epoux] la fait (*a*) devenir laide, & la fait perdre. Jusqu'ici l'ame s'est bien laissée dépouiller des dons, graces & faveurs, facilité au bien : elle a perdu toutes les bonnes choses, comme les austérités, le soin des pauvres, la facilité à aider le prochain : mais elle n'a pas perdu les divines vertus. Cependant ici il les (*b*) faut perdre, quant à l'usage : car pour la réalité, elles s'impriment plus fortement dans l'ame. Elle perd la vertu comme (*c*) vertu; mais c'est pour la retrouver en JÉSUS-CHRIST.

Cette ame toute humiliée devient (*d*) toute superbe, à ce qu'elle croit. Cette ame si patiente, qui souffroit si aisément toutes choses, & qui en faisoit ses plaisirs, trouve qu'elle ne peut rien souffrir. Les sens (*e*) perdent leur économie; & semblent vouloir se révolter. Elle ne peut ni se (*f*) mortifier, ni se garder (*g*) de rien par ses

(*a*) *Job 9. v. 31.* (*b*) *Voyez Chap. 10. de la Perf. Chrét.* (*c*) *Comme habitude par elle acquise & pratiquée, pour être belle.* (*d*) *Par des impressions involontaires d'orgueil & d'impatience.* Voyez S. Angele. Ch. 19. (Edit. de Col. pag. 237.) Ste. Thérése, Vie, Ch. 30. (*e*) *Par distraction involontaire, & sans régler leurs fonctions dans le tems ordinaire &c.* (*f*) *Activement, & comme elle avoit accoutumé.* (*g*) *Des objets, impressions, pensées distraiantes, inutiles, frivoles.* Voyez Ste. Thérése Ch. 30.

propres efforts comme auparavant, & qui pis eſt, cette ame ainſi défigurée ſe ſalit à tout moment, à ce qu'elle croit: elle ſe bleſſe (*a*) avec les créatures. Elle ſe plaint avec l'Epouſe, (*b*) *que les ſentinelles l'ont trouvée, & l'ont navrée.*

26. Je dois pourtant dire ici que les perſonnes de cet état ne font aucune faute volontaire. Dieu leur fait voir en général un ſi grand fond de corruption qui eſt en elles, qu'elles diroient volontiers avec Job: (*c*) *Qui me donnera que je me cache dans l'Enfer juſqu'à ce que la colere de Dieu ſoit paſſée?* Car il ne faut pas croire qu'ici ni dans la ſuite Dieu permette que cette ame tombe dans aucun péché réel: & cela eſt ſi vrai que, quoiqu'elle paroiſſe à ſes propres yeux la plus miſérable des créatures, lorſqu'il s'agit de ſe confeſſer, elle ne trouve aucune faute en détail qu'elle ait fait, & s'accuſe ſeulement qu'elle eſt pleine de miſéres & qu'elle n'a que des ſentimens contraires à ſes déſirs. Il eſt de la gloire de Dieu qu'en faiſant expérimenter à l'ame juſqu'au fond de ſa corruption, il ne la laiſſe pas tomber dans des péchés. Ce qui fait ſa douleur ſi épouvantable, c'eſt qu'elle eſt comme accablée de la pureté de Dieu, & cette pureté lui fait voir juſques aux moindres atomes d'imperfection, comme d'énormes péchés, à cauſe de la diſtance infinie qu'il y a entre la pureté de Dieu & l'impureté de la créature, de cet homme Adam pécheur. Elle voit qu'elle étoit ſortie toute pure des mains de Dieu,

(*a*) *Ste. Thér. Ch.* 30. Si on penſe alors adoucir ſa peine en converſant avec autrui; on ne fait au contraire que l'augmenter; parce que le Démon nous rend ſi colérés & de ſi mauvaiſe humeur, qu'il n'y a perſonne qui ne nous devienne inſupportable &c. (*b*) *Cant.* 5. v. 7. (c) *Job* 14. v. 13.

& qu'elle a contracté non-seulement le péché d'Adam, mais encore mille & mille fautes actuelles, de sorte que sa confusion est au-dessus de tout ce qu'on peut exprimer. Ce qui fait que les hommes la méprisent, n'est point aucune faute particuliere qu'ils remarquent en elle ; mais c'est que ne la voyant plus faire tout ce qu'elle faisoit autrefois avec tant d'ardeur & de fidélité, ils jugent par là de son déchet : en quoi ils se trompent beaucoup.

Ceci doit servir pour la suite, & pour tout ce qui peut être exprimé trop fortement, & que ceux qui n'ont point l'expérience, pourroient prendre en mauvaise part.

Il faut remarquer encore quand je parle de *corruption*, de *pourriture*, de *saleté* &c. que j'entends la destruction & la consomption du vieil homme par la conviction centrale & une expérience intime de ce fond d'impureté & de propriété qu'il y a en l'homme, qui le faisant voir à lui-même ce qu'il est en soi sans Dieu, le fait crier avec David : (a) *Je suis un ver & non pas un homme ;* & avec Job : (b) *Quand j'aurois été blanchi comme la neige, & que la blancheur de mes mains éblouiroit par son éclat, vous me feriez voir à mes yeux tout couvert d'ordure, & mon vêtement auroit honte de me toucher.*

27. Ce n'est donc pas que cette pauvre ame fasse les fautes qu'elle s'imagine de faire : car elle ne fut jamais plus pure dans le fond ; mais c'est que les sens & les puissances étant sans soutiens, principalement les sens, ils errent vagabonds. De plus, comme la course de cette ame vers Dieu redouble ; & qu'elle s'oublie davantage elle-mê-

(a) *Ps.* 21. v. 7. (b) *Job* 9. v. 30, 31.

me, il ne faut pas s'étonner si en courant, elle se salit par (*a*) les endroits pleins de boue où il lui faut passer : & comme toute son attention est tournée vers son Bien-aimé, quoi qu'elle ne s'en aperçoive pas à cause de son état de course, elle ne pense point à elle, elle ne songe pas où elle met ses pas. Cela est si vrai, que cette ame, qui se croit la plus criminelle de toutes les créatures, ne fait pas une faute de volonté, quoi qu'elles lui paroissent toutes volontaires ; mais bien de *surprise* : souvent même elle ne voit ses fautes que lorsqu'elles sont faites.

28. Elle crie à son Epoux, afin qu'il lui tende la main ; mais il n'a garde de le faire, du moins d'une maniere aperçue, quoi qu'il la soutienne d'une main invisible. Cette ame pense quelquefois de mieux faire : mais c'est alors qu'elle fait plus mal : car le dessein de son Epoux lorsqu'il (*b*) la laisse *tomber*, *sans* cependant *qu'elle se blesse*, est afin qu'elle ne s'appuye plus sur elle-même, qu'elle reconnoisse son impuissance, qu'elle entre dans un entier désespoir d'elle-même, & qu'elle puisse dire : (*c*) *J'ai perdu tout espoir*, *&* *je ne vivrai plus.*

29. C'est ici que l'ame commence *à se haïr* véritablement & *à se connoître :* ce qu'elle ne feroit jamais si Notre Seigneur ne lui faisoit sentir ce qu'elle est. Toutes les connoissances que l'on a de soi par lumiere, de quelque degré qu'elles soient, n'ont pas le pouvoir de faire que l'ame se haïsse véritablement. (*d*) *Celui qui aime son ame, la perdra : & celui qui la hait, la sauvera.* Il n'y a, dis-je, que cette expérience qui puisse faire vé-

(*a*) *Par les tentations survenantes.* (*b*) *Ps.* 36. v. 24.
(*c*) *Job* 7. v. 16. (*d*) *Jean* 12. v. 25.

ritablement connoître à l'ame son fond infini de miséres. Toute autre voie ne peut donner une véritable *pureté :* si elle en donne, ce n'est qu'en superficie, & non dans le fond, où l'impureté est cachée, & non exprimée & sortie.

30. Ici Dieu va chercher jusques dans le plus profond de l'ame son impureté fonciere, qui est l'effet de l'amour-propre & de la propriété que Dieu veut détruire. Il la presse, & la fait sortir. Prenez une éponge qui est pleine de saletés, lavez-la tant qu'il vous plaira : vous nettoierez le déhors : mais vous ne la rendrez pas nette dans le fond, à moins que vous ne pressiez l'éponge pour en exprimer toute l'ordure ; & alors vous la pourriez facilement nettoyer. C'est ainsi que Dieu fait : il serre cette ame d'une maniere pénible & douloureuse : puis il en fait sortir ce qu'il y a de plus caché.

Lorsque l'ame sent cette puanteur, elle croit que c'est une nouvelle ordure, & qu'elle se salit ; & c'est tout au contraire. Cette ordure y étoit, & elle ne la voyoit pas : elle ne la sent à présent que parce qu'on la lui ôte. Une personne qui auroit une apostume en quelque endroit, n'en a pas de dégoût tant qu'on ne la lui ouvre pas : mais lorsque le chirurgien fait une incision, & qu'il fait sortir le pus, le malade se plaint de la puanteur, qui lui fait mal au cœur. Cette apostume étoit aussi puante lors qu'elle étoit cachée & qu'elle étoit plus dangereuse : cependant on ne se plaignoit pas de sa mauvaise odeur. On croit être sali parce qu'elle suppure : & c'est le contraire. Il est vrai que le déhors en est sali pour quelque tems ; mais c'est afin que le déhors & le dedans soient purifiés dans la suite. Si Dieu ne faisoit ainsi,

l'AMOUR-PROPRE, cette apostume effroyable, ne sortiroit jamais : & plus elle seroit couverte de beaux habits, plus aussi seroit-elle enfoncée, & plus elle se tourneroit au-dedans, & gâteroit sans qu'on s'en apperçût toutes les parties nobles.

31. Je dis donc que cette voie si abjecte, si pauvre, si sale, a seule le pouvoir de purifier radicalement : & sans elle on seroit toujours sale, quoique l'on parût bien propre. Il faut donc que Dieu fasse sentir à l'ame ce qu'elle est jusqu'au fond. Cette grace de foi de dépouillement, s'attache toujours aux défauts les plus essentiels & les plus cachés dans l'amour-propre, à certains défauts mignons, que la nature resserre, qu'elle conserve avec soin, & que les autres ne voient pas comme des défauts : au contraire ils paroissent vertus : de sorte qu'en les perdant, il semble que l'on perde la vertu. Car la vertu (*a*) ne s'acquiert véritablement que par les tentations contraires ; ainsi qu'il est écrit, (*b*) *Celui qui n'est pas tenté que sait-il?* Plus nous avons d'attache à une vertu, plus nous sommes exercés sur cette même vertu. Les défauts des autres voies sont connus plus superficiellement. Ceux que Dieu va chercher dans le plus intime de ces ames, passeroient pour perfections chez les autres, lesquelles ont en effet une prudence admirable, une sagesse grande, mille propriétés qu'elles conservent chérement. Elles ont du courage : ce sont

(*a*) *La vertu toute pure & essentielle, qui doit subsister éternellement, ne s'acquiert que par le contraire ou par le dépouillement & le détachement de cette même vertu en tant qu'elle est propriétaire : & plus elle est propriétaire, plus Dieu exerce l'ame par cette purification pour la détacher de cette propriété.* (*b*) *Eccli.* 34. *v.* 9.

de

de grandes ames. Mais celles-ci n'ont plus rien du tout. Ce n'eſt plus que foibleſſe ſur foibleſſe, impuiſſance ſur impuiſſance. On ne leur laiſſe pas la moindre propriété. Les autres vont par ce qui eſt, & elles ſubſiſtent par quelque choſe de grand : elles vont (*a*) de ſainteté en ſainteté : Et celles-ci vont par ce qu'elles n'ont pas. Auſſi ſont-elles bien éloignées de s'attacher à rien, ayant tout perdu : étant ſi laides & ſi ſales, à quoi s'attacheroient-elles ?

32. Les plus favoriſées de ces ames-ci pour l'ordinaire ſont le rebut du monde : elles ſont toujours contrariées. Ce que les autres font eſt admiré ; mais pour elles, il ſemble qu'elles gâtent tout ce qu'elles entreprennent. Elles ne réuſſiſſent à rien, & ne ſont approuvées en rien. Enfin, il faut que malgré elles, elles ſe rendent juſtice, & qu'elles voient tout bien être en leur Epoux, & tout mal être en elles.

On ne ſauroit croire ſinon par expérience, de quoi la nature abandonnée à elle-même eſt capable. Oui, oui, notre être propre abandonné à lui-même, eſt pire que tous les Diables. (*b*).

33. C'eſt pourquoi il ne faut pas croire que cette ame ainſi dans la miſere, ſoit abandonnée de Dieu. Elle n'en fut jamais mieux ſoutenue : mais c'eſt la nature qui eſt laiſſée un peu ſeule, & qui fait tous ces ravages, ſans que l'ame y ait aucune part. Cette pauvre Epouſe déſolée courant çà & là après ſon Bien-aimé, non-ſeulement ſe (*c*) ſalit beaucoup, comme j'ai dit : mais elle

(*a*) D'une maniere ſenſible & viſible. (*b*) S. Catherine de Genes Vie Chap. 16. p. 80. & 41. p. 190. ou Edit. de Col. Ch. 39. p. 197. (*c*) Tombe dans des fautes de ſurpriſe & d'amour propre.

ſe bleſſe avec les épines qu'elle rencontre. Elle ſe fatigue ſi fort, qu'il lui faut (*a*) mourir & expirer dans ſa courſe ſans ſecours.

Le plus grand bien de l'ame en cette voie eſt, que Dieu lui ſoit impitoyable : & lors qu'il veut bien faire avancer une ame, il la laiſſe courir juſqu'à la mort ; s'il l'arrête pour des momens, ce qui ravit & vivifie cette pauvre ame, c'eſt à cauſe de ſa foibleſſe, & qu'il craint qu'elle ne perde courage, & que la laſſitude ne l'oblige à ſe repoſer.

34. Lors qu'il voit cela, il la regarde pour un moment : & cette pauvre ame par ce regard ſe trouve priſe & bleſſée de nouveau, mais d'une maniere ſi forte, qu'elle eſt hors d'elle-même & demeure comme défaillie. Elle lui diroit volontiers : Hélas ! pourquoi m'avez-vous tant fait courir ? (*b*) *Donnez-moi un peu de repos afin que j'avale ma ſalive :* (c) *Qui me donnera que je le trouve ſeul ; & que je le mene dehors*, & que je le voie face à face ! Mais hélas ! lors qu'elle croit le tenir, il s'enfuit de rechef ; (*d*) *Je l'ai cherché*, dit-elle, *& je ne l'ai point trouvé.* Comme par ce regard de l'Epoux l'ame eſt devenue plus amoureuſe, elle redouble ſa courſe afin de le trouver. Cependant elle s'eſt arrêtée (*e*) autant de tems que ſon regard a duré. C'eſt pourquoi l'Epoux ne la regarde que le moins qu'il peut, & que lors qu'il voit qu'elle perd courage : & ſi elle étoit aſſez forte, elle iroit bien plus vîte ſans s'arrêter. Si un voyageur pouvoit toujours marcher ſans beſoin ni de repos, ni de nourriture, il iroit bien plus

(*a*) Ne plus rien eſpérer de ſoi ni de ſa propre activité.
(*b*) Job 7. v. 19. (c) Cant. 8. v. 1. 2. (*d*) Cant. 3. v. 1.
(*e*) A la jouiſſance ſenſible, où il y a du propre plaiſir.

vîte : mais il lui faut & l'un & l'autre à cause de sa foiblesse ; & l'un & l'autre lui donnent de nouvelles forces, qui lui sont données à cause de son besoin, & que sa nature défailliroit s'il en étoit privé. Il en est ainsi dans cette voie.

35. Cette ame (*a*) meurt donc ici véritablement à la fin de sa course, parce que toute force active lui manque pour courir : car quoiqu'elle ait été passive, elle n'avoit pourtant pas perdu sa force active, quoiqu'elle ne lui parut pas à elle-même : l'attrait la faisoit courir sans qu'elle le sçut & connut. L'Epouse dit, (*b*) *Tirez-moi*, & *nous courrons* : elle court à la vérité ; mais de quelle maniere ? C'est en perdant tout. C'est comme le Soleil qui court incessamment sans sortir de son repos.

L'ame perd (*c*) tout ici par le *trépas mistique*, pour courir sous un autre pole, ou pour mieux dire, c'est comme un Soleil qui s'éclipse de notre hémisphére, où il ne paroîtra plus étant caché dans la mer. C'est là le *sépulcre*, où l'ame éprouve une (*d*) toute autre mort, & sa puanteur, ainsi qu'il sera dit.

36. L'ame ici se hait si fort elle-même, qu'elle ne se peut souffrir : Elle n'a des yeux que pour se regarder de travers : elle n'a que du mal à dire d'elle. C'est alors qu'elle n'est *rien* ni devant Dieu, ni devant les créatures, ni devant elle-même. Elle croit que c'est avec raison que l'Epoux la

(*a*) Voyez touchant cette *Mort mystique*, tout le Ch. 22. des Maximes de F. J. de *S. Samson*. *Sandans* in Onomast. in voce *Mors*, num. 12. & 13. & presque tous les Auteurs Mistiques, cités la plupart par le Card. *Bona*, Voie abrégée, Chap. 10. §. 3. & 6. (*b*) Cant. 1. v. 3. (*c*) Toute propriété.
(*d*) ou, *tout autrement sa puanteur.*

traite de la sorte. Elle croit que c'est sa puanteur qui lui cause du dégoût. Elle ne voit pas que c'est tout le contraire. C'est pour la faire courir qu'il fuit. C'est pour la purifier qu'il semble la (a) salir. Lors que l'on met le fer dans le feu pour le purifier & lui faire perdre sa rouille, il paroît d'abord se salir & noircir ; mais après, on voit bien qu'il a été purifié. Il ne lui fait expérimenter ses foiblesses qu'afin qu'elle perde toute force & tout appui propre ; & que désespérant de tout, il la porte lui-même, & qu'elle se laisse porter : car quelque forte que soit sa course, elle marche en enfant ; mais lors qu'elle est en Dieu, & que Dieu la porte, quoiqu'elle paroisse se reposer, ses démarches sont infinies, puis qu'elles sont celles d'un Dieu.

37. Cette ame voit encore les autres parées de ses dépouilles. Lorsqu'elle voit une sainte ame, elle n'ose l'aborder, & elle la voit parée avec admiration de tous les ornemens que l'Epoux lui a ôtés. Mais quoiqu'elle l'admire, & qu'elle se sente enfoncée jusques dans l'abîme du néant, elle ne peut pas cependant désirer de les avoir, tant elle s'en trouve indigne. Elle croit que ce seroit les profaner que de les mettre sur une personne si couverte de boue & d'infection. Elle se réjouit même de voir que si elle fait horreur à son Bien-aimé, il y en a d'autres qui font ses délices. Elle est bien éloignée de la jalousie des commencemens, où elle le vouloit toujours garder & retenir : au contraire, elle est bien aise qu'il ne la regarde pas, afin qu'il n'en ait pas mal

(a) Lui fait voir & sentir l'impureté & la puanteur & de l'amour propre & de toute propriété, ou la laisse tomber dans des promptitudes imprévues.

au cœur, & qu'il prenne ses délices avec les autres, qu'elle croit fortunées d'avoir gagné les amours de son Dieu : car pour les ornemens, quoiqu'elle les en voie parées, elle ne croit pas que ce soit cela qui les rende heureuses. Si elle trouve du bonheur pour elles à les en voir parées, c'est parce que ce sont les gages de l'amour de son Bien-aimé.

38. Lorsqu'elle se tient si petite auprès de ces ames, qu'elle regarde comme des Reines, elle ne sait pas le bien que lui doit produire sa nudité, sa mort & sa pourriture. Il ne la rend nue que pour être son vêtement : (a) *Revêtez-vous de Jésus-Christ*, dit S. Paul. Il ne la tue que pour être sa vie : (b) *Si nous sommes morts avec Jésus-Christ, nous ressusciterons avec lui.* Il ne l'anéantit, que pour la *transformer* en lui.

Cette perte de vertu ne se fait que peu à peu, ainsi que les autres pertes, & cet entraînement apparent au mal, est involontaire : car ce mal qui rend ces ames si sales à leurs propres yeux, n'est point un mal véritable, ni dangereux, dont elles soient propriétaires : car ici elles n'ont ni de volonté propre, ni d'arrêt à quoi que ce soit.

Ce qui les salit sont des précipitations & promptitudes, qui ne font que passer, & qui ne laissent pas de les remplir de confusion ; ce sont certains défauts qui ne sont que dans les sentimens. Sitôt qu'une ame voit la beauté d'une vertu, elle tombe incessamment dans le vice contraire, à ce qu'elle croit : par exemple : Si elle aime la vérité, elle dit des paroles précipitées ou d'exagération, elle croit mentir à tout moment,

(a) Rom. 13. v. 14.
(b) Rom. 6. v. 8. & 2 Tim. 2. v. 11.

quoiqu'en effet elle ne le fasse pas, ne parlant pas contre son sentiment. Si elle aime la douceur, une promptitude inopinée lui survient : & il en est ainsi de toutes les autres vertus : Et plus les vertus sont de conséquence, & que l'ame y tient plus fortement, parce qu'elles lui paroissent plus essentielles ; plus lui sont-elles arrachées en cette maniere avec plus de force & de douleur.

---

§. IV.

SECTION QUATRIEME.

39–41. *Entrée dans la mort mystique de l'ame quant à ses sens, puissances, & même son fond aperçu.*
42–45. *Observations importantes sur cet état.*

39. CEtte pauvre ame après avoir tout perdu, doit enfin (*a*) *se perdre elle-même* par un entier (*b*) désespoir de tout, ou plutôt, doit mourir accablée de fatigues horribles. L'Oraison de ce degré est fort pénible : parce que l'ame ne pouvant plus se servir de ses puissances, dont l'usage lui est entierement ôté ; & Dieu ayant retiré un certain calme doux & profond qui la soutenoit, elle reste comme ces pauvres enfans qui vont courant çà & là pour trouver de la nourriture, sans trouver personne qui leur en donne. C'est ce qui fait qu'ici l'Oraison paroît entierement perdue, comme en ceux qui ne l'ont jamais faite ; mais avec cette différence ; que l'on sent la peine de

(*a*) Jean 12. v. 25. (*b*) Ste. Cather. de Gen. Vie. Chap. 42. Ste. Angéle. Chap. 19. anc. Edit. Jean de la Croix, Obscure nuit. Ch. 2.

ſa perte, parce que l'on a connu ſa valeur par ſa poſſeſſion ; & que les autres n'en ont pas de peine, parce qu'ils n'en connoiſſent pas le prix. Elle ne peut plus trouver de ſoutien dans les créatures ; & ſi elle s'y ſent courbée & portée, c'eſt par impétuoſité, ſans cependant y trouver rien qui la ſatisfaſſe. Ce n'eſt pas que ſouvent elle ne s'égare, & qu'elle ne voulut ſe jetter à corps perdu dans les choſes qu'elle a goûtées autrefois : mais hélas ! elle y trouve tant d'amertume, qu'elle s'en retire au plus vîte ; & il ne lui reſte que la douleur de ſon infidélité.

40. L'*imagination* (*a*) eſt entierement détraquée, & ne laiſſe preſque point de repos. Les trois puiſſances de l'ame, l'*entendement*, la *mémoire* & la *volonté* perdent peu à peu leur vie, enſorte que ſur la fin elles n'en ont point du tout : ce qui eſt très-pénible à l'ame, & particulierement à la volonté, qui avoit appris de goûter un je ne ſais quoi tranquille & doux, qui raſſuroit les autres puiſſances dans leur inaction & dans leurs morts & impuiſſances.

41. Ce je ne ſais quoi, qui ſoutient *dans le fond*, eſt ce qui coute le plus à perdre, & que l'ame tâche avec plus de force à retenir ; car d'autant plus eſt-il délicat, d'autant plus lui paroit-il divin & néceſſaire : & elle conſentiroit aiſément à ne ſe ſervir jamais des deux autres puiſſances, ni même de la volonté, d'une maniere diſtincte & apperçue, pourvu que ce je ne ſais quoi, qui eſt ſon favori, lui demeure : car le moyen qu'une ame puiſſe ſubſiſter ſans moyens, & ſans ce moyen ſi pur, qu'il ſemble que c'eſt la fin à laquelle tout aboutit, & la récompenſe de tous les travaux :

(*a*) Ste. Thérèſe, Vie Chap. 30.

car que veut une ame dans tous ses travaux, que d'avoir ce témoignage dans le fond, qu'elle est un enfant de Dieu? Et toute la spiritualité se termine à cette expérience.

Cependant il le faut perdre (a) comme le reste; & ensuite entrer dans (b) la funeste expérience de toutes les miséres dont on est plein. Et c'est ce qui ópére véritablement *la mort de l'ame:* car quelque misére que puisse avoir l'ame, si ce je ne sais quoi, qui fait la vie de l'ame, ne se perdoit, elle ne mourroit pas, & aussi si ce je ne sais quoi se perdoit sans qu'elle sentit ses miséres, elle se soutiendroit, & ne mourroit jamais. Elle sait & comprend facilement qu'il faut passer de longues & effroyables ténèbres; qu'il faut perdre tout goût, tous sentimens quelque délicats qu'ils soient. C'est pourquoi elle porte les privations des soutiens & des goûts avec force, sur tout les personnes éclairées & [c] savantes: mais de perdre un certain soutien presque imperceptible, & tomber de foiblesse, tomber dans la misére & la boue [d], c'est à quoi l'on ne peut consentir, parce que l'on n'y doit jamais consentir. C'est où la raison se perd. C'est où les frayeurs & les transes mortelles s'emparent du cœur, qui semble n'avoir de vie que pour sentir sa mort.

C'est donc la perte de cet imperceptible soutien, & l'expérience de ces miséres, qui causent la mort.

42. L'ame doit être bien fidéle dans un tems si nud & si rude, pour ne point laisser ses sens

(a) Quant au sentiment. (b) Dans la vue & conviction sensible. (c) autrement *ferventes.* (d) 2. Cor. 12. v. 7. Jean de la Croix Obs. nuit. Liv. 1. Ch. 14. Ste. Angéle. Ch. 19.

ſe courber vers les créatures volontairement, cherchant du ſoulagement & du divertiſſement volontaire : je dis *volontaire* : car pour des mortifiçations & attentions réfléchies ſur ſoi-même, ces ames en ſont incapables : & plus elles ont été mortifiées (ce qui paroiſſoit *mort* aux non expérimentés) plus ont-elles de penchant vers le contraire ſans s'en appercevoir, comme un fou, qui va errant & vagabond par tout : & ſi vous vouliez les retenir trop rigoureuſement, outre que cela feroit inutile, c'eſt que cette application au déhors retarderoit & empêcheroit la mort.

43. Que faut-il donc faire ? C'eſt d'obſerver de ne rien faire qui ſoulage les ſens d'une maniere criminelle & imparfaite, de les ſouffrir, & de les récréer quelquefois en choſes innocentes par charité : car comme ils ne ſont pas capables de ce qui s'opére au-dedans, ce feroit ruiner la ſanté, & même les forces de l'eſprit, & peut-être l'intérieur, que de les vouloir gêner. Il faut mépriſer cela comme des enfances, & n'être pas trop rigoureux en refuſant les choſes permiſes.

44. Ce que je dis eſt pour ce degré : car ſi l'ame en vouloit uſer ainſi dans le tems de la force & vigueur de la grace, elle feroit mal : & même Notre Seigneur tout plein de bonté fait bien voir lui-même la conduite que l'on doit tenir : car dans les commencemens il preſſe de ſi près les pauvres ſens, qu'il ne leur donne aucune liberté. C'eſt aſſez qu'ils veuillent quelque choſe, pour les en arracher : un regard, une parole, la moindre ſatisfaction feroit ſouffrir infiniment : & Dieu fait cela pour tirer les ſens de leur opérer imparfait, pour les faire entrer au-dedans : & en les ſevrant au-déhors, il les lie au-dedans d'une maniere ſi

douce, qu'il ne leur coute presque rien de se priver de tout : ils y trouvent même plus de douceur que dans la possession de toutes choses. Mais quand ils sont suffisamment purifiés & introvertis, Dieu, qui veut tirer l'ame d'elle-même par un mouvement tout contraire, permet que les sens s'extrovertissent & se répandent vers le dehors : ce qui semble à l'ame une grande impureté. Cependant, la chose est alors de saison : & faire autrement, c'est se purifier autrement que Dieu ne veut, & se salir.

45. Cela n'empêche pas qu'il ne se fasse des fautes dans cette extroversion des sens : mais la confusion que l'ame en reçoit, & la fidélité à en faire usage, fait le fumier [a] où elle pourrit plus vîte. [b] *Tout coopére en bien à ceux qui aiment.* C'est aussi ici où l'on perd entierement l'estime des créatures. Elles vous regardent avec mépris, & disent : N'est-ce pas là celle que nous admirions autrefois ? Comment est-elle devenuë ainsi défigurée & laide ? Hélas ! leur dit-elle, [c] *ne me regardez pas par ma couleur noire : car c'est le Soleil qui m'a ainsi décolorée.* C'est ici qu'elle entre tout d'un coup dans le troisiéme degré, qui est, d'ensevelissement & de pourriture.

(*a*) Ou elle meurt plus vite à soi-même. (*b*) Rom. 8. v. 28.
(c) Cant. 1. v. 6.

CHAPITRE VIII.

TROISIEME DEGRÉ *de la voie Passive en Foi-nue, dans sa consommation.*

1. LE torrent, ainsi que nous l'avons dit, a souffert tous les bruits & les renversemens imaginables. Il a été battu contre les rochers : ce n'étoit que chûtes de rochers en rochers : mais il a toujours paru, & on ne l'a point vû perdre. Il commence ici à se perdre de gouffre en gouffre. Il y avoit encore un marcher, quoique si précipité, si confus & si rompu : mais ici, il s'engouffre avec une impétuosité encore plus forte dans des trous. On est long-tems sans le voir : puis on l'apperçoit un peu, plus par son bruit que par la vue : mais il ne paroît que pour se précipiter de nouveau dans un gouffre plus profond. Il tombe d'abîme en abîme, de précipice en précipice, jusqu'à ce qu'enfin il tombe dans l'abîme de la mer, où perdant toute figure, il ne se trouve plus jamais, étant devenu la mer même.

2. L'ame après bien des morts redoublées expire enfin dans les bras de l'Amour; mais elle n'apperçoit pas ces mêmes bras. Elle n'est pas plutôt expirée, qu'elle perd tout acte de vie, pour simple & délicat qu'il fut: tout désir, inclination, penchant, choix, répugnances & contra-

riétés foncieres. Plus elle s'approchoit de la mort, plus elle s'affoibliſſoit : & ſa vie, quoique languiſſante & agoniſante, étoit encore vie, & il pouvoit encore reſter à l'ame quelque eſpérance, quoique ſa mort fut inévitable : mais ici, il n'y en a plus. Il faut que le torrent s'abîme, & qu'on ne l'apperçoive plus.

3. O Dieu ! qu'eſt-ce que ceci ? Ce qui n'étoit que des précipices devient des abîmes. L'ame tombe avec entraînement dans un abime de miſéres d'où il n'y a nul jour de ſortir. Au commencement cet abîme eſt moindre : mais plus elle avance, plus elle en trouve de plus étranges : enſorte que c'eſt aller de mal en pis : car il eſt à remarquer, que lorſque l'on commence un degré, il tient beaucoup de celui qui précéde dans ſon commencement ; & dans ſa fin il commence déja beaucoup à ſe reſſentir de celui qui doit ſuivre. Il faut auſſi remarquer, que chaque degré en renferme une infinité d'autres.

4. L'homme après ſa mort, avant que d'être enſeveli, eſt encore parmi les vivans : il a encore figure d'homme quoiqu'il faſſe peur : Cette ame auſſi dans le commencement de ce degré a encore quelque figure de ce qu'elle étoit autrefois : il lui reſte une certaine impreſſion ſecrette & cachée de Dieu, comme il reſte dans un corps mort une certaine chaleur qui s'éteint peu-à-peu. Cette ame ſe préſente à l'Oraiſon ; à la priere : mais tout cela lui eſt bientôt ôté. Il faut perdre non-ſeulement toute Oraiſon, tout don de Dieu ; mais Dieu même, (a) à ce qu'il paroît : & ne le pas perdre pour un, deux, ou trois ans ; mais pour

(a) *Tout cela entant que poſſédé propriétairement & par le* MOI.

toujours. Toute facilité au bien, toute vertu active, lui sont ôtées. Elle reste nue & dépouillée de tout. Le monde, qui l'estimoit autrefois tant, commence à en avoir peur. On lui rend encore certains devoirs de bienséance, mais ce n'est que pour l'*ensevelir*, la cacher dans la terre, & ne la plus voir.

Il faut remarquer que ce n'est aucune faute visible qui produit le mépris des hommes, mais l'impuissance de pratiquer ce que l'on faisoit autrefois avec tant de facilité : on passoit les jours entiers à l'Eglise, ou dans la visite des pauvres malades, souvent même contre son devoir : on ne peut plus faire ces choses.

5. Elle sera bientôt, cette pauvre ame, dans un entier oubli. Peu-à-peu elle perd tellement toute chose, qu'elle est toute pauvre. Les créatures la jettent dans la terre, puis on n'y pense plus. Tout le monde jette de la terre dessus, & on la foule aux pieds. O pauvre ame ! il faut que tu te voyes faire tout cela. Si un corps se voyoit enterrer, quelle peine n'auroit-il point ? L'ame voit tout cela, & le voit avec frayeur, sans cependant y pouvoir mettre ordre. Il faut se laisser ensevelir, couvrir de terre, & écraser de toutes les créatures.

6. C'est ici où sont les bonnes croix ; & d'autant meilleures, que l'ame croit mieux les mériter. Elle commence aussi à avoir horreur d'elle-même. Dieu la rejette si loin, qu'il paroît la vouloir abandonner (*a*) pour toujours. Il faut, pauvre ame, que vous preniez patience, & que vous demeuriez gisante dans le sépulcre.

7. Elle y demeure en paix, quoiqu'avec des

(*a*) Ps. 87. v. 5, 6. &c. per totum.

horreurs terribles; parce qu'elle voit bien qu'il n'y a pas d'apparence d'en ſortir, & qu'il y faut demeurer pour toujours : Et auſſi bien voit-elle que c'eſt le lieu qui lui eſt propre à préſent, tout autre étant plus fâcheux pour elle. Elle fuit les créatures de bon cœur; parce qu'elle voit bien qu'il n'y a plus rien à faire pour elle, & qu'elles en ont de l'averſion. On parle mal d'elle. On ne la regarde plus que comme une charogne, qui a perdu la vie de la grace, & qui n'eſt plus propre qu'à être enfoncée dans la terre.

8. L'ame porte ſon abjection. Mais hélas, que cet état eſt encore doux! & qu'il ſeroit aiſé de reſter dans le ſépulcre s'il ne falloit pas *pourrir !* Le vieil homme ſe corrompt peu-à-peu : autrefois c'étoient des foibleſſes, des défaillances; ici l'ame voit le fond de ſa corruption qu'elle avoit ignorée juſques alors : car il lui étoit impoſſible d'imaginer ce que c'eſt que l'amour-propre & la propriété. Tout ceci ſe paſſe dans l'intime de l'ame ſans que les ſens y participent. O Dieu, quelle horreur pour cette ame, de ſe voir ainſi pourrir ! Toutes les peines, les mépris, & les contradictions des créatures, ne la touchent plus. Elle eſt même inſenſible à la privation du Soleil de juſtice. Elle ſait qu'il n'éclaire pas dans les tombeaux. Mais de ſentir ſa corruption, c'eſt ce qu'elle ne peut ſouffrir. O Dieu ! que ne ſouffriroit-elle pas plutôt? C'eſt cependant un faire le faut. Il faut expérimenter juſqu'au fond ce que l'on eſt. Mais ce ſont peut-être des (*a*) péchés? Dieu a horreur de moi. Mais que faire? il faut ſouffrir : il n'y a point de remede.

(*a*) *Non actuels ; mais le ſentiment du fond entant que corrompu & que par ſoi ſeul il ne peut que pécher.*

9. Mais encore, si je pourrissois sans être vue de Dieu, je serois contente : ce qui me fait peine, est le mal de cœur que je lui fais. Mais, pauvre désolée ! que ferez-vous ? Il vous doit suffire de n'aimer pas la corruption, mais de la porter : encore (a) ne savez-vous pas si vous ne la voulez pas. Vous ne sauriez en juger vous-même. Les autres en jugent par la peine qu'elle vous cause.

10. Cette ame ainsi dans (b) la corruption est si pleine de l'horreur d'elle-même, qu'elle ne peut se souffrir. La peine de souffrir sa propre puanteur est si forte, qu'elle n'a plus de peine de tout ce qu'on lui pourroit faire au-déhors. Rien ne la touche plus. Elle se (c) voit digne de tout mépris. Les autres ne la voient plus qu'avec horreur : mais cela ne lui fait point de peine, le mal de cœur qu'elle sent, & sa propre puanteur, lui faisant voir que l'on a raison : & si elle voit des ames vivantes en Dieu, elle se croit indigne d'en approcher : elle s'enfonce (d) dans la pourriture comme dans le lieu qui lui est propre.

11. Elle n'a pas de peine que (e) Dieu la rebute, car elle voit si clair le mériter, que rien plus. Elle (f) est même ravie qu'il ne la regarde plus, qu'il la laisse dans la pourriture, & qu'il donne aux autres toutes ses graces : que les autres soient l'objet de ses affections, & qu'elle ne cause que de l'horreur. Mais ce à quoi elle ne se peut ré-

(a) *On est en ténèbres, sans pouvoir juger si le sentiment de son fond corrompu n'est pas contaminé de péché.* (b) *Dans le sentiment de son fond corrompu.* (c) *Aut.* elle se croit. (d) *Dans la vue & conviction de sa pourriture.* (e) 2 Rois 15. v. 26. (f) *Elle consent de bon cœur à la privation de la vue & de l'agréation sensible de Dieu.*

ſoudre, c'eſt que la mauvaiſe odeur de ſa corruption monte juſqu'à Dieu. Elle ne voudroit pas pécher. N'importe, dit cette ame, que je pourriſſe, que je ſois le jouet de toutes les créatures, que je ſois dans le fond de l'Enfer avec les Démons, pourvu que je ne péche pas. Elle ne penſe plus à aimer ou à ne pas aimer. Elle s'en croit incapable. Il n'y a plus d'amour pour elle. Elle eſt devenue bien pis que dans le pur naturel, puis qu'elle eſt dans la corruption ordinaire au corps privé de vie.

12. Enfin, peut-être que cette corruption durera peu. Hélas ! c'eſt tout le contraire. Elle durera pluſieurs années, & ira toujours en augmentant, ſi ce n'eſt ſur la fin, que la pourriture devient *pouſſiere*, & que ce qui eſt cendre redevient cendre.

13. Ce pauvre Torrent va comme un fou, d'abîme en abîme, de précipices en précipices. Cette ame va de pourriture en pourriture : tous (*a*) ſes membres ſont attaqués preſque en même tems. Il n'y a plus rien pour elle ; plus (*b*) de réglemens, plus d'auſtérités. Il lui ſemble que tous les ſens & toutes les puiſſances ſont (*c*) dans la confuſion. Pauvre ame ! que ferez-vous en cet état ? Il vous faut réſoudre à être éternellement la pâture des vers. Votre propre conſcience vous reproche l'état d'où vous êtes tombée. Quelle différence pour ce Torrent, de couler ſi agréablement dans la plaine, ou de ſe précipiter dans des gouffres affreux ! C'eſt pourtant ſon ſort & ſa deſtinée.

(*a*) *Toutes ſes facultés.* (*b*) *Tout ce qui eſt de propre établiſſement doit prendre fin, pour enſuite faire place au divin.* (*c*) *J. de la Croix ci-deſſus.*

Enfin

Enfin peu-à-peu l'ame s'accoutume (*a*) à la corruption : elle la sent moins, & elle lui devient naturelle, si ce n'est dans de certains momens (*b*) qu'elle exhale une puanteur capable de la faire mourir, si elle n'étoit pas immortelle. O pauvre Torrent, n'êtiez-vous pas mieux sur le haut de la montagne qu'à présent! Vous aviez quelque legere corruption; mais à présent, quoique vous courriez avec rapidité, & que rien ne vous arrête, vous passez (*c*) dans des lieux si sales, si corrompus de soufre, de salpétre & de vilenies, que vous entraînez avec vous la méchante odeur!

14. Enfin cette pauvre ame commence à ne plus tant sentir sa puanteur, (*d*) à s'y faire, à y demeurer en repos, sans espérance d'en sortir jamais, sans pouvoir rien faire pour cela : & ainsi ses membres, sa chair, toute elle-même s'anéantit & devient poussiere : & c'est alors que commence l'*anéantissement :* car auparavant quelque puanteur qu'elle put avoir, il restoit encore des marques de l'humanité, un cadavre puant, un reste d'homme. Mais ici, il n'y a plus que de la cendre. L'ame ne souffre plus de la méchante odeur : elle est (*e*) naturalisée à ces choses : elle ne voit plus rien; & elle est comme une personne qui n'est plus, & qui ne sera plus jamais. Elle ne fait ni bien, ni mal.

15. Autrefois elle se faisoit horreur : elle n'y pense plus. Elle est dans la derniere misére sans

(*a*) *A souffrir & soutenir en patience la vue de ses miséres.* (*b*) *Par des réveils ou épreuves sensibles de différentes tentations dont on souffre avec peine les impressions horribles.* Voyez Vie de Ste. Angele Ch. 19. (*c*) *Voyez la note* (*a*) (*d*) *Habituée à acquiescer à l'état où la conduite de Dieu l'a reduite.*

en avoir plus d'horreur. Autrefois elle craignoit encore la Communion, de peur d'infecter ou deshonorer Dieu : à présent il lui semble qu'elle y va tout naturellement ! Tout ce qui est de grace se fait comme de nature, & il n'y a plus rien, ni peine, ni plaisir. Tout ce qu'il y a, c'est, que ses cendres demeurent cendres en paix, sans espoir d'être jamais autre chose que cendres. Lorsqu'elle sentoit sa puanteur, elle connoissoit encore qu'elle se pourrissoit : mais ici, elle est pourrie ; & rien de déhors ni de dedans (*a*) ne la touche plus.

16. Enfin, reduite dans le *non-être*, il se trouve dans ses cendres *un germe d'immortalité* qui se conserve sous cette cendre, & qui prendra vie dans sa saison. Mais elle n'a pas cette connoissance, & ne pense pas de se voir jamais revivre, ni ressusciter.

17. La fidélité de l'ame en cet état consiste à se laisser ensevelir, enterrer, écraser, marcher, sans se remuer non plus qu'un mort ; à souffrir sa puanteur dans sa fosse, & à se laisser pourrir dans toute l'étendue de la volonté de Dieu, sans aller chercher dequoi éviter la putréfaction. Il y en a qui voudroient mettre du baume, ou des senteurs pour ne point sentir la puanteur de leur corruption. Non, non : laissez-vous telles que vous êtes, pauvres ames. Sentez votre puanteur. Il faut que vous la connoissiez, & que vous voyez le fond infini de corruption qui est en vous. Mettre du baume, n'est autre chose que de tâcher par quelques moyens vertueux & bons de couvrir la corruption, & d'en empêcher l'odeur. (*b*) Oh,

(*a*) *Elle n'est plus troublée par nulles impressions sensibles.*
(*b*) *Cantiq. spirit. du P. Seurin. C.* 10. v. 40.

ne le faites pas ! Vous vous feriez tort. Dieu vous souffre bien ; pourquoi ne vous souffririez-vous pas ? Si vous y regardez de près, vous verrez même que ce que vous ferez pour détourner la puanteur, est un état violent pour vous ; & qu'il vous est plus naturel & meilleur de la sentir.

18. Je crois que le Directeur doit donner très-peu ou point du tout de [a] secours à cette ame, principalement si son esprit est d'une force assez raisonnable : car si cela n'étoit pas, il faudroit la soutenir ; autrement elle pourroit se perdre par la pénétration de la peine. Car la peine de la pourriture passe jusques dans la moelle de ses os. Les autres peines sont plus extérieures, & ne pénétrent pas si avant. Mais pour les ames fortes, moins elles sont secourues, soutenues & fortifiées, plutôt sont-elles réduites en poussiere. Ne leur portez donc pas compassion, & laissez-les dans leurs ordures apparentes, qui sont cependant les délices de Dieu ; jusqu'à ce que [b] de ces cendres renaisse une nouvelle vie.

19. L'ame réduite au néant y doit demeurer, sans vouloir, lorsqu'elle est poussiere, sortir de cet état, ni comme autrefois, désirer de revivre. Il faut qu'elle demeure comme ce qui n'est plus : & c'est pour lors que le torrent s'abîme & se perd dans la mer pour ne se retrouver jamais en lui-même ; mais pour devenir une même chose avec la mer.

20. C'est pour lors, que ce mort sent peu-à-peu, sans sentir, que ses cendres se raniment, & prennent *une nouvelle vie* : mais cela se fait si peu-à-peu, qu'il semble que ce soit un songe & un sommeil où l'on a bien révé. C'est comme un

(a) *De soulagemens.* (b) *dans.*

ver qui se forme de la cendre, & qui prend vie peu-à-peu; & c'est ce qui fait le dernier degré, qui est le commencement de la *Vie divine & véritablement intérieure*, qui enferme des degrés sans nombre, & où l'on avance toujours infiniment, de même que ce Torrent peut toujours avancer dans la mer, & en prendre tant plus les qualités que plus il y séjourne.

CHAPITRE IX.

QUATRIEME DEGRÉ *de la Voie Passive en Foi, qui est le commencement de la vie divine.*

1--4. *Passage de l'état humain au divin, & à la Résurrection de l'ame en Dieu dans la vie divine.*

5--13. *Description de cette vie & de ses propriétés, gradations, identité, indifférence; sentimens de l'ame: son être en Dieu; sa paix &c.*

14--16. *Ses devoirs de correspondance fidéle.*

17--19. *Pouvoir & vues de cette ame par rapport aux autres, à soi, à son état, à ses actions, à ses paroles, à ses défauts.*

20. 21. *Des Inclinations de* JÉSUS-CHRIST *en elle.*

22--27. *Plusieurs observations pour ne pas se méprendre en ses progrès, ses croix, son extérieur.*

Conclusion.

1. LORSQUE ce torrent commence à se perdre dans la mer, on le distingue fort bien un tems notable. On aperçoit son mouvement; & enfin peu-à-peu il perd toute figure propre pour prendre celle de la mer. L'ame tout de même sortant de ce degré, & commençant de se per-

dre, conserve encore quelque chose de propre: mais après quelque tems elle perd tout ce qu'elle avoit de propre. Ce corps dont la pourriture a été réduite en cendre, est encore poudre & cendre : mais si une personne avaloit ces cendres, il ne resteroit plus rien de propre, & il en seroit fait une même chose avec la personne qui les prendroit. L'ame jusqu'à présent, quelque morte & pourrie qu'elle ait été, a toujours conservé son être propre, & ne l'a point perdu. Il n'y a qu'en ce degré qu'elle est véritablement tirée hors d'elle-même.

Tout ce qui s'est passé jusqu'à présent, s'est passé dans la capacité propre de la créature: mais ici, cette créature est tirée de sa capacité propre pour recevoir une capacité immense en Dieu même. Et comme ce torrent, par exemple, lorsqu'il entre dans la mer, perd son être propre, ensorte qu'il ne lui en reste plus rien, pour prendre celui de la mer; ou plutôt, il est tiré de soi pour se perdre en la mer; de même cette ame perd l'humain pour se perdre dans le divin, qui devient son être & sa subsistance; non essentiellement; mais mystiquement. Alors ce torrent possède tous les trésors de la mer : & autant qu'il a été pauvre & misérable, autant est-il glorieux.

2. C'est donc dans ce tombeau que l'ame commence à reprendre vie; & la lumiere y paroît insensiblement. C'est alors qu'on peut dire avec vérité, (*a*) *que ceux qui reposent dans les ténèbres ont vu une grande lumiere; & que le jour s'est levé sur ceux qui demeuroient dans la région & dans l'ombre de la mort.* Il y a une belle figure dans Ezéchiel (*b*) de cette *résurrection*, où les ossemens reprennent

(*a*) *Matth.* 4. v. 16. (*b*) *Ezéchiel Ch.* 37.

vie peu-à-peu : puis cet autre passage : (*a*) *Le tems est venu que les morts entendront la voix du Seigneur.*

3. O ames qui sortez du sépulcre ! Vous sentez en vous un germe de vie qui vient peu-à-peu. Vous êtes toutes étonnées qu'une force secrette s'empare de vous. Ces cendres se raniment. Vous vous trouvez dans un pays nouveau. Cette pauvre ame, qui ne pensoit plus qu'à demeurer en paix dans le sépulcre, reçoit une agréable surprise. Elle ne sait que croire & que penser. Elle croit que le Soleil a dardé pour un peu ses rayons par quelque fente & ouverture : mais que ce n'est que pour quelque moment. Elle est bien plus étonnée lors qu'elle sent cette vigueur secrette s'emparer plus fortement de toute elle-même ; & que peu-à-peu elle reçoit une nouvelle vie pour ne la plus perdre, du moins autant que l'on peut être assuré en cette vie, ce qui n'arriveroit pas sans la plus noire infidélité. Mais cette vie nouvelle n'est plus comme autrefois : c'est (*b*) une *vie en Dieu*. C'est une vie parfaite. Elle (*c*) *ne vit plus*, n'opére plus par elle-même ; mais *Dieu vit*, agit & opére ; & cela va s'augmentant peu-à-peu ; ensorte qu'elle devient parfaite de la perfection de Dieu, riche de sa richesse, elle aime de son amour.

4. L'ame sent bien que tout ce qu'elle avoit eu autrefois, pour grand qu'il parût, avoit été en sa possession. Mais à présent elle ne posséde plus, mais elle est possédée ; & elle n'est plus, & ne prend une nouvelle vie que pour la perdre en Dieu, ou plutôt, elle ne vit que de la vie de

(*a*) *Jean* 5. v. 25. (*b*) *Col.* 3. v. 3. (*c*) *Gal.* 2. v. 20.

Dieu, qui étant le principe de vie, cette ame ne peut manquer de rien. Quel gain n'a-t-elle point fait pour toutes ses pertes? Elle a perdu le créé pour l'increé, le rien pour le tout: tout lui est donné; non en elle, mais en Dieu; non pour être possédé d'elle, mais pour être possédé de Dieu. Ses richesses sont immenses. Elles sont Dieu même. Elle sent tous les jours sa capacité s'accroître, & une largeur & étendue qui augmente chaque jour. Il semble que sa capacité devienne immense. Toutes les vertus lui sont redonnées; mais en Dieu.

5. Il faut remarquer, que comme elle n'a été dépouillée que très-peu-à-peu, & par degré; elle n'est enrichie & revivifiée que peu-à-peu. Plus elle se perd en Dieu, plus sa capacité devient grande: comme plus ce torrent se perd dans la mer, plus il est élargi & devient immense, n'ayant point d'autres bornes que la mer. Il en participe toutes les qualités. L'ame devient forte, immense, ferme: elle a perdu tous les moyens; mais elle est dans la fin. Comme une personne qui marcheroit sur la terre pour se perdre en mer, se serviroit de ce moyen de marcher pour y arriver, & le perdroit pour s'y abîmer.

6. Cette vie divine devient toute naturelle à l'ame. Comme l'ame ne se sent plus, ne se voit plus, ne se connoit plus; elle ne voit rien (*a*) de Dieu, n'en comprend rien, n'en distingue rien. Il n'y a plus d'amour, de lumieres ni de connoissances. Dieu ne lui paroît plus comme autrefois, quelque chose de distinct d'elle; mais elle ne sait plus rien, sinon que DIEU EST, & qu'elle n'est plus, ne subsiste & ne vit plus qu'en

(*a*) *de distinct & comme hors d'elle.*

lui. Ici l'Oraifon eft l'action ; & l'action eft l'Oraifon : tout eft égal, tout eft indifférent à cette ame : car tout lui eft également Dieu.

7. Autrefois il falloit pratiquer la vertu pour faire les œuvres vertueufes : Ici toute diftinction d'actions eft ôtée, les actions n'ayant plus de vertus propres, mais tout étant Dieu à cette ame, l'action la plus baffe comme la plus relevée, pourvû qu'elle foit dans l'ordre de Dieu & dans (a) le mouvement divin : car ce qui feroit de choix propre, s'il n'eft dans cet ordre, ne feroit pas le même effet, faifant fortir de Dieu, à caufe de l'infidélité : Non que l'ame forte de fon degré ni de fa perte; mais feulement (a) du mouvement divin, qui rend toutes chofes une, & toutes chofes Dieu ; non par vue, application & penfée; mais par état : enforte que l'ame eft *indifférente* d'être d'une maniere ou d'une autre, dans un lieu ou dans un autre : tout lui eft égal ; & elle s'y laiffe aller comme naturellement.

8. Cette vie eft rendue comme naturelle, & l'ame agit comme naturellement. Elle fe laiffe aller à tout ce qui l'entraîne, fans fe mettre en peine de rien, fans rien penfer, vouloir, ou choifir ; mais demeure contente, fans foin ni fouci d'elle, n'y penfant plus, ne diftinguant plus fon intérieur pour en parler. L'ame n'en a plus. Il n'eft plus queftion ni de recueillement, ou de divagation. L'ame n'eft plus au-dedans : elle eft toute en Dieu. Il ne lui eft plus néceffaire de s'enfermer dans fon fond : elle ne penfe plus à l'y trouver : elle ne l'y cherche plus : Comme fi une perfonne étoit toute pénétrée de la mer, dedans & déhors, deffus & deffous, de tous côtés

(a) (o) *Autr.* moment.

eſt la mer : elle n'auroit beſoin ni d'un lieu ni d'un autre ; mais de ſe tenir comme elle feroit.

9. Auſſi cette ame ne ſe met pas en peine de chercher ni de rien (*a*) faire : Elle demeure comme elle eſt ; & cela ſuffit : Mais que fait-elle ? Rien, rien, & toujours rien. Elle fait tout ce qu'on lui fait faire. Elle ſouffre tout ce qu'on lui fait ſouffrir. Sa paix eſt toute inaltérable : mais toute naturelle. Elle eſt comme paſſée en nature. Mais quelle différence de cette ame à une perſonne toute dans l'humain? La différence eſt, que c'eſt Dieu qui la fait agir ſans qu'elle le ſache ; & auparavant c'étoit la nature qui agiſſoit. Elle ne fait ni bien ni mal, ce ſemble : mais elle vit contente, paiſible, faiſant d'une maniere agile & inébranlable ce qu'on lui fait faire.

Dieu ſeul eſt ſon guide : car dans le tems de ſa perte, elle a perdu toute volonté. Ici l'ame n'en a plus de propre : & ſi vous lui demandiez ce qu'elle veut, elle ne le pourroit dire. Elle ne peut plus choiſir. Tous déſirs ſont ôtés : parce qu'étant dans le tout, & dans le centre, le cœur perd toute pente, tendance & activité, comme il perd toute répugnance & contrariété. Ce Torrent n'a plus de pente ni de mouvement. Il eſt dans le repos & dans la fin.

10. Mais de quel contentement cette ame eſt-elle contente ? Du contentement de Dieu, immenſe, général, ſans ſavoir ni comprendre ce qui la contente : car ici tous ſentimens, goûts, vues, notices particulieres, quelques délicats qu'ils ſoient, ſont ôtés : rien ne touche l'ame, ni amour, ni connoiſſance, ni intelligence. Ce certain je ne ſais quoi qui l'occupoit *autrefois* ſans l'occuper, eſt ôté ; & il ne lui reſte rien.

(*a*) A ſavoir, *de ſoi*, *par ſoi*, *pour ſoi*.

Mais cette insensibilité est bien différente de celle de mort, sépulcre, pourriture. Alors c'étoit une privation de vie, de mouvement pour les choses, un dégoût, une séparation, une impuissance de mourant & une insensibilité de mort : mais ici, c'est une *élévation* au-dessus de ces choses, qui n'en prive pas, mais les rend inutiles. Un mort est privé de toutes les fonctions de la vie, mais par une impuissance de mort, ou par un dégoût de mourant; mais s'il est ressuscité glorieux, il est tout plein de vie sans moyens de se la conserver par usage de ses sens : & étant au-dessus de tous moyens par son germe d'immortalité, il ne sent pas ce qui l'anime, quoiqu'il se voie en vie.

11. Je ne saurois mieux expliquer cela que par la mort. Lorsque l'on meurt, on sent la séparation de son ame d'avec le corps. Cette ame est-elle séparée, on ne sent plus rien, mais c'est sans vie, & la mort fait la séparation de tout. L'homme ressuscite-t-il, il se sent revivifier. Lors qu'il est réanimé, il éprouve en cet état que Dieu est l'ame de son ame, la vie de sa vie ; & d'une telle maniere, qu'il s'en rend le principe comme naturel, sans que l'ame le sente ou l'aperçoive, à cause de son *unité & intimité*, s'il est permis de se servir de ce mot. L'ame sent bien qu'elle vit, agit, marche, & fait toutes les fonctions de la vie, mais sans sentir son ame.

12. Lorsque nous avons quelque goût de Dieu, si délicat qu'il soit, que l'on connoît ses enfoncemens, certaines langueurs, peines, amours, désirs, jouissance, ce n'est point ce degré ici, mais bien quelque autre : car ici, Dieu ne peut être goûté, senti, vû, étant plus nous-mêmes que nous-mêmes, non distinct de

nous. Si une perſonne pouvoit vivre ſans manger dans un grand dégoût, elle ſentiroit d'abord ſon dégoût, enſuite ſon impuiſſance de manger: mais elle ne ſentiroit pas de plénitude. Ici l'ame n'a de pente ni de goût pour rien. Dans l'état de mort & de ſépulture il en eſt bien ainſi; mais non pas de même. Là c'eſt par dégoût & impuiſſance : mais ici c'eſt *par plénitude & par abondance :* comme ſi une perſonne pouvoit vivre d'air, elle feroit pleine ſans ſentir ſa plénitude, ni comment elle lui feroit venue. Elle ne feroit pas proprement vuide ni impuiſſante de manger, de goûter; mais hors de néceſſité de manger, par plénitude, ſans ſavoir comment l'air, entrant par tous ſes pores, feroit une pénétration égale.

13. L'ame ici eſt en Dieu comme dans l'air qui lui eſt propre & naturel pour maintenir ſa nouvelle vie : & elle ne le ſent pas plus que nous ne ſentons l'air que nous reſpirons. Cependant elle eſt pleine, & rien ne lui manque: c'eſt pourquoi tous déſirs lui ſont ôtés. La *paix* eſt grande; non comme dans les autres états. Dans l'état paſſé c'étoit une paix inanimée, une certaine ſépulture dont il ſortoit quelquefois des exhalaiſons qui la troubloient. Dans l'état de poudre elle étoit en paix : mais c'étoit une paix inféconde, ſemblable à un mort qui feroit en paix dans les orages & les flots les plus mutinés de la mer. Il ne les ſentiroit pas, ni n'en auroit pas de peine, ſon état de mort le rendant inſenſible : mais ici, c'eſt que l'ame eſt miſe au-deſſus, comme ſi d'une montagne elle voyoit gronder les flots ſans craindre leurs attaques; ou, ſi vous voulez, comme ſi on étoit dans le fond de la mer, lequel eſt

toujours tranquille, pendant que la ſuperficie eſt en agitation. Les ſens peuvent ſouffrir leurs peines, mais le fond eſt de même égalité, à cauſe que celui qui le poſſéde, eſt immuable.

14. Ceci ſuppoſe la fidélité de l'ame: car en quelque état qu'elle ſoit, elle peut déchoir, & retomber en elle-même. Mais ici l'ame fait des démarches preſque infinies dans Dieu; & elle peut avancer inceſſamment: de même que ſi *la* mer étoit ſans fond, une perſonne qui y ſeroit tombée s'enfonceroit juſqu'à l'infini, & allant toujours plus approfondiſſant cet Océan, plus en découvriroit-elle les beautés & les tréſors. Il en eſt ainſi de cette ame en Dieu.

15. Mais que doit-elle faire pour être fidele à Dieu? Rien; & moins que rien. Il faut ſe laiſſer poſſéder, agir, mouvoir ſans réſiſtance, demeurer dans ſon état naturel & de conſiſtance, attendant tous les momens, & les recevant de la Providence ſans rien augmenter ni diminuer, ſe laiſſant conduire à tout ſans vue ni raiſon, ni ſans y penſer; mais comme par entraînement, ſans penſer à ce qui eſt de meilleur & de plus parfait, mais ſe laiſſant aller comme naturellement à tout cela, demeurant dans l'état égal & de conſiſtance où Dieu l'a miſe, ſans ſe mettre en peine de rien faire; mais laiſſant à Dieu le ſoin de faire naître les occaſions, & de les exécuter: non que l'on faſſe des actes d'abandon ou de délaiſſement; mais on y demeure par état.

16. L'ame ne ſauroit agir pour peu que ce ſoit ſans faire une infidélité: comme dans l'état de mort & de pourriture elle doit ſe laiſſer pourrir ſans rien faire, & ſans avoir envie de rien faire. L'homme qui expire, ſent un dégoût de tout ce

qui peut entretenir la vie : ensuite, une impuissance d'en user ; il meurt, & tout lui devient inutile : dans tous ces états, il faut bien de la fidélité pour se laisser dénuer, quitter la nourriture lorsque le dégoût en prend, & laisser toutes choses dans le tems, quelque délicates qu'elles soient. Mais ici, l'ame a tout sans rien avoir. Elle a la facilité pour tout ce qui est de son devoir, pour agir, dire, & faire ; non plus à sa maniere, mais en la maniere de Dieu. Ici la fidélité ne consiste pas à tout cesser comme celui qui est mort ; mais à ne rien faire que par le principe vivifiant qui l'anime. Une ame en cet état n'a pente pour rien ; mais elle se laisse aller comme on veut ; & ne fait rien qu'être comme on la met, & sans s'en mettre en peine.

17. L'ame ne peut parler de son état, ne le voyant pas : mais bien, des actions de vie qu'elle exerce : car quoiqu'il y ait alors bien des choses extraordinaires, elles ne sont plus comme dans les premiers états, où la créature y avoit quelque part : ce qui étoit, *être propriétaire* : mais ici, les choses les plus divines & miraculeuses sont comme toutes naturelles à l'ame : elle les fait sans y penser ; & c'est le même principe qui la fait vivre qui les fait en elle & par elle. Elle a comme un pouvoir souverain sur les (*a*) démons, & même sur les esprits des personnes dont elle est chargée : mais tout cela hors d'elle. Comme elle n'est plus propriétaire, elle n'a plus de reserve ; & si elle ne peut rien dire d'un état si sublime, ce n'est point qu'elle craigne la vanité ; car cela n'est plus : ce n'est point non plus faute de lumiere pour s'exprimer, comme dans les degrés

(*a*) *autr.* élémens.

inférieurs. C'eſt à cauſe que ce qu'elle a, ſans rien avoir, paſſe toute expreſſion par ſon extrême ſimplicité & pureté. Ce qui n'empêche pas qu'il ne ſe paſſe mille choſes qui ſont comme les accidens de cet état, & qui n'en ſont pas le fond, dont elle peut fort bien parler. Ces accidens ſont comme les miettes qui tombent du feſtin éternel que l'ame commence dans le tems. Ce ſont des bluettes qui font connoître qu'il y a là une ſource de feu & de flammes : mais de parler de leur principe & de leur fin, elle n'en peut ni n'en veut rien dire, n'en ayant de connoiſſance qu'autant qu'il plait à Dieu d'en donner dans le moment pour le dire & pour l'écrire.

L'ame ne voit-elle pas ſes défauts ? ou, n'en commet-elle point ? Elle en commet, & les connoît mieux que jamais, ſur-tout dans ce commencement de vie nouvelle. Ceux qu'elle commet ſont bien plus ſubtils & délicats qu'autrefois. Elle les connoît mieux, parce qu'elle a les yeux ouverts : mais elle n'en a pas de peine, & ne peut rien faire pour s'en défaire. Elle ſent bien lorſqu'elle a fait une infidélité, ou commis une faute, un certain nuage, ou bien une pouſſiere s'élever : mais elle retombe d'elle-même, ſans que l'ame faſſe rien ni pour la faire tomber, ni pour s'en nettoyer; outre que tous les efforts de l'ame ſeroient pour lors inutiles, & ne ſerviroient même qu'à augmenter l'impureté : & l'ame ſentiroit fort bien que la ſeconde ſouillure ſeroit pire que la premiere. Il ne s'agit point ici de retour, quelque ſimple qu'il puiſſe être : parce qu'en diſant *retour*, on ſuppoſe éloignement ; & ſi on eſt en Dieu, il ne faut que demeurer en lui ; de même que quand il s'éleve quelque petit nuage dans la

moienne région de l'air, si l'air souffle, il agite les nuages, & ne les dissipe pas ; au contraire, il faut laisser au Soleil de les dissiper lui-même. Plus les nuages sont subtils & délicats, plutôt le Soleil les a dissipés.

18. Oh, si l'ame avoit assez de fidélité pour ne se jamais regarder elle-même, quelles démarches ne feroit-elle pas! Ses vues propres sont comme de certains petits arbrisseaux qui soutiennent dans la mer, & qui empêchent que l'on ne tombe plus avant tout autant que leur soutien dure. Si les branches en sont très-délicates, le poids du corps les abat, & l'ame n'est arrêtée que des momens: mais si par infidélité notable l'ame se regardoit volontairement & long-tems, elle seroit arrêtée autant de tems que son regard dureroit, & sa perte seroit très-grande.

19. Les défauts de cet état sont certaines légéres émotions, ou vues de soi, qui naissent & meurent dans le moment; certains vents de vue propre, qui passant sur cette mer calme, font des rides: mais ces défauts se dissipent peu à peu, & deviennent toujours plus délicats.

20. L'ame au sortir du tombeau se trouve, sans savoir comment cela s'est fait & sans y avoir pensé, revêtue de toutes les *inclinations de* JESUS-CHRIST, non par vues distinctes ni pratiques; mais par état, les trouvant toutes dans l'occasion lorsqu'elle en a à faire, sans qu'elle y pense: comme une personne qui auroit un trésor enfermé sans y penser le trouve dans le besoin. L'ame est surprise que sans avoir réfléchi sur les états de Jésus-Christ ni sur ses inclinations depuis les dix, les vingt, les trente années, elle les trouve imprimées en elle par état. Ces inclinations de

Jésus-Christ sont, la *petitesse*, *la pauvreté*, *soumission*, & le reste des vertus de Jésus-Christ. L'ame trouve que tout cela se fait en elle, mais si aisément, qu'il semble qu'elles lui soient devenues naturelles.

21. C'est alors que son trésor est en Dieu seul, où elle puise sans cesse & sans fin ce qui lui est propre, sans le diminuer ni tarir. C'est alors que l'on est (*a*) *revêtu* véritablement de JESUS-CHRIST ; & c'est proprement lui qui est agissant, parlant, conversant en l'ame, Notre Seigneur Jésus-Christ étant le principe de ses mouvemens. C'est pourquoi le prochain ne l'incommode plus : son cœur s'élargit tous les jours pour le contenir. Elle n'a plus d'inclination ni pour l'action, ni pour la retraite ; mais pour être ce qu'on la fait être à chaque moment.

22. Comme l'ame peut faire ici des démarches infinies, je laisse à ceux qui en ont l'expérience, de les écrire, la lumiere ne m'en étant pas donnée pour les degrés supérieurs, & mon ame n'étant pas assez avancée en Dieu pour les voir ni les connoître. Ce que je dirai est, qu'il est aisé de remarquer par la longueur des démarches qu'il faut que l'ame fasse pour arriver en Dieu, que l'on n'y est pas arrivé sitôt que l'on s'imagine ; & que les ames les plus spirituelles & les plus éclairées prennent la consommation de l'*état passif de lumiere & d'amour*, pour la fin de celui-ci ; & ce n'en est que le commencement. C'est pourquoi les ames n'avancent pas, pour ne se pas laisser assez dénuer, ou pour le faire trop tôt.

23. Tant que l'on trouve goût à quelque pratique ou priere, il ne la faut jamais quitter que le dé-

(*a*) *Rom.* 13. *v.* 14.

dégoût n'en vienne, avec une certaine difficulté & peine de la faire : car d'attendre l'impuissance absolue, c'est attendre des miracles. Dieu les donne à certaines ames qui n'ont pas la lumiere du dénuement, & qui n'ont personne pour les y conduire, Dieu leur faisant faire d'autorité absolue ce qu'elles ne connoissent pas.

24. Il faut remarquer, que dans la *voie de lumiere & d'amour passif* il y a des sécheresses, aridités, peines, ennuis : mais le tout n'est ni de la longueur ni de la qualité de celles que j'ai décrites dans la *voie de foi nue*. C'est pourquoi il faut prendre garde de ne s'y méprendre. C'est au Directeur à juger de tout. Heureuse l'ame qui en trouve un expérimenté !

25. Il faut aussi remarquer que ce que je dis, des *inclinations de* JÉSUS-CHRIST, se commence dès que la voie de la foi nue commence : quoique l'ame dans toute sa voie n'ait point de vues distinctes de Jésus-Christ, elle a cependant un désir de s'y conformer. Elle désire la croix, la petitesse, la pauvreté : ensuite ce désir se perd ; & il reste une pente, une inclination secrette pour les mêmes choses, qui va toujours de plus en plus s'approfondissant, se simplifiant, devenant tous les jours plus intime & plus cachée. Mais qui dit *inclination*, pente, tendance, quelque-délicates qu'elles soient, dit une chose que l'on ne posséde pas & qui est hors de nous. Mais ici les inclinations de Jésus-Christ sont l'état de l'ame, lui sont propres, habituelles & comme naturelles, comme choses non différentes d'elle ; mais comme son propre être, & comme sa propre vie, Jésus-Christ les exerçant lui-même sans sortir de lui, & l'ame les exerçant avec lui, en

lui, sans sortir de lui ; non comme quelque chose de distinct qu'elle connoît, voit, propose, pratique ; mais comme ce qui lui est le plus naturel. Toutes les actions de vie, comme la respiration, &c. se font naturellement, sans y penser, sans régle ni mesure ; mais selon le besoin ; & cela se fait sans vue propre de la personne qui les fait. Il en est ainsi des inclinations de Jésus-Christ en ce degré, qui va toujours en augmentant plus l'ame est transformée en lui, & devenue une même chose avec lui.

26. Mais n'y a-t-il donc point de croix en cet état ? Comme l'ame est forte de la force de Dieu même, Dieu lui donne plus de croix, & plus pesantes : mais elle les porte divinement. Autrefois la croix la charmoit, & elle l'aimoit & la chérissoit : à présent elle n'y pense plus : elle la laisse aller & venir ; & cette croix lui devient Dieu, comme le reste : ce qui n'empêche pas la souffrance ; mais la peine, le trouble & l'occupation de la souffrance. Il est vrai que les croix ne sont plus croix ; mais elles sont Dieu : aussi ne sanctifient-elles point ; mais elles divinisent. Dans les autres états la croix est vertu, & se reléve d'autant plus que les états s'avancent : ici elle est Dieu pour l'ame, comme le reste ; tout ce qui fait la vie de cette ame, tout ce qu'elle a de moment en moment, lui étant Dieu.

27. L'extérieur de ces personnes est tout commun ; & l'on n'y voit rien d'extraordinaire. Plus elles avancent, plus elles deviennent libres, n'ayant rien d'extraordinaire qui paroisse au-dehors qu'à ceux qui en sont capables. Ici tout se voit, sans voir, en Dieu tel qu'il est. C'est pourquoi cet état n'est point sujet à la tromperie. Il

n'y a point de visions, révélations, extases, raviſſemens, changemens. Tout cela n'eſt point de cet état, qui eſt fort au-deſſus de tout cela. Cette voie eſt ſimple, pure & nue, ne voyant rien qu'en Dieu, comme Dieu le voit, & par ſes yeux.

CONCLUSION de l'Auteur en forme de lettre à ſon Confeſſeur.

Il ne m'eſt pas permis de pourſuivre ici, tout manquant. Je crois avoir trop pris ſur mes lumieres naturelles. Vous les diſcernerez aiſément. J'ai fait des réflexions, que peut-être c'étoit plus par nature que par grace que j'ai eu inſtinct d'écrire; & je veux bien en faire ici ma confeſſion, & avouer franchement que j'ai même fait ſur la fin quelques fautes, ayant retenu dans mon eſprit certaines lumieres qui m'étoient venues à l'Oraiſon ſur cet état, au lieu de les perdre. De plus je n'ai rien diſtingué en l'état où je ſuis, ce qui eſt naturel ou divin, ce qui eſt Dieu & ce qui eſt mien. Je prie Dieu de vous le faire connoître.

Je n'ai point lû ce papier après l'avoir écrit, & j'ai été beaucoup interrompue. Lorſque j'avois laiſſé le ſens à moitié, je reliſois une ligne ou deux, ou quelques mots, pour pourſuivre. Je ne ſais ſi j'ai fait contre votre intention. Cela m'eſt arrivé quelquefois; mais je je n'ai rien relû depuis. Je n'ai point pris garde aux états ſi j'ai tout dit de chacun, ou ſi j'ai répété. Je laiſſe tout cela à vos lumieres, priant Notre Seigneur de vous éclairer pour vous faire diſcerner le faux du vrai; & ce que mon amour propre auroit voulu mêlanger avec ſes lumieres.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

LES TORRENS SPIRITUELS.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I.

Description plus particuliere de plusieurs propriétés de la vie ressuscitée & divine.

1. 2. *La vraie liberté & la vie ressuscitée, distinguées de ce qui ne l'est pas. Job en est la figure.*

3. *Commencement de la vie Apostolique. Facilité de ses fonctions : avis de ne s'y mettre de soi-même. Ses fruits.*

4. *Comment s'y pratique la vertu, spécialement l'humilité.*

5--8. *Elle est commune au-déhors. Sa joie extatique. Bonheur de la perte en Dieu, & de l'abandon à Dieu.*

9--11. *Rareté de l'abandon parfait : à quoi s'oppose la prudence de la propre Sagesse, sous prétexte de la gloire de Dieu. Rayon de gloire échappé de l'intérieur.*

1. J'Avois oublié à dire que c'est ici où la véritable liberté est donnée : non une liberté, comme quelques-uns s'imaginent, qui prive ou exemte de faire les choses : ce qui est plutôt une privation qu'une liberté, ces ames se croyant libres parce qu'ayant du dégoût pour les choses bonnes, elles ne les pratiquent plus. La liberté

dont je parle n'eſt pas de cette nature : elle a facilité pour toutes les choſes qui ſont dans l'ordre de Dieu & de ſon état ; & elle les fait d'autant plus aiſément, qu'elle en a été privée longtems & d'une maniere plus pénible.

J'avoue que je ne comprens pas l'état reſſuſcité & diviniſé de certaines perſonnes qui reſtent cependant toute leur vie dans l'impuiſſance & dans la perte de tout : car ici, l'ame reprend une véritable vie. Les actions d'un homme reſſuſcité ſont des actions de vie : & ſi l'ame après la réſurrection demeure ſans vie, je dis qu'elle eſt morte, ou enſevelie ; mais non reſſuſcitée. Pour être reſſuſcitée, l'ame doit faire les mêmes actions qu'elle faiſoit autrefois avant toutes ſes pertes, & ſans nulle difficulté : mais elle les fait en Dieu. Le Lazare après ſa réſurrection ne faiſoit-il pas toutes les fonctions de vie comme auparavant ? & Jéſus-Chriſt après ſa réſurrection a voulu même manger & converſer avec les hommes. C'eſt un exemple de ceci. Auſſi ceux qui ſe croient en Dieu, & qui ſont gênés, qui ne peuvent faire oraiſon, je dis qu'ils ne ſont pas reſſuſcités. Car ici, tout eſt rendu à l'ame au centuple.

2. Il y a une belle figure de cela dans Job, que je regarde comme un miroir de toute la vie ſpirituelle. Vous voyez comme Dieu le dépouille de ſes biens, qui ſont les dons & graces : enſuite de ſes enfans ; qui eſt le dépouillement de ſes puiſſances, des bonnes œuvres, qui ſont nos enfans & nos productions les plus cheres : enſuite Dieu lui ôte la ſanté, qui eſt la perte des vertus : puis il le fait pourrir, il le rend un objet d'horreur, & d'infection, & de mépris : il ſemble même que ce ſaint homme faſſe des fautes, & qu'il

manque de résignation ; il est accusé par ses amis d'être puni justement à cause de ses crimes : il ne reste aucune partie saine en lui. Mais après qu'il est pourri sur le fumier, & qu'il ne lui reste que les os, qu'il est un cadavre, Dieu ne lui rend-il pas tout, & ses biens, & ses enfans, & sa santé, & sa vie ?

Il en est de même après la Résurrection, tout est redonné avec une facilité admirable d'en faire usage sans se salir, sans s'y attacher, sans se l'approprier comme autrefois. On fait tout en Dieu & divinement ; usant des choses comme n'en usant point. Et c'est où est la véritable LIBERTÉ & la vie véritable : (*a*) *Si vous avez été semblables à Jésus-Christ en sa mort, vous le serez en sa résurrection.* Est-ce être libre que d'avoir des impuissances, des restrictions ? Non : (*b*) *Si le Fils vous met en liberté, vous serez véritablement libres*, mais de sa liberté.

3. C'est ici où se commence la vie Apostolique. Sans se nuire à soi-même, rien ne coûte de ce que Dieu veut : & si une personne est appellée à instruire, à prêcher &c. il le fait avec une facilité merveilleuse, qui ne lui coute rien, sans qu'il soit nécessaire de préparer ses discours, pouvant fort bien pratiquer ce que notre Seigneur Jésus-Christ dit à ses disciples ; (*c*) qu'ils *ne pensent point à ce qu'ils diront : mais que lorsqu'il sera tems de parler, il leur donnera une sagesse à laquelle nul ne pourra résister ni contredire.*

Ceci n'est donné que tard, & après qu'on a éprouvé des impuissances terribles : & plus elles ont été grandes, plus la liberté est grande. Mais

(*a*) *Rom.* 6. *v.* 5. (*b*) *Jean* 8. *v.* 36. (*c*) *Matth.* 10. *v.* 19. *Luc* 21. *v.* 15.

il ne faut pas se mettre là de soi-même : car comme Dieu n'en seroit pas le principe, cela n'auroit pas l'effet qu'on prétendroit.

C'est-là où l'on fait des conversions admirables sans y penser. On peut bien dire de cette vie ressuscitée, que (a) *tous les biens sont donnés avec elle.*

4. Dans cet état l'ame ne peut point pratiquer la vertu comme vertu : elle ne peut pas même la voir ni la distinguer ; mais les vertus lui sont devenues comme habituelles & naturelles, ensorte qu'elle les pratique toutes sans les voir ni les connoître, & sans y pouvoir faire aucune application & distinction (b) Lorsqu'elle voit quelque personne dire des paroles d'humilité & s'humilier beaucoup, elle est toute surprise & étonnée de voir qu'elle ne pratique rien de semblable : elle revient comme d'une léthargie ; & si elle vouloit s'humilier, elle en seroit reprise comme d'une infidélité, & même elle ne le pourroit faire ; parce que l'état d'anéantissement par lequel elle a passé, l'a mise au-dessous de toute humilité : car pour s'humilier il faut être quelque chose ; & le néant ne peut s'abaisser au-dessous de ce qu'il est : l'état présent qu'elle porte l'a mis au-dessus de toute humilité & de toute vertu par la transformation en Dieu : ainsi son impuissance vient & de son anéantissement, & de son élévation.

5. C'est pourquoi ces ames sont fort communes au-déhors, & n'ont rien qui les distingue des autres, si ce n'est qu'elles ne font de mal à personne : car pour l'extérieur, il est très-commun.

(a) *Sag.* 7. *v.* 11. (b) *Voyez Ste. Cathérine de Genes, Vie, Chap.* 14. *n.* 8. & *Vie de M. de Renti Part.* 4. *Ch.* 9. *n.* 16. *Edit de Col.*

C'eſt ce qui fait qu'elles ſont très-peu connues ; & c'eſt ce qui conſerve leur état, & les fait vivre en repos, ſans ſoin ni ſouci de quoi que ce ſoit.

6. Elles ont une joie immenſe, mais inſenſible, qui vient de ce qu'elles ne craignent, ni ne déſirent, ni ne veulent rien. Auſſi rien ne peut ni troubler leur repos, ni diminuer leur joie. David l'avoit éprouvé lorſqu'il dit : (a) *Tous ceux qui ſont en vous, Seigneur, ſont comme des perſonnes ravies de joie.* Une perſonne ravie de joie ne ſe ſent plus, ne ſe voit plus, ne penſe plus à elle : & ſa joie, quoique très-grande, ne lui eſt pas connue, à cauſe de ſon raviſſement.

7. L'ame eſt bien en effet dans un raviſſement & une extaſe qui ne lui cauſe aucune peine ; parce que Dieu a élargi ſa capacité preſque à l'infini. Les extaſes qui cauſent perte des ſens, ne cauſent cela qu'à cauſe du défaut du ſujet, & font pourtant l'admiration des hommes. Le défaut vient de ce que Dieu tirant l'ame comme d'elle même pour la perdre en lui, mais que l'ame n'étant ni aſſez pure ni aſſez forte pour le porter, il faut, ou que Dieu ceſſe de tirer l'ame ; ce qui termine l'extaſe : ou que la nature ſuccombe & meure, ainſi qu'il eſt arrivé bien des fois. Mais ici l'extaſe ſe fait pour toujours, & non pour des heures ; ſans violence ni altération, Dieu ayant purifié & fortifié le ſujet au point qu'il eſt néceſſaire pour porter cette admirable extaſe.

Il me ſemble que lorſque Dieu ſort hors de lui-même, il fait une extaſe ; mais je n'oſe dire cela de crainte de dire une erreur. Ce que je di-

(a) *Pſ.* 86. *v.* 7.

rai donc eſt, que l'ame tirée hors d'elle-même éprouve qu'il ſe fait en elle une extaſe, mais extaſe fortunée; parce qu'elle n'eſt tirée d'elle-même que pour être abimée & perdue en Dieu, quittant ſes imperfections, ſes qualités bornées & retrécies, pour participer à celles de Dieu.

8. O heureux rien, à quoi te termines-tu! ô miſeres, pauvretés, fatigues, que vous êtes bien & trop bien recompenſées! ô bonheur qui ne ſe peut exprimer! O ame, quel gain n'avez-vous pas fait pour toutes vos pertes! L'auriez-vous cru lorſque vous étiez dans la fange, dans la pouſſiere, que ce qui vous faiſoit tant d'horreur vous eût dû procurer un bonheur ſi grand que celui que vous poſſédez? Quand on vous l'auroit dit, vous ne l'auriez pû croire. Apprenez à préſent par votre propre expérience comme il fait bon s'en fier à Dieu; & que ceux qui mettent en lui leur confiance ne feront jamais confondus.

O abandon, quel bien ne produis-tu pas dans une ame! & quelles démarches ne feroit-elle point ſi elle te ſavoit trouver dès le commencement! de combien de fatigues ne ſe délivreroit-elle pas ſi elle ſavoit laiſſer faire Dieu!

9. Mais, hélas, on ne veut point s'abandonner & s'en fier à Dieu! Ceux qui le font, & qui croient y être ſi bien établis, ne ſont abandonnés qu'en figure, & non en réalité. On veut s'abandonner dans une choſe, & non dans une autre. On veut compoſer avec Dieu, & ſe borner dans ce qu'on lui laiſſera faire. On veut ſe donner; mais à telle & telle condition. Non: ce n'eſt point s'abandonner: c'eſt ſe figurer de l'être ſans

l'être. (a) Un abandon entier & total n'excepte rien, ne réserve rien, ni mort, ni vie, ni perfection, ni salut, ni Paradis, ni Enfer.

O pauvres ames ! jettez-vous à corps perdu dans cet abandon ; il ne vous en arrivera que du bien. Marchez en assurance sur cette mer orageuse appuyés sur la parole de Jésus-Christ, qui a promis de prendre soin de ceux qui se perdront & s'abandonneront à lui. Mais si vous-vous enfoncez avec S. Pierre, croyez que c'est votre peu de foi.

Si nous avions la foi, & que sans hésiter nous allassions tête baissée affronter tous les dangers, quel bien ne nous arriveroit-il pas ? (b) Que craignez-vous ? cœur lâche ! Vous craignez de vous perdre. Hélas ! pour ce que vous valez, qu'importe ? Oui, vous vous perdrez si vous avez assez de force pour vous abandonner à Dieu : mais vous vous perdrez en lui. O heureuse perte ! je ne le saurois assez répéter. Que ne puis-je persuader à tout le monde cet ABANDON ? Et pourquoi les prédicateurs prêchent-ils autre chose ?

10. Mais hélas ! on est si aveugle, que l'on regarde cela comme une folie, un défaut de prudence, une chose qui n'est propre qu'aux femmes ou aux esprits foibles : mais pour les GRANDS ESPRITS, cela est trop bas pour eux : il faut qu'ils se conduisent eux-mêmes avec leur mesure de prudence. Ce sentier leur est inconnu ; parce

(a) *Autrement*, L'abandon parfait, qui est la clef de tout l'intérieur, n'excepte *&c. Voyez sur cela les Mœurs de Fr. Laurent pag. 62. Edit. de Col. & ses Entret. I, II, & III. F. Jean de S. Samson, Maxim Tit.* 21. *Max.* 1. 9. 11. 18. *&c. A Kempis Imit. Liv III. Ch.* 25. *n.* 3.

(b) *Fr. Laur. Mœurs p.63. J. de S. Samson. Tit. 22. Max. 8.*

qu'ils sont sages & prudens à eux-mêmes : mais il est révélé aux petits, qui savent se laisser anéantir, & qui veulent bien être le jouet de la divine Providence, lui laissant tout pouvoir de les exercer & traiter comme elle veut, sans résistance, sans se mettre en peine du *Qu'en dira-t-on*. O qu'elle a de peine, cette prudence propre, à devenir rien, & à ses propres yeux, perdant toute estime de soi-même à cause de sa corruption; & à ceux des créatures, voulant bien être le rebut d'elles.

On veut se maintenir pour glorifier Dieu, à ce que l'on dit : mais c'est pour se glorifier soi-même. Mais vouloir bien être rien aux yeux de Dieu, demeurer dans un entier abandon, dans le (a) désespoir même; se donner à lui lors qu'on est le plus rebuté, s'y laisser, & ne se pas regarder soi-même lorsque l'on est sur le bord de l'abîme; c'est ce qui est très-rare, & c'est ce qui fait l'abandon parfait.

11. Il s'écoule quelquefois dès cette vie quelque chose sur les puissances & sur les sens, qui est comme un épanchement de gloire du dedans; mais cela n'est pas ordinaire; c'est comme Jésus-Christ dans sa transfiguration. Ce qui est très-éminent, & une grande pureté.

(a) *Voyez Ste. Catherine de Genes*, *Vie Ch.* 42. *p.* 214. *Edit. de Col. Ste. Angele*, *Vie. p.* 234. *Edit. de Col. Jean de la Croix*, *Obscure nuit Liv.* 2. *Ch.* 9.

CHAPITRE II.

1–5. *Fermeté, épreuves, élévation, extrême pureté & paix de l'ame divine & abandonnée par état.*

6–8. *Tout lui est alors purement Dieu.*

9–12. *La liberté perdue a trouvé celle de Dieu : état admirable où tout est divinement sûr, égal & indifférent.*

1. L'Ame après être parvenue à un état divin, est, comme j'ai déja dit, un rocher immuable & inébranlable à toutes sortes d'épreuves & de coups, si ce n'est lorsque le Seigneur veut que cette ame fasse quelque chose contre l'ordinaire & l'usage commun : alors si elle ne se rend pas au premier mouvement, il lui fait souffrir une peine de contrainte à laquelle elle ne peut résister ; & elle est contrainte, par une violence qui ne se peut expliquer, de faire ce qu'il veut.

De dire les épreuves étranges qu'il fait de ces ames dans l'abandon parfait, qui ne lui résiste en rien, c'est ce qui ne se peut, (*a*) & ne feroit pas compris. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il ne leur (*b*) laisse pas l'ombre d'une chose qui puisse se nommer ni en Dieu ni hors de Dieu.

Et il les éléve tellement au-dessus de tout par la perte de tout, que rien moindre que Dieu lui-même, ni au ciel ni en terre, ne sauroit les arrêter. Rien ne peut les captiver, parce qu'il n'y a plus pour elles de malignité en quoi que ce soit, à cause de l'unité qu'elles ont avec Dieu, qui en concourant avec les pécheurs ne contracte rien

(*a*) *S. Angele Liv. 2. Part. 1. Ch. 4. & 5. Edit. de Col. Autrement Ch. 19.* (*b*) *Ste. Cath. de G. Vie Ch. 14.*

de leur malice, à cause de sa pureté essentielle (*a*).

2. Ceci est plus réel que l'on ne peut dire ; & cette ame participe à la pureté de Dieu ; ou plutôt toute pureté propre, qui n'est qu'une pureté grossiere, ayant été anéantie, la seule pureté de Dieu en lui-même subsiste dans ce néant, mais d'une maniere si réelle, que l'ame est dans une parfaite ignorance du mal, (*b*) & comme impuissante de le commettre : ce qui n'empêche pas que l'on ne puisse toujours déchoir : mais cela n'arrive gueres ici, à cause du profond anéantissement où est l'ame, qui ne lui laisse aucune propriété ; & la seule propriété (*c*) peut causer le péché : car qui n'est plus, ne peut pécher.

3. Et cela est si vrai, que les ames dont je parle, ont beaucoup de peine à se confesser : car lorsqu'elles veulent s'accuser, elles ne savent (*d*) qu'accuser, que condamner, ne pouvant rien trouver en elles de vivant & qui puisse avoir voulu offenser Dieu, à cause de la perte entiere de leur volonté en Dieu. Et comme Dieu ne peut vouloir le péché, elles ne le peuvent non plus vouloir. Si on leur dit de se confesser, elles le font ; car elles sont très-soumises : mais elles disent de bouche ce qu'on leur fait dire, comme un (*e*) petit enfant à qui on diroit, *il faut vous confesser de cela :* il le dit sans connoître ce qu'il dit, sans savoir si cela est ou non, sans reproche ni remords : car ici l'ame ne peut plus trouver de conscience ; & tout est tellement perdu en Dieu, qu'il n'y a plus chez elle (*f*) d'accusateur : elle

(*a*) *St. Angele : Vie Ch.* 27. *Ou*, *Edit. de Col. Part.*2. *Ch.* 1. *Sect.* 9. (*b*) *Ste. Cat. de G. Vie Ch.* 32. & 44. ib. 1.*Jean* 3. *v.* 9. (*c*) *Ste. Cat. Dial.* 2. *Ch.* 9. 10, 11. *Théol. Germ. Ch.* 2, 3, 4. &c. (*d*) *Ste. Cat. de G. Vie Ch.* 33. & 44. *Vie d'Armelle Nicolas Liv.* 2. *Ch.* 8. & 28. (*e*) *Ste. Cat. Vie Ch.* 44. (*f*) *Rom.* 8. *v.* 1. & 33. 1. *Jean* 3. *v.* 21.

demeure contente, ſans en chercher. Mais lorſqu'on lui dit, *Vous avez fait cette faute;* elle ne trouve rien en elle qui l'ait faite : & ſi on dit, *Dites que vous l'avez faite;* elle le dira des lévres, ſans douleur ni répentir.

4. Sa paix pour lors eſt ſi invariable & ſi inaltérable, que rien au monde ni en tout l'Enfer ne peut l'altérer un moment. Les ſens ſont toujours ſuſceptibles des ſouffrances : & lors qu'ils en ſont accablés, & que comme des enfans ils crient, ſi on demande à cette perſonne, & qu'elle ſe ſonde, elle ne trouvera rien en elle qui ſouffre : parmi des douleurs inconcevables elle dit, je ne ſouffre rien, ſans pouvoir dire ni avouer qu'elle ſouffre ; à cauſe de l'état divin & de la béatitude qu'elle porte dans le centre ou partie ſuprême.

Et alors il y a une ſéparation (*a*) ſi entiere & ſi parfaite des deux parties, l'inférieure & la ſupérieure, qu'elles vivent enſemble comme étrangeres, qui ne ſe connoiſſent pas ; & les peines les plus extraordinaires n'empêchent pas la parfaite paix, tranquillité, joie & immobilité de la partie ſupérieure ; comme la joie & l'état divin n'empêche pas l'entiere ſouffrance de l'inférieure, & cela ſans mêlange ni confuſion en aucune maniere.

5. Si vous voulez attribuer quelque choſe à cette ame ainſi transformée & devenue Dieu, elle ſe défendra d'abord, ne pouvant rien trouver en elle qui puiſſe ſe nommer, affirmer, entendre : mais l'ame eſt dans une négation parfaite. C'eſt ce qui fait la différence des termes, & les

(*a*) *Ste. Cat. de G. Dial. III. Ch.* 11. *& Vie, Ch.* 32. *Jean de la Croix. Nuit. obſ. Liv. II. Ch.* 23. *Théol. Germ. Chap.* 7.

expreſſions qu'on a peine à faire entendre, à moins que ces perſonnes ne ſoient ainſi.

Cela vient auſſi de ce que cette ame par ſon anéantiſſement ayant perdu tout ce qu'elle avoit de propre, Dieu ſubſiſtant en elle, elle ne peut ſe rien attribuer, non plus qu'à Dieu; parce qu'elle ne connoît plus que lui ſeul, dont elle ne peut rien dire.

6. Auſſi tout eſt Dieu à cette ame : car ici il n'eſt plus queſtion de voir tout en Dieu : car voir les choſes en Dieu, c'eſt les diſtinguer en lui. Par exemple : dans une chambre je vois ce qu'il y a de différent de la chambre quoique renfermé en elle : mais tout étant transformé dans la même chambre, ou, que tout fut ôté de la chambre, je ne verrois plus que la même chambre.

Toutes créatures *céleſtes*, *terreſtres*, *pures intelligences*, tout diſparoit & eſt évanoui, & il ne reſte que Dieu même comme il étoit avant la création. Cette ame ne voit que Dieu par tout; & tout lui eſt Dieu; non par penſée, vue, lumiere; mais par identité d'état & conſommation d'unité, qui la rendant Dieu par participation, ſans qu'elle puiſſe plus ſe voir elle-même, elle ne peut auſſi rien voir par-tout. Ainſi cette ame ſeroit auſſi indifférente d'être toute une éternité avec les Démons qu'avec les Anges. Les (*a*) Démons lui ſont comme le reſte; & il ne lui eſt plus poſſible de voir un être créé hors de l'être Incréé, le ſeul être Incréé étant tout, & en tout, tout Dieu, auſſi bien dans un Diable que dans un Saint, quoique différemment.

7. Mais cela eſt ſi réel, qu'il eſt impoſſible que

(*a*) *Ste. Angele, Ch. 27. ou dans l'Edit. de Col. II. Part. Ch. 1. Sect. 9. n. 60. p. 245.*

cette ame ſoit autrement. Auſſi toutes les créatures (*a*) la condamneroient que cela lui ſeroit moins qu'un moucheron : non par entêtement & fermeté de volonté, comme l'on s'imagine ; mais par impuiſſance de ſe mêler de ſoi : parce qu'elle ne ſe voit plus. Vous demanderez à cette ame : Mais qui vous porte à faire telle ou telle choſe ? c'eſt donc que Dieu vous l'a dit, vous l'a fait connoître ou entendre ce qu'il vouloit ? Je (*b*) ne connois rien : je n'entends rien : je ne penſe pas à rien connoître : tout eſt Dieu & volonté de Dieu, & je ne ſais plus ce que c'eſt que volonté de Dieu ; parce que la volonté de Dieu m'eſt devenue comme naturelle. Mais pourquoi faites-vous plutôt cela que ceci ? Je n'en fais rien. Je me laiſſe (*c*) aller à ce qui m'entraîne. Eh, pourquoi ? Il m'entraîne parce que n'étant plus, je ſuis entraînée avec Dieu, & Dieu ſeul fait mon entraînement. Il va là : il agit ; & je ne ſuis qu'un inſtrument, que je ne vois (*d*) ni ne regarde. Je n'ai plus d'intérêt diſtinct ; parce que par ma perte j'ai perdu tout intérêt. Auſſi ne ſuis-je (*e*) capable d'entendre nulle raiſon, ni d'en rendre aucune de ma conduite : car je n'ai plus de conduite. J'agis cependant infailliblement, tandis que je n'ai point d'autre principe que le principe infaillible.

Et cet abandon aveugle eſt une choſe d'état à l'ame dont je parle : parce qu'étant devenue une

(*a*) *Pſ.* 61. *v.* 10. *Rom.* 8. *v.* 33. *S. Angele*, *Ch.* 27. *ou Edit. de Col. p.* 282. 301. 314. *Ste. Thérèſe Vie Edit. d'Anvers*, *p.* 401. *Nouvelles lettres Part.* 1. *p.* 97. (*b*) *Ste. Cat. de Genes. Vie*, *Ch.* 14. 17. 21. *&* 35. *Jean de S. Samſon. Maxim.* Tit. I. 17. 27. (c) *Rom.* 8. *v.* 14. *St. Cat. Vie*, *Ch.* 17. *&c.* (*d*) *Vie d'Armelle N. Liv. II. Ch.* 6. *p.* 489. 492. *Edit. de Col.* (*e*) *Ste. Cat. de Gen. ut ſupr. & Ch.* 9. *&* 36.

même chose avec Dieu, elle ne peut voir que Dieu : car ayant perdu toute dissemblance, propriété, distinction, il n'est ici plus question de s'abandonner, parce que pour s'abandonner, il faut être quelque chose & pouvoir disposer de soi.

8. L'ame dont je parle est par cet état (*a*) perdue en Dieu avec Jésus-Christ, comme dit S. Paul ; (*b*) mêlée avec lui comme ce fleuve dont j'ai parlé, est mêlé dans la mer, ensorte qu'il ne se trouve plus. Il a le flux & reflux de la mer, non plus par choix, & volonté, & liberté ; mais par état ; parce que la mer immense ayant absorbé ses petites eaux bornées & retrécies, il participe à tout ce que fait la mer, mais sans distinction de la même mer. C'est la mer qui l'entraîne ; & cependant il n'est pas entraîné, puisqu'il a perdu tout son propre ; & n'ayant point d'autre mouvement que la mer, il agit comme la mer même : non que par sa nature il ait ces qualités ; mais c'est qu'en perdant toutes ses qualités propres, il n'en a plus d'autres que la mer, sans pouvoir être jamais autre que mer.

Ce n'est pas, comme j'ai dit, qu'il ne conserve tellement sa nature, que, si Dieu le vouloit, en un moment il le tireroit de la mer : mais il ne le fait pas. Aussi cette ame ne perd pas sa nature de créature, & Dieu pourroit la rejetter de son divin sein : mais il ne le fait pas. Cette créature, comme nous avons dit, agit donc comme divinement.

9. Mais, me dira-t-on, vous ôtez ainsi à l'homme sa liberté. Non : car il n'a plus de liberté que par un excès de liberté ; parce qu'il a perdu

(*a*) *Col.* 3. *v.* 3. *S. Cat. de Gen. Vie*, *Ch.* 22. (*b*) *S. Macaire*, *Homel.* 18.

librement (a) toute liberté créée : il participe à la liberté incréée, qui n'eſt plus retrécie, limitée, bornée pour quoi que ce ſoit : & cette ame eſt ſi libre, & ſi large, que toute la terre ne lui paroît qu'un point, ſans en être enfermée. Elle eſt libre pour tout faire & pour ne rien faire. Il n'y a point d'état & de condition où elle ne s'accommode ; elle peût tout faire, & ne rien faire de ce qu'ils font.

10. O état ! qui te pourra décrire, & que pourrois-tu craindre & appréhender ? Perte, mort, damnation ? O S. Paul ! vous diſiez, (b) *Qui pourra jamais nous ſéparer de la charité de Jéſus-Chriſt ? Nous ſommes aſſurés*, dit ce grand Saint, *que ni la mort, ni la vie, ni les puiſſances &c. ne pourront nous en ſéparer*. Or ce mot, *nous ſommes aſſurés*, exclut tout doute. Eh, grand Saint, où étoit votre certitude ? Elle étoit dans l'infaillibilité de Dieu ſeul. On lit ſi ſouvent les Lettres de ce grand Apôtre, ce Docteur Myſtique ; & on ne l'entend pas : Cependant toute la vie myſtique, ſon commencement, ſon progrès & ſa fin, ſont décrits par S. Paul, & même la vie divine : mais on n'en a pas l'intelligence ; & une perſonne à qui l'intelligence eſt donnée, les y voit plus clair que le jour.

11. O ſi les hommes qui ont tant de peine à ſe laiſſer à Dieu, pouvoient éprouver ceci ! ils avoueroient, que quoique la voie qui y conduit ſoit extrêmement dure, un ſeul jour de cet état récompenſe bien tant d'années de peines. Mais par où Dieu conduit-il là ? Par des chemins tout oppoſés à tout ce que l'on s'imagine. Il édifie en abattant, il donne la vie en tuant.

(a) *S. Cat. Vie, Ch.* 14. *n.* 7. & *Abrégé de la Perfect. Chrétienne., chap. XI.* (b) *Rom.* 8. *v.* 35. 38.

O si je pouvois dire ce qu'il fait & les inventions étranges dont il se sert pour arriver ici ! Mais (a) silence ! les hommes n'en sont pas capables : ceux qui y ont passé m'entendent. Ici il n'est plus besoin ni de lieu ni de tems : tout est égal, tous lieux sont bons ; & si l'ordre de Dieu conduisoit en Turquie, on s'y trouveroit également bien ; parce que tous moyens sont inutiles & infiniment outrepassés : étant dans la fin éminemment, il n'y a plus rien à chercher.

12. Ici tout est Dieu : Dieu est par-tout & en tout ; & ainsi cette ame est égale en tout. Son Oraison est Dieu même ; toujours égale, jamais interrompue : non que l'ame l'apperçoive, autrement que par un état de consistance : & si quelquefois Dieu fait rejaillir quelque écoulement de sa gloire sur ses puissances & sur ses sens, cela ne fait rien à ce fond, qui demeure toujours le même. Marie, qui possédoit cet état dans un degré le plus parfait qu'une créature le puisse avoir, étoit indifférente de rester sur la terre après l'Ascension de son Fils : & elle y seroit restée toute l'éternité, si tel eût été le bon plaisir de Dieu. Cette ame ne se soucie pas de la solitude ni du grand monde : tout lui est égal : elle ne pense plus à être délivrée de ce corps pour être unie sans milieu. Ici elle est non seulement unie ; mais transformée, changée en l'Objet de son amour ; ce qui fait qu'elle ne pense plus à aimer ; car elle aime Dieu d'un Amour Dieu, & par état, quoique non pas inamissible.

(a) *Jean de la Croix. Flamme d'Amour, vers la fin. Jean de S. Samf. Max. Tit. 15. m. 6. P. Surin. Catech. Spirit. Tom. I. part. IV. Ch. 7. p. 388.*

CHAPITRE III.

1. Il me vient dans l'eſprit une comparaiſon qui me paroît aſſez propre à ce ſujet : c'eſt celle du grain, qui eſt premierement ſéparé du mauvais ; ce qui marque la converſion & la ſéparation du péché : après que ce grain eſt ſeul & pur, il faut qu'il ſoit moulu par l'affliction, croix & maladies &c. Lorſqu'il eſt ainſi broié & réduit en farine, il faut encore ôter, non l'impur, car il n'y en a plus ; mais ce qu'il y a de groſſier, qui eſt le ſon : & lors qu'il ne reſte plus que la fleur très-fine, & épurée de matiere, on en fait du pain que l'on paitrit : il paroît que l'on ſalit la farine, qu'on la noircit & la flétrit, qu'on lui ôte ſa délicateſſe & ſa blancheur, pour en faire une pâte qui paroît bien éloignée de la beauté de cette farine : enſuite on met cette pâte au feu. Or il faut qu'il en arrive autant à ces ames. Mais après que ce pain eſt cuit, il ſert à la bouche du

Roi, qui non-feulement fe l'unit par l'attouchement, mais le mange, le digére, le confume & l'anéantit pour le charger en foi & le faire paffer en fa fubftance.

Vous remarquerez que le pain a beau être touché & mangé même du Roi, qui eft le plus grand avantage qu'il puiffe recevoir, & fa fin: il ne peut cependant être changé en la fubftance du Roi, s'il n'eft anéanti par la digeftion, perdant toute forme & qualité propre.

2. O que ceci exprime bien tous les états de l'ame, celui d'union, bien différent de la transformation où il faut néceffairement que l'ame, pour devenir une avec Dieu, transformée & changée en lui, foit non-feulement mangée; mais digérée, pour, après avoir perdu ce qu'elle avoit de propre, devenir (*a*) une même chofe avec Dieu.

Cet état eft très-peu connu : c'eft pourquoi il ne s'en parle point. O état de vie ! que le chemin qui y conduit eft étroit ! O amour le plus pur de tous; puifque tu es Dieu même ! O amour immenfe & indépendant, qui ne peut être retréci par quoi que ce foit!

3. Cependant ces ames paroiffent des plus communes, ainfi que je l'ai dit; parce qu'elles n'ont rien à l'extérieur qui les différencie, qu'une (*b*) liberté infinie, qui (*c*) fcandalife fouvent les ames retrécies & refferrées en elles-mêmes à qui, comme elles ne voient rien de meilleur que ce qu'elles ont, tout ce qui n'eft pas ce qu'elles poffé-

(*a*) *Jean* 17. *v.* 21, 23. 1. *Cor.* 6. *v.* 17. *Les Myftiques appellent cet état*, Déïformité (*b*) *Ste. Cat. de G. Dial.* 3. *Ch.* 7. 8. *&* 14. *Jean de S. Samf. Max. Tit.* 27. (*Edit. de Col. Ch.* 10.) (*c*) *S. Cat. de G. Dial.* 3. *Ch.* 10. *& Vie, Ch.* 22.

dent paroît mauvais. Mais la liberté qu'elles condamnent dans ces ames si simples & si innocentes, est une sainteté incomparablement plus éminente que tout ce qu'elles croient saint : & c'est en ce sens que s'entend ce passage qui dit, que (a) *l'iniquité de l'homme vaut mieux que la femme qui fait bien*; parce que les fautes apparentes de ces hommes, qui peuvent seuls porter la qualité *d'hommes* parmi les autres efféminés, valent mieux que ces efféminés, qui font le bien si foiblement, quoique si fervemment en apparence; parce que leurs œuvres n'ont pas plus de force que le principe d'où elles partent, qui est toujours par l'effort, quoique beaucoup relévé & annobli, d'une foible créature. Mais ces ames consommées dans l'unité divine, agissent en Dieu par un principe d'une force infinie; & ainsi leurs plus petites actions sont plus agréables à Dieu, que tant d'actions héroïques des autres, qui paroissent si grandes devant les hommes.

4. C'est pourquoi les ames de ce degré ne se mettent point en peine ni ne cherchent point à rien faire de grand, se contentant d'être comme elles sont à chaque moment. O que faisiez-vous, Marie, sur terre après l'Ascension de votre Fils? Vous mettiez-vous en souci de convertir bien des ames? de faire de grandes choses? Une telle ame fait plus, sans rien faire, pour la conversion d'un royaume, que cinq-cents Prédicateurs qui ne sont pas de cet état. Marie faisoit plus pour l'Eglise ne faisant rien, que tous les Apôtres ensemble. Ce n'est pas que Dieu ne permette souvent que ces ames soient connues; non tout-à-fait : mais quantité de personnes leur sont adressées, à qui

(a) *Eccli.* 42. *v.* 14.

elles communiquent un principe vivifiant pour en gagner quantité d'autres à Jésus-Christ : mais cela se fait sans soin ni souci, par pure providence.

O si on savoit la gloire que ces personnes, qui sont souvent le rebut du monde, rendent à Dieu ! On en seroit étonné & ravi : Car ce sont elles proprement qui rendent à Dieu une gloire digne de Dieu, sans penser à lui en rendre : parce que Dieu agissant en elles en Dieu, il tire de lui-même en elles une gloire digne de lui.

5. O combien d'ames toutes Séraphiques en apparence, sont éloignées de ceci ! Mais dans cet état il y a, comme dans tous les autres, des ames plus ou moins divines. La divine Marie a été privilégiée ; & après elle, plusieurs y avancent plus ou moins, selon le dessein de Dieu ; & ceux qui arrivent durant cette vie à cet état, n'y arrivent d'ordinaire que peu avant que de mourir, si ce n'est par un dessein tout particulier de Dieu, qui voulant se servir d'elles, & en faire des prodiges, les avance de cette sorte : mais cela est si rare que rien plus.

6. Car Dieu les cache dans son sein & sous l'extérieur de la vie la plus commune, afin qu'elles ne soient connues qu'à lui seul, quoiqu'elles fassent ses délices. Ici les secrets de Dieu en lui, & de lui en ces pures créatures, sont manifestés ; non en maniere de parole, vûe, lumiere ; mais par la science de Dieu qui demeure en lui : & lorsqu'il faut qu'une telle ame écrive ou parle, elle est elle-même étonnée que tout coule de ce fond divin, sans qu'elle eût jamais pensé à posséder ces choses. Elle se trouve comme une science profonde, sans mémoire ni ressouvenir ; comme

un trésor inestimable, que l'on ne remarque que lors qu'on est obligé de le manifester; & c'est la manifestation pour les autres qui est la manifestation pour soi.

Lorsqu'une telle ame écrit, elle est étonnée qu'elle écrive des choses qu'elle ne connoît & ne croyoit pas savoir, quoiqu'elle ne puisse douter de les posséder en les écrivant. Il n'en est pas de même des autres : leurs lumieres précédent leur expérience : parce que c'est comme une personne qui voit de loin les choses qu'il ne posséde pas : il décrit ce qu'il a vû, connu, entendu &c. Mais celle-ci est une personne qui renferme en elle-même un trésor : elle ne le voit qu'après la manifestation, quoiqu'elle le possédât.

7. Cela n'exprime pas encore bien ce que je veux dire. Dieu est dans cette ame ; ou plutôt, cette ame n'est plus : elle n'agit plus ; mais Dieu agit, & elle est l'instrument. Dieu renferme en lui tous les trésors, il les fait manifester par cette ame aux autres, & elle connoît alors, en les tirant de son fond, qu'ils y étoient, quoique sa perte ne lui eût jamais permis d'y réflechir. Et je m'assure que toute ame de ce degré m'entendra, & saura très-bien la différence de ces états. Le premier voit ces choses & en jouit comme nous jouissons du Soleil : mais le second est devenu lui-même le Soleil, qui ne jouit ni ne pense à sa lumiere.

8. Cet état est fort permanent ; & il n'y a nulle vicissitude quant au fond qu'un avancement plus grand en Dieu. Et comme Dieu est infini, il peut diviniser une ame toujours plus, & cela en élargissant sa capacité. Marie, comme je l'ai dit ailleurs, étoit toute remplie de grace au com-

mencement de sa conception. Et ceci est bien découvert à l'ame. Elle étoit dans la plénitude de Dieu lors qu'elle conçut le Verbe ; & cependant elle croît presque à l'infini jusqu'à sa mort : Comment, si elle étoit pleine, comme l'Ange l'en assure, pouvoit-elle se remplir encore ? C'est que Dieu élargissoit chaque jour sa capacité, la perdant & dilatant en lui, comme l'eau dont nous avons parlé, s'étend toujours plus à mesure qu'elle est plus perdue dans la mer, où elle s'abîme incessamment sans en sortir jamais.

9. Il en fait de même à ces ames : toutes celles qui sont en ce degré ont Dieu : mais les unes plus, les autres moins. Elles sont toutes en plénitude ; mais elles ne sont pas toutes en égale quantité de plénitude. Un petit vase plein est aussi bien rempli qu'un grand ; mais il ne contient pas pareille quantité. Il en est de même de ces ames : elles ont toutes la plénitude de Dieu, mais selon leur capacité de recevoir ; & ainsi il y en a à qui Dieu accroît chaque jour cette capacité. C'est pourquoi, plus les ames vivent dans cet état divin, plus elles sont agrandies ; & leur capacité devient toujours plus immense, sans qu'il y ait rien à désirer ni à faire pour elles : car elles ont toujours Dieu en plénitude, Dieu ne laissant jamais un moment de vide en elles : à mesure qu'il croît & élargit, à mesure il remplit de lui-même, comme l'air : une petite chambre est pleine d'air ; mais une grande a plus d'air. Augmentez toujours cette chambre, à mesure infailliblement, quoiqu'imperceptiblement, l'air y entre toujours : de même sans changer d'état ni de disposition, & sans rien sentir de nouveau, l'ame augmente en plénitude & en largeur. Mais jamais la capa-

cette ame ſoit autrement. Auſſi toutes les créatures (*a*) la condamneroient que cela lui ſeroit moins qu'un moucheron : non par entêtement & fermeté de volonté, comme l'on s'imagine ; mais par impuiſſance de ſe mêler de ſoi : parce qu'elle ne ſe voit plus. Vous demanderez à cette ame : Mais qui vous porte à faire telle ou telle choſe ? c'eſt donc que Dieu vous l'a dit, vous l'a fait connoître ou entendre ce qu'il vouloit ? Je (*b*) ne connois rien : je n'entends rien : je ne penſe pas à rien connoître : tout eſt Dieu & volonté de Dieu, & je ne ſais plus ce que c'eſt que volonté de Dieu ; parce que la volonté de Dieu m'eſt devenue comme naturelle. Mais pourquoi faites-vous plutôt cela que ceci ? Je n'en ſais rien. Je me laiſſe (*c*) aller à ce qui m'entraîne. Eh, pourquoi ? Il m'entraîne parce que n'étant plus, je ſuis entraînée avec Dieu, & Dieu ſeul fait mon entraînement. Il va là : il agit ; & je ne ſuis qu'un inſtrument, que je ne vois (*d*) ni ne regarde. Je n'ai plus d'intérêt diſtinct ; parce que par ma perte j'ai perdu tout intérêt. Auſſi ne ſuis-je (*e*) capable d'entendre nulle raiſon, ni d'en rendre aucune de ma conduite : car je n'ai plus de conduite. J'agis cependant infailliblement, tandis que je n'ai point d'autre principe que le principe infaillible.

Et cet abandon aveugle eſt une choſe d'état à l'ame dont je parle : parce qu'étant devenue une

(*a*) *Pſ.* 61. *v.* 10. *Rom.* 8. *v.* 33. *S. Angele*, *Ch.* 27. *ou Edit. de Col. p.* 282. 301. 314. *Ste. Thérèſe Vie Edit. d'Anvers*, *p.* 401. *Nouvelles lettres Part.* 1. *p.* 97. (*b*) *Ste. Cat. de Genes. Vie*, *Ch.* 14. 17. 21. & 35. *Jean de S. Samſon. Maxim.* Tit. I. 17. 27. (c) *Rom.* 8. *v.* 14. *St. Cat. Vie*, *Ch.* 17. &c. (d) *Vie d'Armelle N. Liv. II. Ch.* 6. *p.* 489. 492. *Edit. de Col.* (*e*) *Ste. Cat. de Gen. ut ſupr.* & *Ch.* 9. & 36.

même

même chose avec Dieu, elle ne peut voir que Dieu : car ayant perdu toute dissemblance, propriété, distinction, il n'est ici plus question de s'abandonner, parce que pour s'abandonner, il faut être quelque chose & pouvoir disposer de soi.

8. L'ame dont je parle est par cet état (*a*) perdue en Dieu avec Jésus-Christ, comme dit S. Paul ; (*b*) mêlée avec lui comme ce fleuve dont j'ai parlé, est mêlé dans la mer, ensorte qu'il ne se trouve plus. Il a le flux & reflux de la mer, non plus par choix, & volonté, & liberté ; mais par état ; parce que la mer immense ayant absorbé ses petites eaux bornées & retrécies, il participe à tout ce que fait la mer, mais sans distinction de la même mer. C'est la mer qui l'entraîne ; & cependant il n'est pas entraîné, puisqu'il a perdu tout son propre ; & n'ayant point d'autre mouvement que la mer, il agit comme la mer même : non que par sa nature il ait ces qualités ; mais c'est qu'en perdant toutes ses qualités propres, il n'en a plus d'autres que la mer, sans pouvoir être jamais autre que mer.

Ce n'est pas, comme j'ai dit, qu'il ne conserve tellement sa nature, que, si Dieu le vouloit, en un moment il le tireroit de la mer : mais il ne le fait pas. Aussi cette ame ne perd pas sa nature de créature, & Dieu pourroit la rejetter de son divin sein : mais il ne le fait pas. Cette créature, comme nous avons dit, agit donc comme divinement.

9. Mais, me dira-t-on, vous ôtez ainsi à l'homme sa liberté. Non : car il n'a plus de liberté que par un excès de liberté ; parce qu'il a perdu

(*a*) *Col.* 3. *v.* 3. *S. Cat. de Gen. Vie*, *Ch.* 22. (*b*) *S. Macaire*, *Homel.* 18.

me en s'efforçant peut-être en pourroit-elle venir à bout, il faut les (*a*) éviter plus que toute autre chose : parce que la seule réflexion a le pouvoir de faire entrer l'homme en lui, & de le tirer de Dieu. Or je dis, que si l'homme ne sort point de Dieu, il ne péchera jamais ; & s'il péche, c'est qu'il en est sorti : ce qui ne se peut faire que par la propriété : & l'ame ne peut se reprendre que par la réflexion qui seroit pour elle un Enfer pareil à ce qui arriva au premier Ange, qui en se regardant avec complaisance, & par préférence de ce qu'il devoit à Dieu, s'aima, & devint Démon. Et cet état seroit d'autant plus horrible que l'autre auroit été plus avancé.

3. On m'objectera à cela, que l'on ne souffre donc rien en cet état. Non, quant au fond; mais bien dans les sens, ainsi que je l'ai dit: parce que, dira-t-on, pour souffrir il faut réflechir, & c'est la réflexion qui fait la partie principale & la plus douloureuse de la souffrance. Tout cela est vrai en certain (*b*) tems : & comme il est réel que des ames bien inférieures à celles-ci souffrent tantôt par réflexion, tantôt par impression; je dis qu'il est aussi véritable que celles de ce degré ne pourront souffrir autrement que par impression. Ce qui n'empêche pas les douleurs d'être sans bornes, & bien plus fortes que celles qui sont réflechiés, comme la brûlure de celui à qui l'on imprimeroit le feu, seroit plus forte que celle d'un autre qui se brûleroit à la réverbération du feu.

4. On dit; mais Dieu les appliquera par réflexion pour les faire mieux souffrir. Dieu ne le fera pas par réflexion. Il pourra leur montrer en un instant ce qu'elles doivent souffrir, par une vue

(*a*) *Jean de S. Samſ. Tit.* 13. *Max.* 17. (*b*) *Peut-être*, sens.

directe & non réflechie sur elles-mêmes, comme les Bienheureux voient en Dieu ce qui est en lui & ce qui se passe hors de lui dans les créatures & en eux-mêmes, sans se regarder ni réflechir sur eux, mais demeurant fermement attachés, abîmés & perdus en Dieu.

5. C'est ce qui trompe quantité de spirituels, qui croient qu'on ne peut rien connoître ni souffrir que par réflexion. Tout au contraire, les connoissances & souffrances de cette maniere, sont bien petites en comparaison des autres.

6. Toute souffrance qui se distingue & connoît, quoiqu'exprimée en des termes si exagérans, n'égale point celle de ces ames qui ne connoissent pas leurs souffrances, & qui ne peuvent avouer qu'elles souffrent, à cause de la grande séparation des deux parties. Il est vrai qu'elles souffrent des maux extrêmes : il est vrai qu'elles ne souffrent rien, & qu'elles sont dans un contentement parfait. (*a*) Je crois que si une telle ame étoit conduite en Enfer, elle en souffriroit les cruelles douleurs de cette sorte, dans un contentement achevé : non, contentement causé par la vue du bon-plaisir de Dieu ; mais contentement essentiel, à cause de la béatitude du fond transformé : & c'est ce qui fait l'indifférence de ces ames pour tout état. Cela n'empêche pas, comme j'ai dit, l'extrêmité de la souffrance, comme l'extrêmité de la souffrance n'empêche pas le bonheur parfait. Ceux qui l'auront éprouvé, le sauront bien comprendre.

7. Ce n'est point ici, comme dans l'état passif d'amour, où l'ame est si remplie de suavité, ou

(*a*) *Ste. Cat. de Genes*, *Traité du Purgat. p.* 222. *Item Vie*, *Ch.* 42. *&c. Edit. de Bol.*

d'amour pour la souffrance & le bon-plaisir de Dieu. Ce n'est point tout cela. C'est par une perte de volonté en Dieu, par un état de Déïfication, où tout (*a*) est Dieu sans voir que cela soit ainsi. L'ame est établie par état dans son Bien souverain, sans changement: Elle est dans la béatitude fonciere, où rien (*b*) ne peut traverser ce bonheur parfait lors qu'il est par état permanent : car plusieurs l'ont passagérement, & l'ont passagérement avant que de l'avoir par état permanent. Dieu donne, premierement les lumieres de l'état; ensuite il donne le goût de l'état: enfin il le donne par une notice confuse & non distincte; puis il donne l'état d'une maniere permanente, & y établit l'ame pour toujours.

8. On me dira, que l'ame étant établie dans l'état, il n'y a rien de plus pour elle. C'est tout le contraire : il y a toujours infiniment à faire du côté de Dieu, & non de la créature. Dieu ne divinise pas tout-à-coup, mais peu-à-peu; puis, comme j'ai dit, il augmente la capacité de l'ame, qu'il peut toujours déïfier de plus en plus, Dieu étant un abîme inépuisable.

O Dieu ! (*c*) *que vous réservez de bien à ceux qui vous craignent* & qui vous aiment ! & c'étoit la vue de cet état qui faisoit écrier David si souvent après qu'il se fut purifié de son péché.

9. Ces ames ne peuvent plus s'étonner, ni pour aucune grace qu'on leur raconte, ni pour aucun péché que l'on puisse commettre, connoissant à fond & la bonté de Dieu qui cause l'une, & la malice de l'homme qui est la source de l'autre. Toute la terre périroit qu'elles n'en auroient

(*a*) *Ste. Cat. de G. Vie Ch. 22.* (*b*) *Jean de S. Samson Max. Tit. 22. Max.* 11. (*c*) *Ps.* 30. *v.* 20.

pas de peine, si Dieu ne leur imprimoit cette même peine. Est-ce donc qu'elles ne sont plus jalouses de l'honneur de Dieu, puisqu'elles ne s'affligent plus des péchés qui se commettent? Non: ce n'est point cela. C'est qu'elles sont jalouses de la gloire de Dieu comme Dieu.

10. Dieu est nécessairement obligé d'aimer sa gloire plus que nul autre; & tout ce qu'il fait en lui, & hors de lui dans les autres, il le fait par rapport à lui. Cependant il ne peut être fâché des péchés de tout le monde, ni de la perte de tous les hommes, quoique pour les sauver tous, il se soit incarné & ait pris un corps passible & mortel, il ait donné sa vie: Elles donneroient aussi mille vies pour les sauver; parce que Dieu, qui les a transformées, les fait participer à ses qualités, & qu'elles voient tout cela comme Dieu: & quoique Dieu veuille véritablement le salut de tous les hommes, qu'il leur donne à tous les graces nécessaires pour le salut, quoique non pas toujours efficaces par leur faute; il ne laisse pas de tirer sa gloire de leur perte: parce qu'il est impossible que Dieu permette chose au monde en quoi il ne soit pas nécessairement glorifié, ou par justice, ou par miséricorde. Ce n'est pas l'intention de celui qui l'offense & qui lui rend un déshonneur actif: de la part de Dieu, il n'y a pas de déshonneur passif; & il faut nécessairement, contre la volonté de celui qui l'offense, que son péché retourne à la gloire de Dieu.

11. Quoique Dieu ne puisse être offensé de sa nature, celui qui l'offense mérite des punitions infinies, à cause de la volonté maligne qu'il a d'offenser cette Bonté infinie & de la déshonorer: & s'il ne le fait pas du côté de Dieu, il le fait toujours

par son action & par sa volonté. Et cette volonté est si maligne, que si elle pouvoit ôter à Dieu sa Divinité, elle la lui ôteroit C'est donc cette (*a*) volonté maligne de la part du sujet, qui fait l'offense ; & non l'action : car si une personne dont la volonté seroit perdue, abîmée & transformée en Dieu, étoit réduite (*b*) par nécessité absolue à faire les actions du péché, comme certains Tyrans ont fait à des vierges Martyres, elles les feroient sans péché. Cela est clair.

12. Mais pour revenir, je dis que ces ames ne peuvent avoir de peine du péché ; parce que, quoiqu'elles le haïssent infiniment, elles ne souffrent plus d'altération, le voyant comme Dieu le voit. Et quoique s'il falloit donner leur vie pour en empêcher un seul, si Dieu le vouloit, ils la donneroient ; cela est sans actions, sans désirs, sans inclination, sans choix, sans empressement de leur part : mais dans une mort parfaite, ne voyant plus les choses que comme Dieu les voit, & n'en jugeant plus que comme Dieu en juge.

(*a*) (*b*) *On a retranché dans l'Ordonn.* de l'Evêque de Chartres, (Extrait 42.) *les paroles*, comme certains Tyrans ont fait à des vierges Martyres, *qui justifioient la proposition qu'il condamne : comme elle est encore justifiée par l'exemple de David, mangeant des pains consacrés défendus, Matth. 12. v. 4. ; & de Moïse tuant un Egyptien, Act. 7. v. 24 : des Martyrs que l'on entraînoit par violence dans le Temple des Idoles, dont on forçoit les mouvemens à l'inclination, les mains à y répandre de l'encens, la bouche à avaler des liqueurs consacrées aux démons &c.*

FIN DE LA SECONDE PARTIE DES TORRENS SPIRITUELS.

cette ame soit autrement. Aussi toutes les créatures (*a*) la condamneroient que cela lui feroit moins qu'un moucheron : non par entêtement & fermeté de volonté, comme l'on s'imagine ; mais par impuissance de se mêler de soi : parce qu'elle ne se voit plus. Vous demanderez à cette ame : Mais qui vous porte à faire telle ou telle chose ? c'est donc que Dieu vous l'a dit, vous l'a fait connoître ou entendre ce qu'il vouloit ? Je (*b*) ne connois rien : je n'entends rien : je ne pense pas à rien connoître : tout est Dieu & volonté de Dieu, & je ne sais plus ce que c'est que volonté de Dieu ; parce que la volonté de Dieu m'est devenue comme naturelle. Mais pourquoi faites-vous plutôt cela que ceci ? Je n'en sais rien. Je me laisse (*c*) aller à ce qui m'entraîne. Eh, pourquoi ? Il m'entraîne parce que n'étant plus, je suis entraînée avec Dieu, & Dieu seul fait mon entraînement. Il va là : il agit ; & je ne suis qu'un instrument, que je ne vois (*d*) ni ne regarde. Je n'ai plus d'intérêt distinct ; parce que par ma perte j'ai perdu tout intérêt. Aussi ne suis-je (*e*) capable d'entendre nulle raison, ni d'en rendre aucune de ma conduite : car je n'ai plus de conduite. J'agis cependant infailliblement, tandis que je n'ai point d'autre principe que le principe infaillible.

Et cet abandon aveugle est une chose d'état à l'ame dont je parle : parce qu'étant devenue une

(*a*) *Ps.* 61. *v.* 10. *Rom.* 8. *v.* 33. *S. Angele*, *Ch.* 27. *ou Edit. de Col. p.* 282. 301. 314. *Ste. Thérèse Vie Edit. d'Anvers*, *p.* 401. *Nouvelles lettres Part.* 1. *p.* 97. (*b*) *Ste. Cat. de Genes. Vie*, *Ch.* 14. 17. 21. & 35. *Jean de S. Samson. Maxim.* Tit. I. 17. 27. (c) *Rom.* 8. *v.* 14. *St. Cat. Vie*, *Ch.* 17. &c. (*d*) *Vie d'Armelle N. Liv. II. Ch.* 6. *p.* 489. 492. *Edit. de Col.* (*e*) *Ste. Cat. de Gen. ut supr.* & *Ch.* 9. & 36.

même

même chofe avec Dieu, elle ne peut voir que Dieu : car ayant perdu toute diffemblance, propriété, diftinction, il n'eft ici plus queftion de s'abandonner, parce que pour s'abandonner, il faut être quelque chofe & pouvoir difpofer de foi.

8. L'ame dont je parle eft par cet état (*a*) perdue en Dieu avec Jéfus-Chrift, comme dit S. Paul ; (*b*) mêlée avec lui comme ce fleuve dont j'ai parlé, eft mêlé dans la mer, enforte qu'il ne fe trouve plus. Il a le flux & reflux de la mer, non plus par choix, & volonté, & liberté ; mais par état ; parce que la mer immenfe ayant abforbé fes petites eaux bornées & retrécies, il participe à tout ce que fait la mer, mais fans diftinction de la même mer. C'eft la mer qui l'entraîne ; & cependant il n'eft pas entraîné, puifqu'il a perdu tout fon propre ; & n'ayant point d'autre mouvement que la mer, il agit comme la mer même : non que par fa nature il ait ces qualités ; mais c'eft qu'en perdant toutes fes qualités propres, il n'en a plus d'autres que la mer, fans pouvoir être jamais autre que mer.

Ce n'eft pas, comme j'ai dit, qu'il ne conferve tellement fa nature, que, fi Dieu le vouloit, en un moment il le tireroit de la mer : mais il ne le fait pas. Auffi cette ame ne perd pas fa nature de créature, & Dieu pourroit la rejetter de fon divin fein : mais il ne le fait pas. Cette créature, comme nous avons dit, agit donc comme divinement.

9. Mais, me dira-t-on, vous ôtez ainfi à l'homme fa liberté. Non : car il n'a plus de liberté que par un excès de liberté ; parce qu'il a perdu

(*a*) *Col.* 3. *v.* 3. *S. Cat. de Gen. Vie*, *Ch.* 22. (*b*) *S. Macaire*, *Homel.* 18.